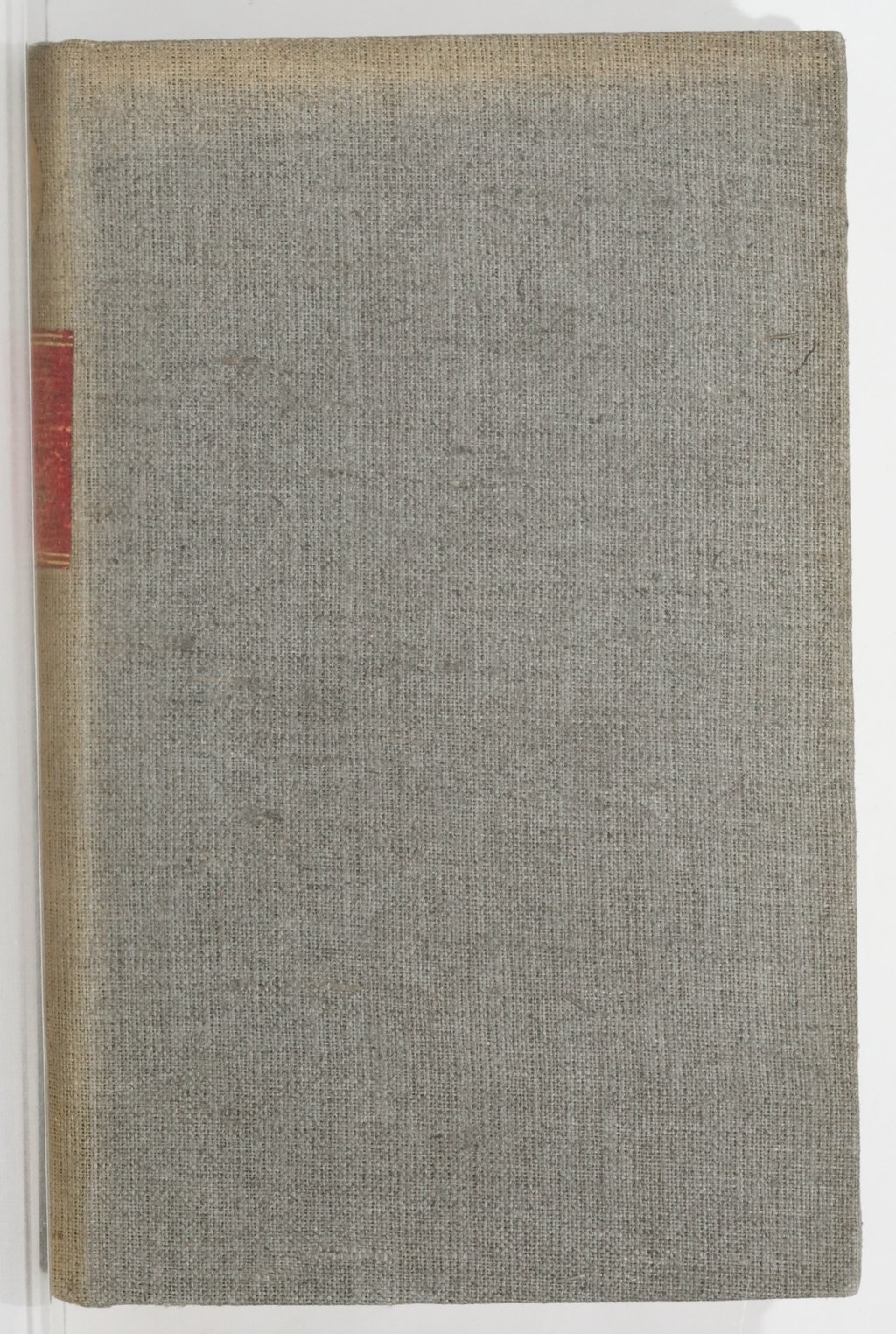
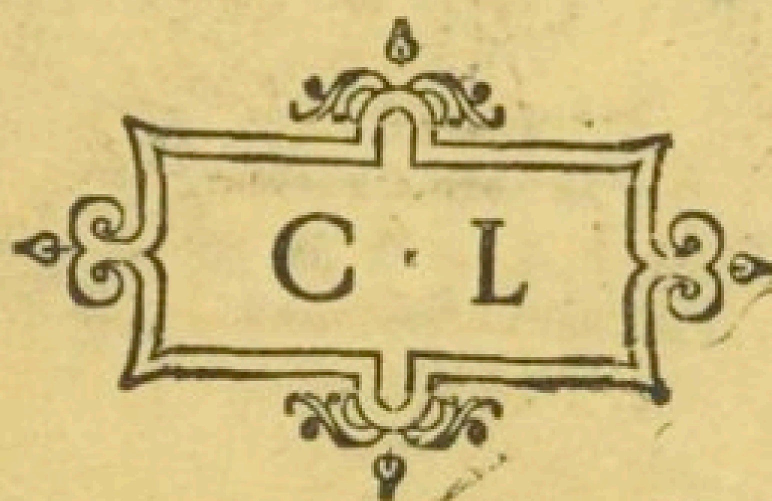
Le Château des Épines, par Louis Ulbach



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LOUIS ULBACH

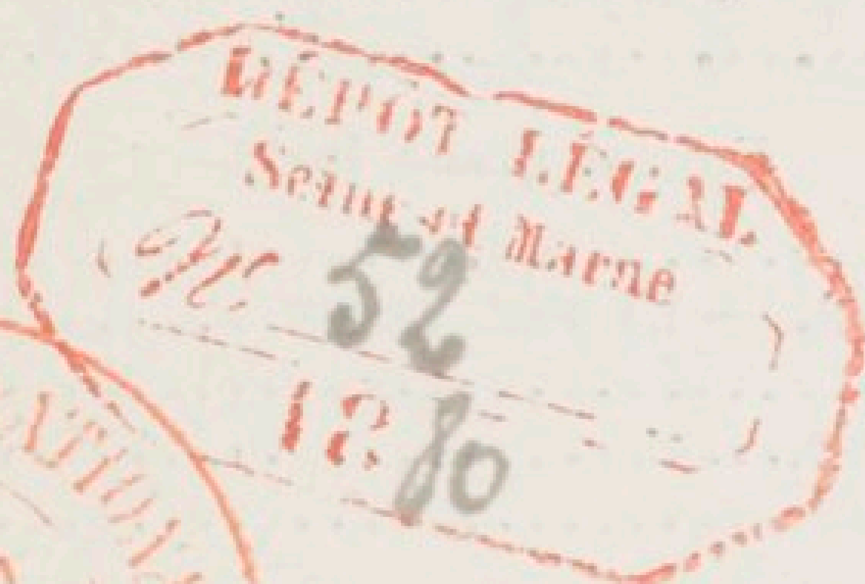
LE CHATEAU DES ÉPINES

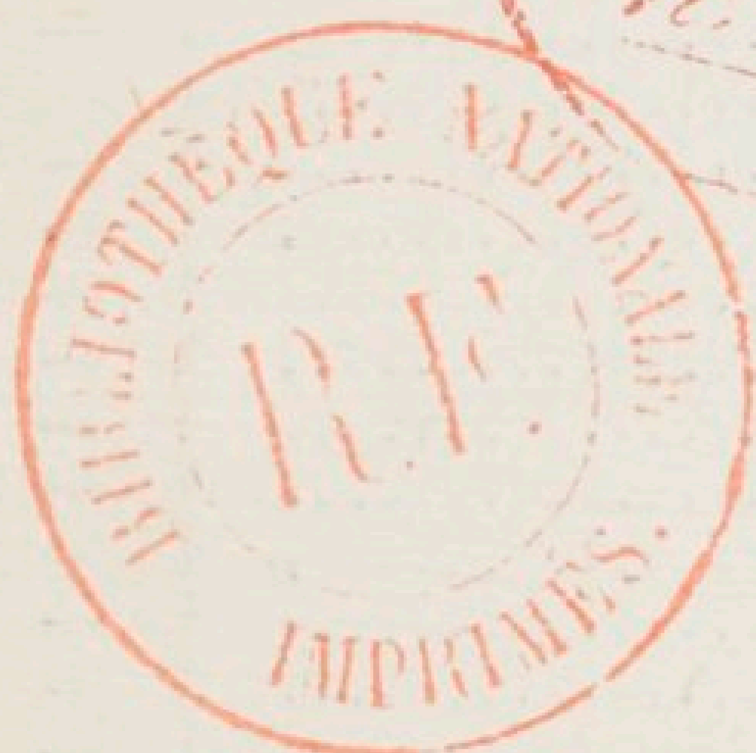


PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880







LE

CHATEAU DES ÉPINES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LOUIS ULBACH

Format in-8

LE JARDIN DU CHANOINE	1	vol.
LE LIVRE D'UNE MÈRE	1	—

Format grand in-18

LE BARON AMÉRICAIN	1	—
LES BUVEURS DE POISON. — LA FÉE VERTE	1	—
NOELE	1	—
CAUSERIES DU DIMANCHE	1	—
LE CHATEAU DES ÉPINES	1	—
LA CHAUVE-SOURIS	1	—
LES CINQ DOIGTS DE BIROUK	1	—
LA COCARDE BLANCHE	1	—
LE COMTE ORPHÉE	1	—
LA COMTESSE DE THYRNAU	1	—
CYRILLE	1	—
ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES	1	—
L'ENFANT DE LA MORTE	1	—
FRANÇOISE	1	—
GUIDE SENTIMENTAL DE L'ÉTRANGER DANS PARIS	1	—
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS	1	—
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR	1	—
LE JARDIN DU CHANOINE	1	—
LETTRES DE FERRAGUS	1	—
LETTRES D'UNE HONNÊTE FEMME	1	—
LOUISE TARDY	1	—
MAGDA	1	—
MADAME GOSSELIN	1	—
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ	1	—
LE MARI D'ANTOINETTE	1	—
MAXIME	1	—
MÉMOIRES D'UN INCONNU	1	—
MONSIEUR ET MADAME FERNEL	1	—
MONSIEUR PAUPE	1	—
LES PARENTS COUPABLES. Mémoires d'un lycéen	1	—
LE PARRAIN DE CENDRILLON	1	—
LE PRINCE BONIFACIO	1	—
LA PRINCESSE MORANI	1	—
PAULINE FOUCAULT	1	—
LA RONDE DE NUIT	1	—
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR	1	—
LE SACRIFICE D'AURÉLIE	1	—
LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER	1	—
LES SECRETS DU DIABLE	1	—
SIMPLE AMOUR	1	—
SUZANNE DUCHEMIN	1	—
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER	1	—

COULOMMIERS. — Typ. PAUL BRODARD.

LE CHATEAU
DES ÉPINES

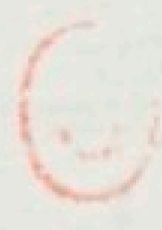
PAR

LOUIS ULBACH



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880



LE

CHATEAU DES ÉPINES

I

L'AFFUT

Le château des *Épines* n'était qu'une grande et vieille maison, dans une situation pittoresque, sur un coteau qui domine la jolie rivière le Loiret et faisant partie autrefois d'un vaste domaine, divisé depuis cent ans.

Le nom de *château* lui avait été décerné au dix-huitième siècle, quand on l'avait séparée du château véritable, dont elle formait le bâtiment principal des communs.

Elle ne justifiait cet apanage honorifique par aucun luxe; mais elle l'expliquait par son attitude fière, par cet air d'orgueil que les valets perpétuent, quand les maîtres se sont vulgarisés.

Le *Château*, qui s'appelait le *château des Rosiers*, était devenu une jolie maison de campagne bourgeoise, malgré les chiffres de ses grilles et les écussons de sa façade. La *Maison*, qu'on avait détachée et qui des rosiers n'avait gardé que les épines, restait seule un témoin solennel du passé, avec les deux étages de terrasses qui l'exhaussaient et en faisaient une grande tour carrée, avec les formidables contreforts qui soutenaient la terrasse supérieure plantée de tilleuls, du côté de la route, avec les grands arbres et les pelouses moussues de son jardin vallonné, avec cette lèpre des années sur les murs, qu'on avait dédaigné de gratter.

Vers dix heures du soir, dans l'été de 1869, deux hommes, après avoir traversé avec précaution la terrasse supérieure, en sortant du logement du jardinier, situé sur un des côtés de cette terrasse, étaient descendus doucement dans le jardin, s'avançant comme des voleurs, se retournant pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas, ni qu'on ne cherchait pas à les voir d'une fenêtre ouverte et éclairée, au premier étage.

Quand ils furent au bas de l'escalier des deux terrasses, sous l'ombre noire des arbres, que la lune ne pouvait pénétrer, un des deux hommes dit à l'autre, d'une voix qui vibrait entre ses dents serrées :

— Tu m'as compris?

— Oui, monsieur le comte.

— Pas un mot! Un coup de fusil, et c'est tout.

L'homme qui recevait ce conseil ou plutôt cet ordre parut hésiter; il se gratta l'oreille, secoua la tête et murmura :

— Cependant, il faudrait savoir...

— J'en sais assez...

— Tuer un homme!

— As-tu peur?

— Peur de lâcher un coup de fusil? Mon colonel sait bien que non ; mais avons-nous le droit?...

— Je l'ai, moi... je te le donne.

— On entendra tirer!

— Je veux qu'on entende! D'ailleurs ce n'est pas la première fois que tu vas à l'affût.

— A l'affût?

— Oui. Ce soir, je te donne à tirer le gros gibier, une bête fauve; le bruit sera le même que si tu tirais un lapin.

Ce raisonnement avait-il paru concluant à celui qu'il devait persuader? Il ne fit plus d'objections.

Les deux hommes avaient à franchir un espace découvert, un sentier contournant une pelouse. Ils s'avancèrent en se courbant, en étouffant leurs pas dans le sable. Le clair de lune les intimidait.

Quand ils furent rentrés dans l'obscurité d'une allée, le comte reprit d'un ton brusque :

— Tu as raison, Martial, ce n'est pas à toi à tirer.

— Pourtant, si mon colonel le commande...

— Tu le manquerais; donne-moi ton fusil!

Il étendit la main.

— Ah çà, tu ne l'as pas? où est-il?

— Là, dans la serre.

— Va le chercher.

La serre était à dix pas. Martial obéit.

En revenant, il dissimulait mal un tremblement qui n'était peut-être, après tout, qu'une affectation de fausse sensibilité.

— Poltron! lui dit le comte en lui prenant vivement le fusil.

Ils marchèrent encore. Le jardin, qui n'avait pas eu la même fortune que la maison, et qui n'avait pas usurpé le nom de parc, comme celle-là avait pris le nom de château, était grand; il aboutissait à cette jolie rivière du Loiret, si courte, qu'elle n'a pas le temps d'avoir une histoire.

Une haie d'épines servait de clôture au jardin; au delà, un petit sentier bordant la rivière, qui coulait avec un scintillement sonore, tant les paillettes semées par la lune rythmaient le bruit de

l'eau sur les cailloux et à travers les roseaux de la rive.

Ce chemin mobile, tout bleu, lamé d'argent, invitait si fort à la rêverie tendre, que ces deux hommes, dont l'un était un rustre et l'autre un furieux, se sentirent inquiétés.

La nature, quoi qu'on fasse, est toujours un miroir qui attire. Les uns y reflètent la poésie d'un rêve; les autres y cherchent la vision pressentie d'un remords.

— Il y a trop de lune, soupira Martial.

Il voulait faire croire que la clarté nuisait au guet-apens; mais peut-être qu'à son insu il pensait que le guet-apens profanait la clarté.

— Je voudrais qu'il fît jour, grommela le comte.

Ils restèrent pendant quelques minutes immobiles, muets, avec ce frisson intérieur qui précède ou qui suit une œuvre hardie. Ils n'avaient plus rien à se communiquer ; ils attendaient.

Le comte se lassa d'attendre.

— S'il ne venait pas! dit-il avec un geste de menace.

Martial se retourna, et sans faire d'autre signe, par ce simple mouvement, désignait une fenêtre ouverte dans la façade du château.

Au loin, à travers les arbres, on voyait la lumière d'une lampe placée près du balcon de cette

fenêtre, et l'exhaussement singulier que les deux étages de terrasses donnaient à la maison faisait de cette lampe un fanal au sommet d'une tour.

Le comte comprit.

— Oui, on l'attend... Pourquoi ne l'as-tu pas tué, la première fois qu'il est venu?

— Je n'avais pas d'ordre.

— Tu as la consigne de garder mon bien : tout homme qui vient la nuit par ce chemin est un malfaiteur.

— Une autre fois!...

— Il ne reviendra pas, une autre fois... Tu as bien fait, après tout, de me réserver ce coup-là.

Ramenant ses yeux ardents sur le Loiret, de plus en plus scintillant, et qu'il paraissait allumer lui-même par la traînée de ses regards, le comte murmura :

— Viens donc! viens donc! Lâche! il hésite peut-être à s'aventurer par une nuit pareille! Ce n'est pas commode pour les voleurs; mais c'est si agréable pour les amoureux!... Oui, voilà une belle nuit pour la mort.

Ce dernier mot n'était pas seulement une menace. Au souffle qui le faisait vibrer, on eût senti un regret, un vœu.

Le comte s'appuya sur le fusil, avec un air de lassitude.

— Quelle dérision d'être ici, après ce que j'ai fait pour elle! Si je le manque, je ne me manquerai pas.

— Y pensez-vous, mon colonel?

— Oui, j'y pense. Je les gêne! Mort ou vivant, je les gênerai toujours. Si je les tue, ce sont eux qui me gêneront.

— Ah! mon colonel!

— Tais-toi donc, imbécile, avec ton titre de colonel. Parce que je vais tuer, est-ce que je fais un métier de soldat? Je fais un métier de mari trompé, ridicule; ne me donne pas de nom, je n'en ai plus... S'il pouvait se défendre! Crois-tu qu'il soit armé?

— Je n'en sais rien.

— Je voudrais me battre! j'aimerais mieux cela. Il peut tirer le premier. S'il me tue, tu le dénonceras comme un assassin.

— Je le tuerai!

— Mais non, va, ne me venge pas, si je ne me suis pas vengé!

Pendant un court silence qui suivit ces paroles, on entendit un léger bruit sur la rivière.

— N'est-ce pas lui qui vient là-bas?

Le comte étendit la main au-dessus de la haie.

Une barque venait de l'autre rive, coupant le

fil de l'eau, en faisant frissonner les bandes d'argent de la rivière à chaque coup d'aviron.

Martial regarda à son tour :

— Oui, c'est lui.

Le comte souleva lentement le fusil et engagea le canon dans les branches d'épines. Martial osa poser la main sur le bras de son colonel et lui souffler :

— Laissez-le entrer!

Le comte haussa les épaules, mais suivit le conseil; il retira le fusil de la haie, et, pâle, rigide, attirant des yeux sa victime, il attendit encore.

Le rameur atteignit le bord, se baissa dans les roseaux pour trouver le moyen d'y retenir la barque, mit pied à terre, et marcha vers une petite porte à claire-voie dans la haie, tout à côté de l'endroit où les deux hommes étaient postés.

Il l'ouvrit; mais, à peine avait-il fait un pas, que le comte se planta devant lui.

— Qui êtes-vous?

Le rameur tressaillit, recula sur le chemin étroit qui bordait l'eau et ne répondit pas.

— Je vous ai demandé votre nom, reprit le comte.

L'homme resta immobile, silencieux.

— Moi, je suis le comte de Sabaillan.

L'homme s'inclina avec respect.

— J'ai le droit de vous tuer comme un voleur. Je vous surprends chez moi... Qui êtes-vous?

L'inconnu se croisa les bras, mais ne proféra pas une parole.

— Misérable! tu ne veux pas répondre? Je te forcerai bien, si tu n'es pas le dernier des lâches, à te nommer!

Le comte, exaspéré, leva la main et fit la menace d'un soufflet. L'homme recula de deux pas; il était sur le bord de la rivière; son pied, mal affermi, glissa dans les touffes d'herbes; il fit un effort pour reprendre son aplomb; la terre s'effondra sous son pied; il battit l'air de ses deux bras et chancela.

Le comte avait eu le temps de remettre son fusil à l'épaule; et, quand l'homme se renversa en arrière, un coup de feu retentit.

Martial, qui regardait avec des yeux avides de terreur, vit la rivière s'ouvrir, un homme s'y enfoncer, puis des cercles concentriques se former, s'élargir et venir remuer les herbes du rivage. La barque oscilla en faisant clapoter l'eau contre les avirons; puis la lune effaça sous un nouveau galon d'argent le sillage de l'embarcation, avec la trace de l'homme englouti.

Le comte avait laissé tomber son fusil. Il re-

gardait devant lui, désappointé d'avoir fini si vite, stupéfait d'un meurtre qui lui avait coûté si peu, attendant l'éveil d'une joie sauvage ou d'un deuil, redevenu de sang-froid, faute d'une colère à exercer encore, ou d'un remords à subir.

Quand la rivière eut repris son doux aplanissement, il s'éloigna de quelques pas, se mit dans une obscurité absolue, attendit Martial qui avait ramassé l'arme, avant de le rejoindre, et lui dit tout bas :

— Sais-tu son nom?

La question était singulière.

— Non, monsieur le comte.

— Après tout, que m'importe ! je le saurai si j'ai besoin de le savoir... Tu es bien sûr que c'était lui ?

— Oui, monsieur le comte.

— Tout est dit! Demain tu viendras avec moi à la mairie. Je ne veux pas qu'on soupçonne un innocent.

Martial soupira.

— Sois tranquille, reprit M. de Sabaillan avec une douceur glaciale; on ne t'inquiétera pas, et je les défie bien de faire de moi un assassin. Tu as rempli ton devoir de bon serviteur. Moi, je n'ai pas fini celui de maître et de justicier.

Il parut se ranimer lui-même par ces dernières

paroles. Sa colère, un instant interdite et assouplie, se releva et s'arma de nouveau.

Ils reprirent le chemin de la maison, sans se parler, en marchant avec moins de précautions qu'au départ.

Au bas de l'escalier de la première terrasse, le comte s'arrêta pour regarder la fenêtre du premier étage. Elle était toujours béante. La lampe était toujours posée au bord pour un signal ; mais on eût dit que sa flamme palpitait sous un courant d'air plus vif, comme si une porte de l'intérieur s'était brusquement ouverte.

— On a entendu, murmura-t-il.

Il gravit, à demi caché par de grands vases de géraniums qui bordaient l'escalier, les dix marches qui conduisaient à cette terrasse plantée de fleurs.

Une ombre, ou plutôt une femme, en peignoir blanc, était penchée sur la balustrade de la terrasse supérieure. En entendant monter, elle dit d'une voix inquiète :

— Ne montez pas ! je descends.

Mais le comte, se redressant, se grandissant, continua de monter. Ne redoutant plus le bruit, ne craignant pas d'être reconnu, puisqu'il avait été vu, il marquait fortement le pas, et ses pieds frappaient la pierre comme des pieds de marbre ;

il montait, rigide, implacable, vers celle qui descendait vers lui.

La lune lui mettait au visage un masque de statue troué par deux étincelles, et comme il avançait, livide au-devant de la clarté, laissant son ombre derrière lui, on eût dit que c'était lui qui blanchissait l'air dans lequel il se mouvait.

La jeune femme avait descendu deux marches, sans lever la tête. A la troisième, elle regarda, reconnut M. de Sabaillan, fit un geste d'épouvante, étouffa le cri qui lui venait aux lèvres, voulut se raidir contre cette apparition et, montant à reculons les marches descendues, alla ainsi jusqu'au terre-plein de la terrasse, ses yeux grands ouverts, fixés sur les prunelles flamboyantes du comte.

Il y eut un silence terrible. Aucun des deux ne savait comment le rompre. Ce fut elle qui eut le courage de parler, d'interroger :

— D'où venez-vous ?

— Du rendez-vous où vous alliez.

Elle fut saisie d'une anxiété nouvelle ; mais, sans honte, et osant plonger ses regards, menaçants à leur tour, dans les regards du comte de Sabaillan :

— Alors, dit-elle lentement, la bouche frémissante, ce coup de fusil ?...

— C'est moi qui l'ai tiré.

Elle poussa un cri ; mais aussitôt, voulant ressaisir un peu de sang-froid et lutter contre la réalité :

— Il vous a échappé ?

— Je ne crois pas.

— Mort ?

— Oui.

— Ce n'est pas vrai. Vous ne l'avez pas tué.

— Demandez à Martial.

Le comte se tourna à demi, montra le jardinier qui l'avait suivi et qui essayait de se dissimuler dans la partie ombreuse de la terrasse, baissant la tête, tenant encore à la main le fusil qui venait de servir au meurtre.

La jeune femme alla droit à Martial, le questionnant du geste. Il s'inclina.

— Misérable, reprit-elle d'une voix sourde, c'est toi qui es cause de ce crime ! Tu me hais donc bien ?...

— Il m'aime ! répondit le comte.

— Je vous dis que c'est un crime ! repartit la jeune femme avec énergie, un crime abominable.

— C'est le commencement d'une œuvre de justice, répliqua M. de Sabaillan.

— Si vous saviez !... oh ! vous ne saurez jamais à quel point cet homme vous a trompé !... Vous

voulez me tuer? Vous aurez alors deux assassinats au lieu d'un. Recharge ton fusil, Martial... Monsieur, je ne vous demande ni grâce ni pitié... Je vous avertis seulement que vous serez bien cruellement puni... Où est-il?... Je veux le voir.

— Vous le pleurerez, sans le voir.

— Avant de le pleurer, je veux être confrontée avec lui, mort ou vivant. S'il survit à votre guet-apens, il vous dira comme moi que votre fureur a été injuste, et, s'il est mort, je veux que vous ayez plus peur que moi d'affronter sa vue.

— C'est de l'audace !

— Non, c'est de l'innocence !

— Il était votre amant !

— Je n'ai pas eu d'amant, et je suis désormais plus digne que vous de porter le nom de Sabaillan.

— Vous mentez !

— Je ne mens pas plus que le jour où j'ai promis d'être une mère pour votre fille, une femme honnête et fidèle pour vous.

L'assurance extraordinaire de madame de Sabaillan imposait à son mari.

— Mais cet homme? dit-il.

— Il fallait l'interroger avant de le tuer.

— Ainsi vous niez?

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, mon-

sieur ; je ne répondrai plus que devant votre victime.

Le comte était frappé de cette attitude qui n'était ni le désespoir d'une femme dont on vient de tuer l'amant, ni la confusion d'une adultère. Il fallait croire à cette sincérité visible, ou supposer une hypocrisie telle qu'on devait écraser un pareil monstre, sans lui laisser une heure de répit, qui serait une heure d'embûche, de séduction.

Mais quel monstre que cette jeune femme, dont la figure douce n'avait rien perdu de sa limpidité dans la transfiguration de sa colère !

M. de Sabaillan passa à deux reprises la main sur son front. La fièvre, contenue jusque-là par sa volonté, bourdonnait dans sa tête, faisait battre son cœur avec violence, le menaçait de vertige.

— Antonie ! balbutia-t-il.

La jeune femme sentit son avantage. Comme son devoir était d'en profiter, elle regarda de nouveau Martial, lui montra le fond du jardin, et dit avec autorité :

— Va !

Martial hésitait.

— C'est inutile, reprit M. de Sabaillan ; la rivière...

Un geste compléta la réponse.

— Assassins ! murmura la jeune femme avec une douleur si pure et si vraie, qu'elle défiait toute calomnie et qu'elle touchait les meurtriers comme d'une compassion profonde.

Elle leva les yeux au ciel et se retourna pour rentrer au château , laissant derrière elle un homme armé qui pouvait la frapper, un homme pris de vertige qu'elle venait de braver.

Elle allait doucement, simplement, sans peur, pour mieux montrer qu'elle était sans reproche. Elle atteignit la porte de la maison, mit pendant une seconde une lueur blanche dans le noir opaque du vestibule, s'engagea dans l'escalier et monta du même pas tranquille.

Quand elle fut dans sa chambre, elle tomba à genoux sur le seuil, et, joignant les mains :

— Mon Dieu ! dit-elle, donnez-moi la force de faire mon devoir !

Elle se releva par un effort, comprima les sanglots qui soulevaient sa poitrine, et se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Que faut-il faire? se demanda-t-elle ; me défendre, ou m'immoler ?

Elle prit la lampe qui avait servi de signal et la déposa sur une table, au milieu de la chambre.

— Pauvre ami ! se dit-elle, en ne retenant plus ses larmes. Se peut-il qu'ils l'aient tué?

Son immense douleur la glaçait d'un sang-froid terrible. Non seulement elle cherchait à évoquer, à se représenter la scène qui venait d'avoir lieu, mais encore elle pensait, avec une lucidité merveilleuse, aux causes de cette catastrophe.

— Ce Martial ! j'aurais dû m'en méfier ; c'est lui qui a averti le comte. Que dirai-je demain ? Que faire, si la justice s'en mêle ?

Elle ferma la fenêtre, fit plusieurs tours dans sa chambre, et finit par s'asseoir, joignant les mains, écoutant vaguement, avec une crainte qui n'était pas celle de la mort, si les pas du comte de Sabaillan se faisaient entendre dans l'escalier ou dans le couloir, comme elle les avait entendus retentir sur les marches de pierre de la terrasse.

Elle avait laissé la porte ouverte, ou par oubli, ou par dédain, ou par bravade, ou par soumission à un châtiment immérité.

I

CÉLINE

Les deux meurtriers étaient restés sur la terrasse, le comte embarrassé de sa colère, Martial embarrassé de son fusil.

Il avait suffi de quelques paroles, ou plutôt de la seule apparition de la femme qu'il croyait coupable, pour réveiller dans la conscience de M. de Sabaillan, en même temps qu'un remords subit et confus, les protestations d'un amour et d'un respect dont il ne s'était pas déshabitué.

Il se sentait pris au piège de ce meurtre rapide, sans explication préalable. Il ne savait pas même le nom de sa victime. Les apparences l'excusaient; les rapports de Martial le justifiaient; mais l'indignation de sa femme l'accusait.

Quand elle fut rentrée, il eut un dernier spasme

de fureur. Ce départ simple et fier l'insultait, et, s'il avait eu tort, il voulait être plaint, mais non pas insulté.

— Ah ! dit-il en crispant ses poings, j'ai peur de devenir fou !

La présence d'un témoin, d'un complice, l'exaspéra encore ; il regarda Martial.

— Toi, si tu m'as trompé, je te tuerai.

— J'ai dit ce que j'ai vu.

— Pourquoi l'as-tu dit ? Te l'avais-je demandé ?

— Vous me rendiez plus de justice, il y a un quart d'heure, monsieur le comte.

— Je ne me souvenais que de ton amitié. Je me souviens maintenant de ta haine pour la comtesse. Tu la hais trop pour ne pas me haïr.

Il semblait interroger si nettement Martial que celui-ci ne put s'empêcher de répondre avec franchise :

— C'est vrai, je n'aime que vous et mademoiselle au château ; mais je vous aime assez tous les deux pour me charger d'un crime, s'il le fallait. Seulement, je suis incapable de mentir pour vous prouver mon dévouement. Ce que j'ai vu, je l'ai rapporté. S'il en résulte un malheur, est-ce ma faute ?

Le ton de soumission de ces paroles troubla de nouveau le comte ; il baissa la tête, fit quelques

pas sur la terrasse, regarda la fenêtre fermée et, entraînant Martial par un geste de commandement :

— Viens voir s'il est mort... Elle veut être confrontée avec lui. Faisons ce qu'elle veut.

Ils redescendirent de nouveau les escaliers, d'un pas lourd, et s'engagèrent dans le jardin.

Qu'était-ce que ce M. de Sabaillan, dont la présentation a été faite d'une façon si brutale au lecteur ?

Une sorte de Barbe-Bleue ? de phénomène féodal ? Non, mais un homme violent, un vieillard entêté de jeunesse, qui pouvait être foudroyé par l'âge, sans l'avoir jamais senti venir, et qui, noble de race, roturier d'habitudes, ayant été soldat, portait haut l'honneur de son nom, et prétendait le défendre, comme on défend un drapeau, les armes à la main.

A soixante ans, après avoir perdu une femme qu'il négligeait beaucoup, il s'était remarié à l'ancienne institutrice de sa fille, qu'il estimait, pour n'avoir jamais pu la séduire, mais qu'il eût tuée, comme il avait trouvé tout simple de tuer son amant supposé ; comme il avait fait tuer des insurgés, dans quelques algarades de guerre civile.

Bon, malgré sa violence, faible, ainsi que l'est

souvent un tyran, il avait un orgueil qui le préservait des vilenies, mais qui ne l'eût pas empêché de commettre un crime.

Le souvenir d'une jeunesse emportée donnait à M. de Sabaillan un scepticisme qu'il prenait pour de la sagesse et de la prudence.

Il avait enlevé sa première femme à sa famille. Il admettait très facilement qu'on songeât à lui prendre sa seconde femme, plus jeune que lui de trente ans, jolie, intelligente, tendre, qu'il aimait, sans être absolument sûr d'en être aimé.

Il avait pris sa retraite, avec le grade de colonel, un peu malgré lui, après une dispute, dans un souper, chez une danseuse où il avait failli souffleter son général.

L'empereur Napoléon III, par respect pour la réputation de la danseuse qu'il connaissait, avait bien vite étouffé l'affaire : un peu de baume pris dans sa cassette avait guéri la vanité du général. Une semonce paternelle à Sabaillan avait satisfait la morale.

Seulement, le colonel, auquel le Sénat était promis comme un encouragement, s'il redevenait sage, avait été contraint de donner sa démission et de se retirer dans son château des Épines.

M. de Sabaillan dépensa sa mauvaise humeur

de disgracié en exercices violents, en chasses continues ; puis, devenu veuf, n'ayant plus personne à trahir, il s'ennuya, et s'avisa d'aimer pour tout de bon, d'aimer pour en faire sa femme mademoiselle Antonie Dubois, l'institutrice de sa fille, dont il n'avait pu faire sa maîtresse.

Antonie était une orpheline, pauvre, intelligente, qui fut touchée de la demande de M. de Sabaillan, sans en être séduite. Elle aimait son élève, mademoiselle Céline, comme une petite sœur ; elle voulut l'aimer comme son enfant.

L'ambition de la maternité l'avait sollicitée parfois. Elle la tenta tout à fait, beaucoup plus que la protestation d'amour du comte, qui l'avait alarmée d'abord.

Elle eut l'éblouissement d'une vision de famille. Elle avait été l'amie de madame de Sabaillan, qui lui avait pour ainsi dire légué sa fille dans un baiser d'adieu ; elle accepta, comme une bénédiction de la morte, la tâche difficile et délicate de lui succéder.

Le comte ne s'avouait pas qu'il se remariait aussi pour que son château ne fût jamais vide et pour que sa fille ne l'embarrassât pas en grandissant. Il eut une flambée d'enthousiasme ; il fut reconnaissant pendant six mois, resta galant et courtois envers la nouvelle comtesse, dont l'esprit

le charmait, mais se crut autorisé, par ce mariage qui lui donnait une châtelaine, à quitter souvent le château, pour de grandes parties de chasse, pour des voyages à travers la France, pour des visites à d'anciens camarades du régiment, revenant, après chaque absence, plus jeune et plus amoureux; comme si cette gymnastique eût été un calcul de son amour autant qu'elle était un besoin de son tempérament.

Il était remarié depuis cinq ans, lorsqu'il avait été rappelé du fond des Ardennes, où il chassait, par une lettre de Martial, son vieux soldat d'ordonnance, devenu jardinier, régisseur, factotum du château des Épines.

Martial était incapable de mentir; mais le moindre indice accusateur qui lui permettait de satisfaire son antipathie contre la nouvelle comtesse était bien reçu.

La domesticité, jalouse par essence des situations intermédiaires entre le maître et le valet, ne pardonne pas les mésalliances, même, sinon surtout, celles qui descendent presque jusqu'à l'office.

Dieu merci, la fierté du colonel, comte de Sabaillan, n'était pas descendue jusque-là; mais c'était déjà trop pour la fierté aristocratique de l'ancien brosseur du comte que cet honneur fait

à une institutrice pauvre, qui avait le tort d'être jolie. Ne pouvant en vouloir sérieusement à son colonel, le soldat s'en était donné à cœur-joie de détester, d'espionner, de dénoncer madame de Sabaillan.

Nous l'avons vu hésiter à tirer sur un inconnu. Il était fort possible qu'au fond de cette pusillanimité il y eût le regret, à demi inconscient, de n'avoir pas reçu le commandement de tirer d'abord sur la comtesse.

L'amant était pour lui une autre victime des roueries de la femme qui avait englué son maître, et il était presque tenté de plaindre ce complice.

Pendant que M. de Sabaillan et Martial se dirigeaient vers la rivière, Antonie gardait la même attitude, priant, pleurant, réfléchissant, écoutant tout à la fois.

Une heure se passa.

La comtesse entendit fermer les portes du rez-de-chaussée. Les meurtriers étaient revenus. Mais, à ce bruit, succéda tout à coup un silence si profond et si prolongé, que la malheureuse femme comprit que, du moins pour le restant de la nuit, toute tentative d'interrogatoire avait cessé. Elle était libre dans sa prison. Elle avait le loisir de combiner un plan de défense.

Dans la torture de cette veillée, à travers son

deuil et ses alarmes, madame de Sabaillan ressentait de la pitié pour le comte.

— Comme il doit souffrir ! se dit-elle à plusieurs reprises.

Quand elle fut assurée que personne ne monterait par le grand escalier du château, et que c'était inutilement qu'elle avait laissé la porte de sa chambre ouverte à son juge, elle se leva pour aller s'enfermer ; mais elle hésita, s'arrêta, posa son front dans sa main, et médita pendant quelques minutes sur une idée qui venait de surgir tout à coup.

Les larmes s'étaient séchées dans ses beaux yeux, accoutumés à la tristesse et au courage. Elle rajusta ses cheveux pour donner à sa figure une correction décente, qui ne trahît, au besoin, aucune des angoisses qu'elle venait de traverser.

Elle alla prendre sur la cheminée un flambeau qu'elle alluma, se regarda dans la glace pour s'exhorter d'un coup d'œil et sortit doucement.

Le château était divisé par un large couloir sur lequel s'ouvraient toutes les chambres. Antonie s'arrêta à la porte de l'une d'elles. La clef était à la serrure ; en la faisant tourner avec précaution, la jeune femme était très pâle ; un faible sourire, douloureux comme un sanglot, mettait une lueur sur sa bouche.

Elle entra.

La chambre était petite, élégante, tendue d'étoffes, embaumée, et avait un aspect de boudoir, à première vue.

Madame de Sabaillan referma la porte derrière elle en ayant bien soin de ne faire aucun bruit, et, voilant la flamme de la bougie de sa main tremblante, elle s'approcha de l'alcôve où dormait mademoiselle Céline de Sabaillan.

Le sommeil de la jeune fille n'avait été troublé ni par les détonations, ni par le bruit des voix dans le jardin. Si Céline rêvait, le rêve était doux, car le souffle de sa poitrine, entr'ouvrant ses lèvres, y faisait vibrer un beau sourire.

Elle reposait dans l'abandon d'une ingénuité hautaine, qui ne redoute aucune surprise. Son bras nu était relevé sous sa tête; ses cheveux noirs, sortis de la résille mal nouée qui les enfermait pour la nuit, s'étaient répandus sur son oreiller ; une de ses jambes, dégagée du drap, pendait hors du lit, et le pied blanc touchait presque la pantoufle, qui semblait l'attirer, sur le tapis.

Céline paraissait avoir été surprise par un brusque sommeil, avant d'avoir fini de s'installer dans son élégante couchette.

Si madame de Sabaillan n'avait eu d'autre intention que de s'assurer de la parfaite quiétude

de ce sommeil, elle pouvait se retirer, rassurée au moins sur ce point. Le drame qui s'était joué, ou le prologue du drame qui avait commencé au dehors, n'avait pas eu d'écho dans cette chambre coquette.

Mais l'inquiétude d'Antonie de Sabaillan ne tenait sans doute pas uniquement à la crainte de trouver mademoiselle Céline éveillée, car elle devint plus triste, plus pensive devant ce tableau gracieux, dont un peintre et un poète eussent été éblouis.

Les vêtements de jour retirés avec insouciance, et tous à la fois, gardaient dans leur affaissement sur un fauteuil et sur le parquet une vague empreinte du corps qu'ils avaient contenu. Les bijoux, la montre, des bagues s'éparpillaient sur une petite table en bois de rose, à travers des rubans et des fleurs fanées. Le corset, détaché le dernier, avait sans doute été jeté avec impatience sur une chaise basse, placée près du lit; le lacet serpentait jusqu'à la pantoufle, commençant une petite ligne blanche qui grandissait avec le pied et la jambe, pour s'épanouir dans cette sorte de voie lactée, teintée de rose, que formaient la poitrine et tout le corps, sous les transparences et les intermittences des draps.

Une bougie, qu'on avait oublié d'éteindre,

s'était consumée jusqu'à la fin, dans un petit flambeau bas, en vieux saxe, posé sur un guéridon.

Céline avait eu hâte de se coucher, de s'endormir, sous l'accablement de la chaleur du jour, de l'ennui et de ses vingt ans.

A en juger par cette jambe de Diane chasseresse, par ce bras d'un modelé fin, par cette bouche empourprée, par ces abondants cheveux noirs, la dormeuse devait être grande, souple, tour à tour active et nonchalante, une statue de la Renaissance plutôt qu'une statue antique.

L'activité s'affirmait par un chapeau d'amazone avec un voile vert accroché à la saillie d'un miroir de Venise penché au-dessus de la toilette, par une cravache jetée sur un fauteuil. La nonchalance se dénonçait par le désordre de la chambre.

Sur une toilette-pompadour, garnie d'étoffes et de dentelles défraîchies, une boîte de poudre de riz ouverte à côté de sa houppe, un flacon débouché, un éventail dont la première lame était brisée, toutes sortes de brosses, un bracelet sur une lime à ongles, témoignaient de l'insouciance de cette grande et belle jeune fille.

Une étagère faite pour des livres supportait de petites porcelaines chinoises ou saxonnes, dont quelques-unes étaient ébréchées.

On eût cherché vainement un travail commencé

et la place où, dans sa chambre, Céline s'asseyait et s'installait, sinon pour travailler, du moins pour réfléchir et se recueillir.

Madame de Sabaillan, l'ancienne institutrice, devenue la mère de Céline, était-elle responsable, pour tout ou pour partie seulement, de ce désordre? Faillait-il attribuer au repentir de sa faiblesse sa contemplation pensive, attristée, et le soupir qu'elle poussa en regardant cette grande jeune fille endormie dont la quasi-nudité s'ajoutait au scandale de cette atmosphère profane?

Elle posa la bougie sur la toilette, et, s'approchant de Céline, elle l'éveilla doucement en lui prenant la main enfouie dans sa chevelure.

Céline ouvrit les yeux, rapprocha instinctivement les sourcils, mécontente d'être arrachée à un rêve dont le miel dorait ses lèvres, et, après quelques battements des longs cils noirs qui éclaircirent son regard, reconnaissant sa belle-mère :

— Tiens, c'est toi ! lui dit-elle. Qu'y a-t-il? Serais-tu malade ? Comme tu es pâle !

Madame de Sabaillan, par un geste d'autorité maternelle et caressante, obligea Céline à rentrer la jambe sous la couverture, et prenant une chaise qu'elle approcha du lit :

— Ton père est revenu, dit-elle d'une voix grave.

— Ah ! depuis quand ?

— Il est revenu ce soir, mystérieusement, rappelé par une lettre de Martial.

Une ombre rapide passa sur le visage de Céline.

— Qu'est-ce que Martial a pu lui écrire ?

— Je présume, continua lentement mais fermement madame de Sabaillan, que ton père aura été prévenu des visites de M. Dontilly.

— Ah ! dit vivement Céline en s'asseyant tout à fait et en regardant sa belle-mère avec des yeux inquiets. Papa a des soupçons ?

— Oui, sur moi.

— Pauvre maman ! soupira la jeune fille avec un air de compassion. Je t'avais avertie ; tu t'exposais.

Le reproche était sans doute bien étrange de la part de Céline, car il fit tressaillir madame de Sabaillan, et la jeune fille se crut obligée de reprendre bien vite, pour en corriger l'effet :

— Tu nous exposais.

— Il ne s'agit plus de savoir si j'ai eu tort ou si j'ai eu raison, reprit madame de Sabaillan. Ton père me soupçonnait. Il a attendu M. Dontilly dans le jardin, près de la rivière, et quand celui-ci était près d'entrer...

Céline sortit entièrement de son lit, se dressa

toute droite, épouvantée, et saisissant avec violence la main d'Antonie :

— M. Dontilly a parlé?

Avant de répondre, madame de Sabaillan regarda Céline avec tristesse :

— Non, dit-elle lentement, il n'a rien dit.

Céline eut un soupir d'allégement.

— Alors, pourquoi as-tu peur?

— Tu n'as pas entendu un coup de fusil?

Les yeux de mademoiselle de Sabaillan s'agrandirent et s'arrondirent; elle devint pâle, puis d'une voix qu'elle voulait affermir, mais basse pourtant :

— Il l'a tué?

Antonie ne répondit pas; mais ses yeux, qui s'élevèrent douloureusement au plafond, répondaient pour elle.

Céline parut plus stupéfaite qu'effrayée et surtout que consternée de ce malheur.

— Tué! murmura-t-elle, en pesant ce mot pour lui demander ce qu'il contenait de menace. Est-ce bien sûr qu'il l'ait tué? reprit-elle doucement.

— Je le crois.

Céline essaya de sourire.

— Oh! si tu le crois seulement!

— Il paraît que le corps est tombé dans la rivière.

Céline ferma les yeux pour effacer et dissiper la vision que sa belle-mère évoquait. Après deux secondes de silence :

— Ainsi mon père n'a rien appris? demanda-t-elle timidement.

— Je te le répète, rien.

Céline, qui n'avait pu dissimuler un léger frisson, releva, de ses mains, le bord de sa chemise sur ses épaules :

— C'est un grand malheur, dit-elle, mais que crains-tu?

— Pour moi, rien.

Ces trois mots furent prononcés avec une douceur et en même temps une fierté qui les rendaient sublimes. Mademoiselle de Sabaillan en fut blessée.

— Si tu ne crains rien pour toi, laisse-moi faire!

Antonie à son tour ferma à demi les yeux pour voiler un éclair de reproche ou de douleur. Elle dit :

— Je ne sais ce que ton père aura décidé demain. Il voudra m'interroger encore.

— Ah!

— Je ne répondrai pas plus demain que je n'ai répondu ce soir : alors!...

— Alors?

— Ton père a des colères foudroyantes.

— Ma chère Antonie, tu es folle!

— Je ne l'étais pas en entendant la détonation. A tout hasard, je t'avertis.

— Quant à moi, si papa me fait des questions, je saurai répondre sans t'accuser, sois tranquille!

Madame de Sabaillan couva Céline d'un regard profond; une crispation légère tourmenta sa bouche.

— Je te remercie, mon enfant; mais ce n'est pas cela que je redoute. Si demain je n'étais plus là, prends garde!

Céline pâlit, puis, surmontant cette faiblesse :

— Merci, mais tu exagères!

— Je ne crois pas. J'ai bien vu que M. de Sabaillan a eu une grande colère, c'est-à-dire une grande douleur. Ce meurtre l'exaspère et ne lui suffit pas. La crainte d'un remords, au lieu de l'apaiser, peut le pousser à une autre violence.

— Il t'aime! dit Céline.

— Ce n'est pas une raison pour m'épargner. Toi aussi, il t'aime bien. Crois-tu qu'il hésiterait s'il te croyait coupable?

— Je l'en défie! reprit mademoiselle de Sabaillan, en redressant la tête et en fouettant son cou de ses longs cheveux noirs.

Elle était rayonnante d'audace, superbe de révolte.

— Il vaut mieux, continua Antonie avec une sérénité parfaite, ne pas le défier!

— Pourtant, c'est ce que tu as fait ce soir, c'est ce que tu feras demain.

— Oui, mais l'épreuve n'est périlleuse que pour moi. Il se consolera peut-être de me haïr; il mourrait de te mépriser.

— Me mépriser!

Céline parut indignée de cette supposition. Ses grands yeux flamboyèrent. Sa bouche se fit dédaigneuse. Elle agita ses bras, en fermant ses poings :

— Ah! j'avais raison, dit-elle d'une voix sourde, si tu m'avais écoutée!

— Tais-toi! répliqua madame de Sabaillan, suppliante et voulant l'interrompre.

— A quoi nous ont servi tes scrupules! poursuivit Céline; à mentir!

— Non, à réserver l'avenir pour un double devoir, à empêcher un crime!

— Un crime! pauvre petite maman! Est-ce un crime qui a été commis ce soir? Tu avoues toi-même que si j'allais dire la vérité, j'en commettrais ou j'en provoquerais un autre. Il eût mieux valu...

— Encore une fois, je t'en conjure, tais-toi, répéta madame de Sabaillan en joignant les mains. Laisse-moi toute ma force. Ce que j'ai commencé, je le terminerai, je l'espère. Si je succombe, tu seras libre d'agir à ta guise. Souviens-toi seulement que si j'échoue, que si je suis frappée, il te reste l'honneur de ton père et une vie innocente à sauver.

— Mais si mon père provoque une séparation?

— Je la subirai.

— S'il te chasse?

— Je partirai.

— Déshonorée, et tu es comtesse de Sabaillan!

— Je porterai le déshonneur, comme j'ai porté l'honneur, avec soumission et courage.

Céline sentit que son front, ses joues, son cou se couvraient d'une rougeur involontaire, plus forte que son orgueil. Elle la dissipa sous une caresse lente de sa main, et, quand elle eut fini, aiguisant ses paroles :

— Tu veux me donner une leçon d'héroïsme?

— Je ne te donne plus de leçon; tu n'es plus mon élève; tu es ma fille!

— Je ne voulais pas de ton dévouement; tu le sais bien.

— Tu n'étais pas libre de le refuser. J'essaye

de faire ce qu'aurait fait ta véritable mère : je t'aime de mon mieux.

— Tu me trouves ingrate?

— Non, si tu ne contraries aucun de mes projets; si tu me laisses continuer ce que j'ai commencé, et si tu l'achèves, au cas où je ne pourrais plus rien.

Mademoiselle de Sabaillan eut un froncement des sourcils qui trahissait l'embarras d'un mouvement de colère, ou d'une surprise du remords.

— C'est là tout ce que tu avais à me dire? demanda-t-elle plus sèchement.

— Sans doute.

— Mais, si l'on sait que tu es venue dans ma chambre, on pensera bien que tu es venue me raconter ce qui s'est passé ce soir. On me croira ta complice.

— Il vaut encore mieux cela, mon enfant, que de laisser supposer que j'ai été la tienne.

— Je ne sais comment tu t'y prends, reprit Céline avec un sifflement d'ironie, tu es bonne, et il y a toujours des reproches, des menaces dans tes paroles les plus douces.

— Les reproches ne viennent pas de mes paroles, ils sont l'écho de ta conscience; quant aux menaces, elles viennent de la réalité.

Céline hésita, choisissant entre la soumission

et la colère. Elle ne voulut ni céder ni provoquer, et d'un ton adouci, presque gai :

— Ma conscience! laisse-moi m'arranger avec elle.

— J'ai eu tort de t'éveiller, dit madame de Sabaillan.

Céline feignit de prendre ce mot pour une invitation à se rendormir; elle affecta de la lassitude, tomba assise sur son lit et eut un mouvement de pudeur en s'efforçant de s'enfouir sous la couverture de soie.

— Je dormais si bien, dit-elle.

Sa bouche n'avait plus ni sarcasme ni trace de mauvaise humeur; elle s'ouvrait de nouveau au souffle qui l'avait agitée pendant le sommeil; sa figure, tout à l'heure hautaine et hardie, redevenait enfantine, puis quittait le joli masque enfantin pour jouer à la coquetterie.

Tandis qu'elle s'enveloppait les jambes et le corps, Céline laissait glisser d'une épaule, le long du bras qui venait d'agir, sa chemise de batiste, découvrant ainsi sa poitrine blanche et ferme. Loin d'être gênée par cette dénudation, l'effrayante et belle jeune fille la suivait d'un regard complaisant, comme pour attester l'irréprochable tranquillité de la vie dans ce corps charmant; comme si l'haleine tiède du songe qui l'avait

charmée et qu'elle voulait ressaisir se fût promenée sur son épiderme et fût devenue visible aux yeux, en affirmant les droits imprescriptibles de la jeunesse et de la beauté!

Elle eut un petit bâillement qui congédiait madame de Sabaillan.

Celle-ci voulut reprendre la bougie.

— Attends au moins que je sois recouchée! lui dit Céline.

Elle s'étendit avec la prestesse et la grâce d'un enfant dans son lit. La grande fille sans pudeur était une dernière fois métamorphosée. Elle arrangea son oreiller, et, posant sa jolie tête, comme elle eût posé un bijou dans un écrin, elle dit d'une petite voix douce qui voulait être une séduction, si elle n'était pas une ironie suprême :

— Bonsoir, maman.

Antonie répondit d'un signe de tête. Elle n'avait pas le courage de paraître dupe de cette gentillesse. Sans proférer une parole, elle prit le flambeau et se dirigea vers la porte.

Avant de sortir, elle se retourna. Céline fermait les yeux; mais sous les cils abaissés une lueur filtrait, ardente, curieuse; quand elle vit sa belle-mère près de sortir, elle lui dit :

— Ainsi tu n'as pas eu de nouvelles du voyageur?

— Non; M. Dontilly en rapportait probablement... elles sont perdues.

— Perdues! en es-tu bien certaine?

L'anxiété qui se trahissait par cette question blessa plutôt qu'elle n'attendrit madame de Sabaillan.

— Tu pourras demain faire fouiller la rivière, dit-elle d'une voix triste qui devenait sévère.

Elle sortit, ferma la porte et revint dans sa chambre, accablée d'une douleur nouvelle.

Elle ne se coucha pas. Elle passa la nuit, la tête dans ses mains, accoudée à une table, plongeant son esprit dans ce gouffre profond que l'événement de la soirée creusait devant elle.

Elle était seule pour affronter une situation terrible. Elle n'avait pas peur de mourir ou de souffrir. Elle regardait au delà de sa propre mort et de la souffrance; mais elle se demandait si son courage n'était pas de l'orgueil, et si elle n'était pas responsable envers une justice supérieure aux égoïsmes humains, en affrontant la honte d'un soupçon injuste, en subissant l'ignominie et le déshonneur, quand d'un mot, d'un mot implacable, il est vrai, elle pouvait se défendre.

Par malheur, sa défense aurait l'air d'une vengeance, et son innocence prouvée serait plus mortelle au comte de Sabaillan que les fausses

apparences. Devait-elle, comme lui, pousser la fierté de son honneur jusqu'au meurtre?

Elle se reprochait les précautions mal prises; elle ne se reprochait pas d'avoir été obligée d'en prendre. Elle se repentait aussi d'avoir été réveiller Céline, pour n'en obtenir ni une promesse, ni l'encouragement qu'une âme vraiment maternelle va demander à son enfant.

— Moi qui craignais de l'effrayer! se dit-elle.

Deux visions passaient tour à tour dans sa chambre : celle qu'elle rêvait d'un cadavre entraîné par le Loiret et échouant le matin dans des roseaux sur la rive, en livrant au premier venu, ainsi qu'à M. de Sabaillan, le secret qu'elle se jurait de garder; puis la vision moqueuse qu'elle emportait de la chambre de Céline.

Elle avait imaginé un attendrissement, dont son cœur se fût enivré. Elle eût voulu faire pleurer mademoiselle de Sabaillan, pour la consoler, pour l'aimer davantage, pour la redouter moins, pour la rendre meilleure. Mais cette créature si libre et si belle dans la nudité de son égoïsme, ainsi que dans la nudité de son corps, blessait deux fois sa pudeur.

Comme femme et comme mère, elle était épouvantée.

— La malheureuse! la malheureuse! se disait-

elle tout bas; c'est pour elle que je veux tout subir, et non seulement mon sacrifice sera inutile, mais, si son père m'épargne, elle ne m'épargnera pas. Comment ai-je mérité qu'elle soit mon bourreau? J'aurais été si heureuse, pourtant, d'être aimée d'elle, comme je l'ai aimée, comme je sens que je l'aime encore! Ai-je été coupable de vouloir goûter aux joies maternelles? Je lui ai donné toute ma vie, à cette enfant; elle l'a prise; elle l'a brisée. Je cachais ce supplice, dans l'espérance de m'en faire une joie; mais je n'aurais pas même la consolation d'être plainte par elle, qui a lu toutes mes pensées; au fond, je sens son mépris. Elle m'en veut de ce que je n'ai pas consenti à un crime. Elle me hait, parce qu'elle redoute d'être obligée à un peu de reconnaissance. Elle me calomnie jusque dans le plus pur de mon dévouement.

Antonie, avec cette volonté des martyres par vocation, cherchait, non des excuses pour Céline, mais des torts pour elle-même, afin de justifier ses propres tortures.

— C'est ma faute! j'aurais dû la connaître et la diriger mieux. Je ne me dévoue pas : j'expie. Je mérite tout, pour avoir voulu être sa mère, sans la deviner et sans savoir ce que me cachait cette franchise dont l'âpreté était un masque. M. de Sabaillan serait juste en me frappant. J'ai commis

une faute plus grave que celle dont il m'accuse; j'ai voulu être mère, sans avoir le génie maternel.

Elle se levait et parlait presque à mi-voix, se frappant la poitrine comme pour y chercher et en faire jaillir une source inconnue; puis, retombant dans son fauteuil, elle se disait :

— Je continuerai sans espoir ce que j'ai commencé avec une illusion. Ce serait une lâcheté de faiblir, une honte de me laisser intimider. Si elle est indigne de mon sacrifice, il y a un être qui peut me récompenser et qui ne mérite pas que je l'abandonne. Le devoir sans récompense, la maternité sans enfant, l'immolation volontaire à un but chimérique : voilà ma tâche. Ce n'est pas absolument celle de la comtesse de Sabaillan; mais c'est celle de la pauvre institutrice. Je l'accepte. M. Dontilly, s'il est mort, a été la victime de l'amitié; moi, je veux être celle d'un amour infini que nul ne connaîtra, d'un amour sans amant.

Ce fut dans ces alternatives de méditations amères et d'extases qu'Antonie acheva la nuit. Quand le jour parut, elle tira les verrous de sa chambre pour permettre à M. de Sabaillan d'entrer, s'il lui plaisait de venir l'interroger, et elle ouvrit la fenêtre, pour affronter la lumière et pour mieux voir le ciel.

III

LA SÉPARATION

Une grande partie de la matinée s'écoula, sans que le comte eût manifesté sa présence au château. Les domestiques allaient et venaient pour le service, paraissant ignorer son retour.

Était-il reparti clandestinement, comme il était arrivé? S'était-il repenti de sa violence? Dressait-il un piège nouveau?

Antonie, après s'être adressé ces questions, sans pouvoir y répondre, descendit dans le jardin. Si quelqu'un la guettait, elle voulait prouver l'inaltérable fermeté de sa conscience, en reprenant sa vie de la veille. Elle était seulement très pâle, et ses yeux bleus paraissaient plus doux et plus beaux dans le cercle de bistre dont l'insomnie les avait entourés.

Madame de Sabaillan était douée de ces physionomies dont l'attrait insinuant ne s'affirme par aucun éclat particulier, mais qui se fixe dans une empreinte ineffaçable sous une lumière continue.

Ses cheveux châtains paraissaient blonds, tant la clarté débordait du visage. Sa taille moyenne paraissait grande, tant elle avait pris l'habitude, à certains moments d'autorité charmante, de se hausser, de se grandir du geste et, pour ainsi dire, du regard.

Sa jeunesse pauvre, son séjour prolongé dans une institution, d'où elle était sortie pour aller instruire à domicile, lui avaient imposé une correction légèrement puritaine de maintien, de toilette, de langage, qu'elle corrigeait de son mieux, quand elle avait le temps d'y songer, par une coquetterie toute naïve et, par là, toute-puissante.

Il fallait vivre dans son intimité pour subir son charme; mais on ne pouvait s'y soustraire quand on l'avait subi. Elle n'était pas remarquée à première vue : elle n'avait pas à recevoir et à repousser des hommages embarrassants pour sa modestie; mais elle comprenait, dans l'ingénuité de son estime pour soi-même, qu'on n'avait aucune raison de cesser de l'aimer, quand on la connaissait.

La force de son caractère était latente et voilée

comme la grâce de son extérieur, mais elle était aussi réelle que peu visible.

J'ai dit comment elle était devenue comtesse de Sabaillan. Elle ne se repentait pas d'avoir accepté ce nom, bien qu'elle n'eût pas sur son mari toute l'influence qu'elle avait rêvée, et bien que l'exubérante floraison de Céline de Sabaillan eût déconcerté la tendresse inquiète de l'institutrice.

Mais, sans se repentir, elle souffrait des responsabilités de sa maternité; elle les acceptait comme une épreuve, comme un châtiment d'un peu de présomption.

Le contraste entre la belle-mère et la belle-fille était une sorte de provocation de la nature.

Un philosophe eût compris tout de suite qu'il ne pouvait y avoir qu'un antagonisme perpétuel, longtemps dissimulé sous les verdeurs de la première jeunesse entre cette fille hardie, insoumise, et cette femme contenue, résignée. En observant avec soin, peut-être fût-il arrivé vite à deviner que la passion qui palpitait pour ainsi dire à la surface de cette créature phosphorescente s'évaporait dans l'air agité par elle, mais qu'elle se concentrait sous la placidité extérieure et sous la ferme volonté d'Antonie.

Madame de Sabaillan s'arrêta sur la terrasse supérieure et regarda au loin.

Le jardin, au-dessous d'elle, était vert, embaumé, paisible. Elle entendait râteler les allées. Un aide-jardinier, qui suppléait Martial, faisait son office en chantant.

Devant la façade de la maison, dorée par le soleil, des hirondelles, qui bâtissaient leur nid sous un balcon du premier étage, passaient avec un petit cri.

Derrière le château, dans le clocher de l'église, on sonnait pour un mariage. Un air de fête et de bonheur vibrait dans l'atmosphère de cette belle matinée d'été.

Antonie soupira et descendit plus vite l'escalier de la seconde terrasse. Quand elle fut au bas, près des pelouses qui s'étendaient, en alternant avec des massifs et des allées, jusqu'à la haie de clôture, elle aperçut tout au fond du jardin Céline qui l'avait devancée, et se hâta d'aller la rejoindre.

Mademoiselle de Sabaillan ne l'entendit pas venir. Elle était occupée à refermer la petite porte à claire-voie dans la haie d'épines. Dès qu'elle eut fini, elle se retourna, releva la tête, vit sa belle-mère et lui dit :

— Je ne te croyais pas levée !

— Tu as été bien matinale !

Elles se regardèrent, chacune interrogeant l'autre et voulant la prendre en flagrant délit d'enquête et d'inquiétude.

— Tu m'avais gâté mon sommeil, reprit Céline avec une nonchalance affectée et ironique; j'ai eu ce matin des idées absurdes. J'ai voulu m'en débarrasser, et je suis venue me promener.

— Au bord de la rivière?

— Oui.

— Qu'as-tu remarqué?

— Rien.

Un petit silence suivit. Antonie était toujours très pâle. Céline ne voulait pas l'être. D'un ton dégagé qui lui coûta un léger effort :

— Où est mon père?

— Je l'ignore.

— J'ai été dans sa chambre sans l'y trouver; aucun domestique ne l'a vu.

— As-tu interrogé Martial?

— Non, il est sorti.

— Avec ton père, probablement.

Antonie jugea sans doute superflu de recommencer en détail l'inspection que venait de faire Céline sur le chemin, au bord de l'eau. Elle se borna à jeter un long coup d'œil par-dessus la haie basse.

Le Loiret coulait dans un frétillement de lumière; le soleil avait renouvelé les agaçantes broderies de la lune; l'herbe ne semblait pas avoir été froissée au bord. Là, comme dans le

jardin, comme au ciel, tout paraissait animé d'une gaieté sereine; tout excluait les idées lugubres, les évocations de meurtre.

Le jardinier s'approcha des deux promeneuses; il allait effacer sous son râteau, dans cette partie du jardin, ainsi qu'il l'avait fait ailleurs, les traces de pas. Antonie les interrogea; mais aucune n'indiquait une lutte, ne rappelait une scène de violence.

Céline, qui observait sa belle-mère, lui dit à demi-voix :

— Avoue que tu as voulu me faire peur, cette nuit?

— Non.

— Regarde si tout ne te donne pas un démenti.

Antonie regarda par complaisance, mais en conservant sa tristesse pensive. Elle ne répliqua pas et reprit une allée pour revenir à la maison. Céline marchait à côté d'elle. Aucun mot ne fut échangé dans le trajet. A l'approche de la terrasse, elles virent toutes deux ensemble M. de Sabaillan qui venait de leur côté.

Lui ne démentait rien des émotions de la veille. Il paraissait accablé. Son visage, d'un teint mat, avait ce matin-là de rouges marbrures, qui semblaient des empreintes de doigts san-

glants. Ses yeux, noirs comme ceux de sa fille, remuaient sous des sourcils épais et grisonnants une lueur intermittente.

D'ordinaire, le colonel, même dans les circonstances les plus graves, ne faisait aucune infraction à cette habitude de tenue correcte qu'il avait contractée au régiment. Mais, cette fois, l'oubli était flagrant et éloquent; il révélait un débraillement moral, supérieur au courage du soldat, à l'orgueil du gentilhomme.

Il était évident que le colonel n'avait pas pris une minute de repos pendant la nuit; qu'il n'avait rien changé à sa toilette; que celle-ci, aux souillures d'un voyage long et précipité, ajoutait encore les traces de l'insomnie, ainsi que la poussière des courses matinales faites dans le village et la campagne.

Sa moustache, toujours soigneusement tordue et maintenue inflexible, tombait sur la bouche, qui la mordillait. On sentait, on voyait un premier affaissement, les menaces d'un effondrement, dans l'attitude de cet homme, qui ne pouvait plus dissimuler son âge et qui s'avouait soudainement vieilli, n'ayant jamais jusque-là laissé voir qu'il devenait vieux.

Antonie s'arrêta, prise de pitié plutôt que de terreur.

— Comme il est changé ! pensa-t-elle.

Céline constatait aussi ces ravages et s'en alarmait comme d'une menace. Elle eut un léger frisson et s'appuya sur le bras de sa belle-mère.

— Prends garde ! lui dit vivement madame de Sabaillan, nous aurions l'air d'avoir échangé des confidences.

Céline s'écarta d'Antonie.

— Tu deviens pâle ! lui dit encore celle-ci ; prends garde.

Mademoiselle de Sabaillan aussitôt se mit à rire aux éclats, pour faire jouer les muscles de son visage et dissiper sa pâleur. Elle affecta une surprise joyeuse, et, avançant presque en sautant au-devant de son père :

— Tu viens donc d'arriver ? lui demanda-t-elle.

Elle n'attendit pas sa réponse. Elle se jeta à son cou et l'embrassa à plusieurs reprises, chaudement, nerveusement, sur les joues, dans le cou, aux places qu'il aimait, l'ébranlant et l'émouvant de l'assaut d'une tendresse inaccoutumée, avec un art prodigieux qui révélait par explosion la coquetterie d'instinct, la science féminine de cette créature faite pour séduire.

La paternité de M. de Sabaillan avait un fond orgueilleux et sensuel. Ce père adorait sa fille, parce qu'il la trouvait extraordinairement belle.

La pureté d'un sentiment ne chasse pas toujours une sorte de volupté sournoise qui se mêle à toutes les affinités humaines.

Dans sa colère, dans son remords, ce mari devenu meurtrier éprouvait un soulagement subit, une détente, à recevoir ces caresses, qui étaient sa grande gourmandise.

Il les rendit à sa fille avec une larme; puis, craignant de trop accorder à son attendrissement, il serra les deux mains de Céline, en l'éloignant de lui :

— Va, mon enfant, tout préparer; je t'emmène, nous partons.

Céline surprise, mais triomphant de son étonnement, donna un gros baiser filial à son père, hésita à regarder sa belle-mère, et n'envoya à celle-ci un bon coup d'œil d'adieu, d'encouragement, de remerciement et de recommandation, que lorsqu'elle fut elle-même sur les premières marches de l'escalier de la terrasse, hors de la portée de son père.

Madame de Sabaillan était restée en face de son mari, sans crainte, sans provocation, grave, simple, résolue dans sa tristesse.

Dès qu'ils furent seuls, le comte lui dit :

— Vous avez entendu, madame; je repars avec ma fille.

— Et moi?

— Vous restez ici.

— Il était plus simple de me chasser!

— Il est plus simple de ne rien ébruiter, jusqu'à ce qu'il vous plaise de me déclarer la vérité.

— Je vous l'ai dite.

— Vous m'avez dit que vous n'aviez pas d'amant, reprit M. de Sabaillan, en ranimant sa colère lassée par une nuit d'angoisses; mais je ne vous crois pas.

— Je vous pardonne de ne pas me croire; les apparences sont contre moi; mais je vous plains de toute mon âme.

— Est-ce pour me railler que vous me parlez ainsi?

— C'est bien sincèrement, je vous le jure.

— N'ai-je pas vu un homme s'introduire ici?

— Sans doute.

— Ne l'attendiez-vous pas?

— Peut-être.

— S'il ne venait pas pour vous, pour qui donc venait-il?

Le comte fit un geste en se tournant à demi, comme s'il allait rappeler Céline. Sa femme l'arrêta.

— Il venait pour moi, puisque j'allais au-devant de lui.

— M'expliquerez-vous alors?....

— Je ne puis rien vous expliquer.

— Rien! et vous voulez que je me satisfasse de cette réponse?

— Je veux que vous vous souveniez que je ne vous ai jamais menti, et que, même au prix de ma vie, même au prix de ma renommée, que vous appelez mon honneur, je ne veux pas mentir. Oui, un homme est venu. Ce n'était pas un amant; c'était un ami, dépositaire d'un secret que je partageais avec lui. Puisque vous l'avez guetté, puisque vous l'avez frappé, il fallait le fouiller : peut-être auriez-vous trouvé le mot du mystère que je n'ai pas le droit de vous livrer.

La fermeté tranquille, la douceur avec laquelle Antonie parlait, intimida M. de Sabaillan. Il porta ses deux mains à son front, chancela presque, comme pris de vertige. Un banc du jardin était tout près de là, il alla s'y asseoir. Antonie s'approcha avec une compassion qu'elle tenait prête à intervenir, mais qu'elle n'osait montrer, de peur de la faire calomnier.

— Je me suis juré d'être calme, dit M. de Sabaillan, après quelques minutes et d'une voix oppressée. J'ai bien cru que cette nuit vous seriez délivrée de moi... J'ai eu peur d'un coup de sang. C'eût été bien mérité, n'est-ce pas? Hier, j'ai fait

une folie : je n'ai pas été maître de moi. Ah! cet homme, j'aurais dû l'amener ici, devant vous; il eût parlé. Son silence insolent m'a exaspéré, quand je l'ai sommé de me dire son nom!

— Vous voyez bien, monsieur, que le silence était pour lui comme pour moi une question d'honneur. J'ajoute qu'il est une preuve de cet honneur. Un amant eût tout avoué. C'était la seule façon de n'être pas lâche. Celui-là, s'il est mort, a eu l'héroïsme de l'amitié. Faites de moi, si vous voulez, ce que vous avez fait de lui.

— Sais-je seulement s'il est mort! s'écria le comte en se levant du banc.

— Que voulez-vous dire?

— Quand nous sommes retournés à la rivière, le bateau attaché à la rive n'y était plus. Est-ce cet homme qui l'a détaché? Quelqu'un s'est-il trouvé là juste à point pour lui porter secours?... Ce matin, au point du jour, nous avons sondé, fait sonder la rivière; on n'a rien trouvé. Je suis allé me dénoncer comme le meurtrier volontaire d'un inconnu qui voulait pénétrer chez moi, par escalade et effraction, d'un voleur enfin. Je me croyais terrible; j'ai vu au sourire incrédule du magistrat auquel je me dénonçais que j'étais grotesque. Personne n'a été tué ou blessé dans le pays. Personne n'a perdu et n'avait prêté de

bateau; personne n'en a recueilli.... Avec mes yeux effarés, j'avais l'air d'un fou, d'un halluciné!... Dites-moi donc au moins, madame, que je n'ai pas rêvé; que vous attendiez cet homme; que cet homme est venu; que j'ai pris le fusil de Martial, et que j'ai tiré; dites-moi cela, pour que je ne tente pas autrement la réalité, en essayant de m'assurer que je ne suis pas non plus un fantôme invulnérable.

Antonie, par un mouvement involontaire, plus fort que sa méfiance et son ressentiment, saisit la main de son mari.

M. de Sabaillan, à ce contact, eut une secousse; ses yeux devinrent humides. Les deux époux se regardèrent indécis, troublés jusqu'au plus profond de leur être.

Antonie lutta contre la tentation de tout dire; mais la lutte fut courte.

— Croyez-vous donc, balbutia-t-elle, que, si je pouvais parler, je vous laisserais dans cette incertitude cruelle? Je ne puis que vous répéter qu'il faut me croire aveuglément, obstinément, follement, si vous voulez, et attendre; pour tous les deux, le salut est dans cette confiance difficile, absurde, mais nécessaire.

Le comte eut une tentation de faiblesse, ou de force sublime :

— Quel terme me fixez-vous?

— Je ne puis vous en fixer aucun.

— Voyons, Antonie, reprit-il, en s'avisant tout à coup d'une supposition à laquelle il avait songé, mais que sa fièvre lui avait fait oublier, si cet homme était un parent, un frère qui eût besoin de se cacher pour un crime politique, ou même pour un crime vulgaire, dites-le-moi. Je partagerai votre secret. Je ne vous rendrai solidaire, en aucune façon, ou de la misère ou de l'infamie de cet homme; mais ne me laissez pas partir ainsi.

— Pourquoi partez-vous?

— Est-ce que nous pouvons rester un jour, une heure de plus, en face l'un de l'autre, avec cette énigme entre nous?

Antonie devenait rêveuse.

— Partez donc! dit-elle en soupirant.

Elle ajouta :

— Vous emmenez Céline?

— Oui.

— Vous avez peur que je ne lui donne un mauvais exemple?

Le comte allait dire oui. Sa loyauté l'arrêta; son orgueil l'empêcha de dire non. Il murmura :

— Elle me consolera!

Antonie avait parlé avec une ironie secrète; elle continua avec dignité :

— Merci, monsieur, d'avoir besoin d'être consolé. Mais, si j'accepte cette séparation qui m'outrage, je la veux entière... Oh! ne vous méprenez pas à mes paroles. Je ne la veux pas définitive. J'espère qu'un jour, un jour que je souhaite prochain, un événement, une circonstance me permettra de me justifier. Je n'attendrai pas plus d'excuse que je ne demande de pardon. La vérité aura son heure; voilà tout. Puisque vous ne voulez pas que cette heure-là vienne en famille, je m'incline. Vous me punissez comme mère, en me punissant comme femme. C'est beaucoup; mais je ne chicane pas sur la mesure d'une épreuve qui ne dépasse pas mon courage. Je me soumets. Seulement, si je reste ici, seule, je veux ma liberté dans ma solitude.

— Vous l'aurez.

— Non seulement la liberté visible, mais la liberté invisible...

— Je crois vous comprendre : Martial quitte le château.

— Si un autre le remplace...

— Vous avez donc bien peur d'être surprise encore?

— Vous ai-je montré que j'avais peur! Je vous avertis que je prétends agir comme si j'avais encore votre confiance. Je ne recevrai personne

que le docteur, qui est votre ami, que le curé, qui est un peu le mien. Mais, si j'ai besoin d'aller visiter des malades et d'entrer à l'église, à une autre heure que celle des offices, je ne veux pas être suivie, guettée, mise en joue. C'est assez d'un guet-apens.

Antonie avait peu à peu élevé et affermi sa voix. Pourtant la fierté de son langage rayonnait surtout dans ses yeux.

M. de Sabaillan se fût révolté contre l'accent des paroles ; le regard l'intimida.

— Il serait plus simple de tout m'avouer, répondit-il, en voulant lutter de noblesse.

Antonie ne répliqua pas.

— Soit, poursuivit le comte, que l'impatience reprenait. Vous serez libre. Je vous engage ma parole d'honneur que je ne laisserai ni un ordre ni un confident dont vous puissiez vous alarmer. Je ne fais aucune menace; je ne vous demande aucune promesse; mais vous portez mon nom, et je garde mon droit

Antonie s'inclina. M. de Sabaillan ajouta :

— N'avez-vous plus rien à me dire?

— Un mot seulement. Expliquerez-vous à Céline la cause de notre séparation?

— Si elle doit se prolonger et devenir définitive... oui. D'ailleurs, cette séparation deviendra

forcément publique, quand Céline se mariera.

— Sera-ce bientôt ?

— Elle est demandée.

Antonie perdit son sang-froid à cette nouvelle. Elle faillit pousser un cri. Mais sa bouche ouverte se tordit dans la crispation d'un sourire.

— Je n'ose pas vous demander par qui, dit-elle d'une voix qui tremblait, en paraissant hésiter à faire cette question, quand elle était surtout très inquiète d'en recevoir la réponse.

M. de Sabaillan crut de bon goût de déférer à cette curiosité maternelle :

— C'est un officier ; mais le projet est encore bien vague.

Antonie essuya un peu de sueur qui lui était venue au front.

— C'est à Paris que ce projet de mariage va se discuter ?...

— Oui, mais je n'emmène pas Céline immédiatement à Paris. Je la conduis d'abord chez sa cousine, madame de Marval, qui me la redemande, et où elle restera jusqu'à l'hiver.

Cette fois, madame de Sabaillan eut un tremblement presque visible, qu'elle voulut arrêter, en serrant fortement ses mains l'une contre l'autre; ses yeux se voilèrent dans un effroi rapide, aigu. Elle osa dire, avec une hardiesse que son autorité

maternelle excusait, si elle ne la justifiait plus :

— Le dernier séjour de Céline chez madame de Marval ne lui a pas été bon. C'est là qu'elle a été si malade...

— Il n'y paraît plus.

— Madame de Marval est bien jeune !

— Elle a votre âge.

— C'est possible ; mais...

— Je sais que vous ne l'aimez pas.

Madame de Sabaillan dédaigna de confirmer ou de démentir cette remarque ; elle reprit, avec une dignité très fière dans sa soumission apparente :

— Pourrai-je écrire à Céline ?

— Sans doute.

— Vous partez... tout de suite ?

— La voiture qui nous conduira au chemin de fer doit être attelée.

— Me permettez-vous d'aider Céline dans ses préparatifs ?

Le comte hésita, et, se mordant les lèvres :

— C'est inutile ; j'avais donné des ordres. Céline doit être prête.

— Je vois que vous avez tout prévu ; vous m'autorisez au moins à l'embrasser.

L'ironie sereine et méprisante de la question força le comte au respect.

— Certainement, dit-il, en faisant quelques pas pour remonter vers la maison et pour rompre l'entretien qu'il ne savait comment terminer.

Antonie continua avec une douceur implacable :

— Si l'on venait, de la part de la justice, pour faire une enquête sur ce qui s'est passé hier au soir ?

M. de Sabaillan se retourna violemment.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour répondre.

— Comme je ne répondrais pas, j'ai besoin de savoir où l'on pourrait vous interroger.

Le regard tranquille d'Antonie soutenait celui de son mari. C'était sa dernière protestation, sa vengeance, ou, plutôt, c'était un dernier effort, bien incertain, bien fragile, pour inspirer à celui qu'elle ne pouvait persuader autrement la révélation subite de son innocence.

Le comte ne vit qu'une bravade dans cette tentative touchante.

— Adressez-moi, dit-il brusquement, les faiseurs d'enquête à Paris ; j'y serai demain.

Il monta l'escalier, alla droit à la cour, où la voiture attelée attendait que mademoiselle Céline de Sabaillan eût fini de faire emplir les cartons et fermer les malles.

Elle parut en toilette de voyage, belle d'une beauté que les palpitations involontaires de la matinée augmentaient en l'excitant, souriante d'un sourire presque timide, qui révélait une grande appréhension, interrogeant, avec une peur coquette, son père et sa belle-mère.

Que s'était-il passé dans le court entretien auquel il lui avait été défendu d'assister? Le colonel avait l'attitude contenue, sévère; il paraissait moins courroucé et plus triste. Antonie, qui se tenait en arrière, la rassura de loin par un coup d'œil résigné.

Céline, pour lui dire adieu, s'approcha de madame de Sabaillan, et, comme celle-ci, par calcul, était restée à une assez grande distance de son mari, de façon à n'être point entendue, elles purent échanger quelques paroles :

— Tu vas chez madame de Marval.

— Ah! tant mieux!

— Non, tant pis! je t'en conjure, sois prudente.

Céline secouait la tête en signe d'acquiescement à la recommandation, tout en paraissant enchantée d'aller chez madame de Marval.

Elle embrassa Antonie avec une tendresse qu'elle ne lui montrait guère d'habitude. Elle la remerciait de sa bonne nouvelle.

— Et toi, tu restes ici? demanda-t-elle, par

scrupule de gentillesse et de reconnaissance.

— Oui.

— Pauvre maman !

De toutes les duretés, les plus brutales sont celles qui trahissent l'insensibilité dans les formules de tendresse.

Antonie reçut une blessure de ces mots enfantins, qu'elle savait n'être pas sincères.

— Ne me plains pas ! dit-elle. Mais prouve-moi que tu m'aimes, en m'obéissant.

Antonie serra contre elle sa belle-fille, lui dit encore tout bas deux ou trois mots à l'oreille qui la firent rougir, et, la tenant par la main, la conduisit jusqu'à la voiture.

Le comte salua, fit monter sa fille, monta lui-même, en regardant l'heure à sa montre, comme s'il eût craint de n'avoir que le temps de gagner la station voisine.

Il voulait un prétexte pour ne rien dire à madame de Sabaillan devant les domestiques qui restaient.

La voiture sortit de la cour et s'engagea dans une avenue de platanes.

Antonie resta quelques minutes, immobile, suivant de loin ceux qui partaient, le cœur tiré par ces deux êtres qu'elle avait si sincèrement aimés et qui la fuyaient, l'un son mari, ayant peur de la

condamner, s'il restait, l'autre, sa fille, ayant peur de l'estimer.

La lourde porte pleine fut refermée. La vision disparut, et madame de Sabaillan, en entendant retomber sur le pavé le grand verrou perpendiculaire qui assujettissait la porte massive, se sentit enfermée dans une prison que sa liberté elle-même resserrait, car elle était gardée par ses propres méfiances, autant, sinon plus, que par les soupçons de son mari.

Elle alla s'accouder à la balustrade de la terrasse, à l'endroit même où la veille au soir elle s'était penchée pour accueillir un confident, un ami qui ne reviendrait plus.

Elle resta longtemps, pensant à lui, pensant à cette tâche qu'elle devait continuer seule, désormais, et qui se trouvait augmentée d'un fardeau nouveau par ce meurtre commis ou tenté, dont sa conscience la rendait pour ainsi dire responsable.

IV

ROLAND D'AMBREVILLE

Antonie avait un de ces caractères qui se développent, par un mouvement successif et régulier, comme un éventail, en montrant l'une après l'autre chacune des lames droites et lisses dont l'ensemble étalé porte une image complète et rayonnante.

Le lendemain du départ de M. de Sabaillan et de Céline, elle commença par éprouver la liberté dont elle jouissait.

Martial avait quitté le château. Mais, sans interroger personne, Antonie sut qu'il n'avait pas quitté le pays.

Mis à la retraite, il allait s'occuper, pour son compte, de jardinage, dans les petites propriétés des environs.

M. de Sabaillan, trop fier pour le charger d'un espionnage, aurait-il assez de force pour se refuser à toute dénonciation nouvelle ? Martial, qui haïssait Antonie autant qu'il aimait *son* colonel, serait-il désarmé par une disgrâce, dont il souffrait comme d'une injustice ? Ne voudrait-il pas surveiller toujours son ennemie ?

Antonie avait commis des imprudences, cruellement expiées. Elle n'avait pas la présomption de supposer qu'elle serait désormais infaillible dans ses démarches, dans ses actes extérieurs. Tout ce qu'elle pouvait, tout ce qu'elle devait faire, c'était de prendre des précautions et de s'assurer des alliés éventuels.

Elle en avait indiqué deux à l'approbation de son mari, le curé du village, le médecin du pays.

Résolue et logique, dans la journée même, elle alla tout droit au presbytère, le cœur gros d'une confidence ou d'une confession. Mais, si pieuse qu'elle fût, par devoir plus que par sentiment, elle avait une indépendance de pensée qui avait besoin d'être charmée, pour se soumettre au delà du respect.

Elle n'osa jamais parler de son secret, enveloppé de toutes sortes de pudeurs féminines, au bonhomme naïf, obséquieux et plein de déférence qui la reçut dans sa salle à manger. Il eût fallu un

homme du monde, si médiocre qu'il eût été; la science usuelle de la vie eût suffi pour l'inspirer.

Ce paysan honnête, qui ne savait que ce qu'on apprend au séminaire et qui n'avait jamais eu à manier que les gros péchés des paysans ses paroissiens, ne pouvait lui offrir que des consolations banales, sans un conseil pratique, des absolutions complaisantes ou des intercessions pieuses. Il la plaindrait, et elle ne voulait pas être plainte. Il serait fort embarrassé du mystère, ou bien il s'abandonnerait à une sensibilité qu'elle serait obligée de consoler.

Elle sortit du presbytère, sans avoir parlé d'autre chose que de ses charités habituelles.

Du presbytère, elle alla chez le médecin, le docteur Bourbeau.

C'était un vieillard, gai, alerte, bon vivant, fort ami de M. de Sabaillan, dont il soignait la goutte, mais ami surtout à table, à cheval, à la chasse. Il reçut Antonie avec galanterie, l'interrogea sur sa santé, lui trouva un peu de fièvre, lui fit une prescription et s'informa du comte.

Précisément il était furieux contre lui. Il avait, en rentrant d'une tournée matinale, rencontré la voiture du colonel; il avait appris ainsi l'arrivée brusque et le brusque départ de M. de Sabaillan. Ce voyage-là ne comptait pas. Les malades

étaient rares, et le gibier pullulait. Le docteur était bien contrarié de l'absence de son ami Sabaillan.

Antonie rentra chez elle, non pas déçue, car elle avait prévu l'impuissance du prêtre et l'insuffisance du médecin, mais la conscience en règle, vis-à-vis des auxiliaires naturels de toute détresse morale ou physique.

Elle était réduite à ses seules forces.

Comment faire pour reprendre sa tâche, augmentée de la responsabilité terrible que l'événement du jardin faisait peser sur elle ?

Elle avait réclamé sa liberté ; elle l'avait obtenue du comte ; mais cette liberté l'effrayait comme un désert inconnu.

Personne ne la gardait, mais personne ne la protégeait.

En admettant que Martial ne fût plus disposé à l'espionnage et à la dénonciation, n'avait-elle pas à redouter un hasard?

La blessure d'un premier soupçon restait ouverte dans le cœur de M. de Sabaillan. Si Antonie avait intimidé et étonné la colère de son mari, elle ne l'avait pas désarmée.

Elle se disait cela, en rentrant au château, qui lui parut tout à coup sombre, formidable, plein d'échos mystérieux, avides de l'écouter penser.

Elle n'avait plus à son service qu'une femme

de chambre, une cuisinière, l'aide-jardinier, promu subitement aux fonctions délaissées par Martial, et le vieux cocher qui avait été conduire le comte. C'était trop pour la servir; c'était assez pour la surveiller.

Par modestie, non par fierté, Antonie ne s'était jamais préoccupée d'obtenir plus que de la déférence de ses domestiques.

En passant du rôle délicat d'institutrice à celui de maîtresse du château, elle avait redouté de paraître, par sa complaisance, s'excuser envers l'office de cet agrandissement de sa fortune. On l'eût méprisée pour une bonté trop familière. Ne la haïssait-on pas de sa réserve travestie en orgueil? Martial n'avait-il rien dit devant les domestiques de ce qui s'était passé dans le jardin? Son dévouement absolu au comte de Sabaillan pouvait lui imposer le silence; mais sa haine absurde pour la comtesse pouvait l'avoir poussé à des indiscrétions mêlées de réticences qui germeraient en méchancetés vénéneuses.

Antonie devait s'enfermer plus que jamais en elle-même, et, si sa conscience lui inspirait du courage, la tâche qu'elle avait à continuer, au milieu de difficultés nouvelles, l'obligeait à des précautions qui, aux yeux d'un témoin attentif, eussent semblé de la dissimulation et de la peur.

En effet, sa vie fatalement condamnée, pour un temps indéfini, à cette solitude, à cette vaste prison ouverte, l'appelait au dehors.

Le lendemain du départ de M. de Sabaillan, après l'essai infructueux de ses deux visites, elle fut tentée de faire une longue promenade sans but, pour bien mesurer son horizon, pour maintenir son droit à aller et venir dans le parc.

Mais à peine fut-elle dans la campagne, qu'elle eut pitié et presque honte de cet exercice qui ne lui donnerait pas tout l'espace dont elle avait besoin.

Alors, elle se résigna à une démarche qui coûtait beaucoup à sa fierté, à la pudeur de son rôle maternel.

Le troisième jour de sa solitude, après une nuit passée en méditation, elle écrivit la lettre suivante :

« *A M. Roland d'Ambreville,*
» *secrétaire d'ambassade à la légation de Z...*

» Château des Épines, le... 1869.

» Monsieur,

» Vous serez moins surpris de recevoir une lettre de moi, que je ne suis étonnée d'avoir l'obligation de vous l'écrire.

» Depuis qu'il ne m'est plus possible d'ignorer votre nom, j'attendais que vous fussiez devenu le gendre de M. de Sabaillan pour vous connaître et vous parler.

» Mais j'ai trop attendu, et je ne puis plus attendre.

» Votre ami est mort ou blessé. Votre enfant est sans protection, car il ne m'est plus possible de veiller sur elle, comme je le faisais, par l'intermédiaire de M. Dontilly.

» C'est à vous d'agir, et d'agir vite. Retrouvez le mort ou le blessé ; préservez l'enfant innocente.

» Je ne vous adresse aucun reproche. Ce serait de ma part une rigueur inutile. D'ailleurs, je me sens coupable aussi.

» La beauté de Céline vous a égaré ; sa jeunesse ne vous a pas arrêté. Mais je savais avant vous combien elle était belle ; je savais mieux que vous combien sa jeunesse la rendait coquette. Mon ignorance du monde ne me justifie pas. J'ai failli à mon devoir d'institutrice en ne m'établissant pas dans cette conscience étourdie pour vous interdire de la troubler. J'ai failli à mon devoir maternel, en permettant à Céline ce séjour, sans moi, chez madame de Marval, qui a été l'occasion de votre rencontre et de votre séduction.

» J'expierai toute ma vie, si je dois vivre, cette

responsabilité, dans un malheur qui peut se réparer en apparence, qui, pour moi, demeurera irréparable.

» Si je meurs, car l'épreuve que je traverse a des brutalités matérielles dont je puis être victime, souvenez-vous de mon cri de détresse, de mon testament : — Ayez pitié de votre enfant! Ayez pitié de sa mère, que vous méprisez peut-être, parce que vous l'avez perdue, que vous devez sauver, afin de pouvoir l'estimer!

» Votre ami m'a parlé de vous souvent. Il m'a assuré que vous aviez un grand repentir et une grande honte.

» Je n'ai pas compris jusqu'ici que l'une et l'autre ne vous aient pas amené au château des Épines, pour demander Céline à son père.

» Je dis que je ne comprends pas; car la loyauté et la générosité de votre meilleur ami, M. Dontilly, m'empêchaient de croire que vous fussiez déloyal et égoïste. Qu'est-ce qui vous retient?

» Le soin que nous avons pris de cacher la vérité à tout le monde, même à madame de Marval, n'aurait-il fait qu'alléger votre conscience? Vous croyez-vous libre, parce qu'on ignore le lien qui vous attache tous les deux à un berceau?

» Non, non, c'est impossible. Il y a dans votre conduite un mystère qui s'expliquera sans doute,

mais qui ne peut plus vous empêcher d'agir.

» Ah ! monsieur, j'ai bien souffert ; j'accepte de souffrir encore. Mais n'ajoutez pas à mes épreuves l'horrible vision d'un pauvre enfant abandonné.

» Si vous saviez déjà ce que cette petite fille, même avant de naître, m'a donné d'angoisses ! Je ne parle pas seulement du péril de l'honneur pour la mère : je parle du péril de la vie pour elle-même.

» Comment ai-je eu assez de sang-froid, quand Céline m'a tout avoué, pour ne pas la trahir par une démarche imprudente? Comment madame de Marval, dans sa grâce d'insouciance, ne s'est-elle aperçue de rien? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que j'ai entendu plusieurs fois madame de Marval parler si légèrement de malheurs pareils à celui-là que j'ai eu peur d'un crime possible sous l'influence d'une humeur si gaie et d'une gaieté si hautaine !

» Pardonnez-moi si je la calomnie, cette mondaine.

» Je vous fais cet aveu, pour vous révéler toutes mes tortures. Céline est en ce moment au château de madame de Marval, où je ne puis être. Si elle allait tout lui confier ! Oh ! sans doute, je ne crains plus ce que j'ai redouté à la naissance,

un meurtre réel, puisqu'il faut écrire ce mot. Mais qui donc défendrait la petite Julie, votre enfant, si l'on voulait la reprendre à sa nourrice, l'envoyer bien loin, la faire disparaître dans cette mort de l'abandon, plus effroyable que l'autre pour un cœur maternel?

» Seriez-vous jaloux de moi? Croyez-vous que j'ai pris une part pour usurper l'autre? Mais M. Dontilly a dû vous dire que je réservais vos droits. En voulez-vous à Céline de la lettre qu'elle vous a écrite, quand vous étiez reparti pour l'étranger? N'attribuez qu'à moi la sécheresse de ces quelques lignes. J'avais exigé qu'elles continssent peu de mots, l'annonce d'une maternité prochaine, sans rien des serments que j'ignorais et qui avaient pu être échangés entre vous.

» Qu'avez-vous à me reprocher? J'ai fait de mon mieux, je vous l'assure. Pensez donc à mon embarras! Céline m'avouant ses craintes; son père voulant qu'elle retournât passer une partie de la saison chez madame de Marval! Je n'osais contredire mon mari. Il eût été plus difficile encore de lui cacher la vérité, ici, à côté de lui.

» D'ailleurs, si, malgré mes précautions, un scandale nous menaçait, j'aimais mieux que le premier éclat de la honte frappât celle qui l'avait permise. C'était une pensée mauvaise : je m'en

accuse; pourtant je me suis appliquée à ne rien laisser soupçonner par madame de Marval, et j'ai réalisé ce tour de force de m'installer auprès de ma belle-fille, qui feignait d'être malade, chez une amie de mon mari qui ne m'aime pas et qui ne m'avait pas invitée, d'obtenir pour elle et pour moi un pavillon dans le parc, de concerter avec le bon docteur Vernon la délivrance de la mère, l'enlèvement de l'enfant, la nuit.

» Je suis fière d'avoir accompli cela. Depuis cinq mois que ces événements se sont passés, j'avais tous les deux ou trois jours des nouvelles de la petite Julie. L'admirable dévouement de M. Dontilly, qui s'était offert de votre part, dès les premiers périls, me tenait au courant des moindres petits incidents d'une santé délicate.

» Je ne recevais pas ouvertement la visite de votre ami au château. Je n'aurais eu aucun prétexte pour le présenter à mon mari, et il me semble que cette association fût devenue une complicité, en s'exerçant clandestinement sous les regards d'un père. Nous nous rencontrions dans le village. Parfois, M. Dontilly traversait le Loiret en bateau, abordait à l'extrémité du jardin et venait me parler de l'autre côté de la haie.

» Ce fut une imprudence. Il y a quatre jours, le soir, au moment où votre ami abordait, il s'est

trouvé en présence de M. de Sabaillan, qui le reçut par un coup de fusil.

» Il vous importe peu de savoir comment mon mari a été prévenu, égaré. M. Dontilly ne s'est pas nommé, ne nous a pas trahis. Est-il mort? blessé seulement? qui l'a recueilli? J'ignore tout; je suis sans nouvelles de lui, sans nouvelles de l'enfant. Je n'ose en faire prendre, je ne puis en chercher.

» M. de Sabaillan, qui croit avoir tué mon amant, m'a épargnée. Il a quitté le château. Céline, je vous l'ai dit, a été conduite chez madame de Marval. Je suis seule, moins libre que si j'avais des geôliers. Ne pensez pas à moi; pensez à votre ami, à votre enfant.

» Vous pleurerez M. Dontilly, s'il est mort. Je vous jure de prier, comme pour un frère, pour cet admirable ami; mais, au nom de votre fille, je vous en conjure, ajournons nos douleurs. Votre enfant est abandonnée à des soins mercenaires qui peuvent se ralentir, s'interrompre. Les braves gens qui en sont chargés ne savent pas mon nom et ne connaissent que M. Dontilly. Ils ont deviné seulement qu'ils sont mêlés à un mystère. Que deviendrions-nous s'ils songeaient à l'exploiter? L'idée d'une spéculation odieuse peut-elle leur venir?

» Le docteur Vernon, notre premier confident, habite à douze lieues. Je ne peux le voir; je n'ose lui écrire. Il m'effraye pour d'autres causes. Il souffre de ne pouvoir tout dire. Il n'a jamais été d'avis de garder si longtemps le secret. Il a des préventions contre Céline, contre vous. Je crains son intervention inflexible. De tous les côtés, la peur me vient; aidez-moi!

» Je vous le dis encore, je ne vous fais ni reproches ni leçons. Votre ami est mort ou blessé, à cause de vous. C'est un miracle que je n'aie pas été tuée. Que serait-il advenu de votre enfant? Le danger reste effroyable. Ce n'est plus d'une question de bonheur ou d'honneur qu'il s'agit, c'est d'une question d'humanité. Il y a une pauvre petite créature exposée à l'abandon. Sauvez-la! Soyez homme d'abord. Nous verrons après si vous voulez être père ou époux!

» Je ne vous demande pas de me répondre directement. Surtout, ne vous excusez pas, ne plaidez pas! agissez, agissez! J'en suis à redouter les dénonciations involontaires d'une adresse de lettre. Trouvez un moyen de m'avertir de ce que vous aurez appris. Ce que vous devez faire? c'est d'accourir. Est-ce qu'il y a au monde un intérêt d'orgueil et d'ambition qui puisse vous arrêter?

» S'il faut cependant que vous m'écriviez, pour une raison ou pour une autre, inventez des formules qui me disent tout, sans paraître me dire rien ; ou plutôt non, ne vous embarrassez pas de m'écrire ; je devinerai ce qui se passera.

» Agissez, agissez ! Il n'y a pas un jour, pas une heure, pas une minute à perdre.

» ANTONIE DE SABAILLAN. »

V

JULIE

Antonie ne voulut pas relire cette lettre, de peur de la déchirer. Elle se hâta de la porter elle-même à la poste.

Elle n'avait jamais vu M. d'Ambreville. Elle ne le connaissait que par les confidences de Céline. Sa conduite, son absence, son silence n'étaient pas de nature à le faire juger délicat et généreux ; mais était-elle libre de choisir son allié ? en était-il un plus naturel, plus légitime que le père, l'amant, le séducteur ?

Sans doute, cet ami sacrifié, M. Dontilly, que madame de Sabaillan estimait d'une estime fraternelle, était si délicat et si généreux qu'il cautionnait un peu son ami. Mais Antonie n'était-

elle pas elle-même, en quelque sorte, la caution de Céline, sa caution menteuse ?

Madame de Sabaillan s'avouait avec épouvante que sa tendresse pour sa belle-fille persistait, comme une fatalité que l'estime et l'espérance ne soutenaient plus.

On peut donc aimer ceux qu'on méprise et se dévouer pour ceux que l'on croit coupables ?

Oui.

Se sacrifier à des ingrats n'est pas une souffrance absolue pour les cœurs pénétrés de la vocation du sacrifice. Ils savourent comme une joie fière leur désintéressement, au lieu de savourer la reconnaissance.

Mais quand l'ingratitude est un calcul, quand les obligés n'ont pas l'excuse de leur égoïsme naïf, quand ils abaissent l'amitié au niveau d'une complicité, il faut une résolution invincible pour persister, et rien ne console la douleur d'un pareil héroïsme.

Antonie, pour retrouver des forces, pour se maintenir dans le sang-froid indispensable à une action prompte, tâchait d'oublier un peu Céline, pour ne songer qu'à la petite fille dont elle se jurait d'être la mère.

La vocation de la maternité lui avait tenu lieu d'amour. Céline, en décevant ce désir de ten-

dresse, ne l'en avait pas guérie. Elle reportait sur l'enfant l'ardeur de dévouement dont Céline ne voulait pas.

Dès que la lettre fut partie, elle éprouva le soulagement momentané qui suit un essai de guérison, et qui tient moins au remède qu'à l'espérance de le voir agir.

M. d'Ambreville se mettrait en route immédiatement. Dans trois jours, dans quatre au plus tard, il serait dans le pays.

Ces quatre jours furent bien longs pour madame de Sabaillan. Elle les dépensa en visites aux pauvres, aux malades ; elle en trouva dans tous les endroits où le curé et le médecin n'en trouvaient pas. Toutes les mères lui parurent soudainement en péril, et tous les petits enfants au berceau lui parurent avoir besoin d'un secours particulier.

Elle cherchait aussi, pendant ces heures d'attente, la trace toujours invisible de la scène tragique de la nuit. Elle faisait du regard, de l'âme, une enquête silencieuse. Elle fouillait tous les endroits couverts où un blessé peut se réfugier, tous les bords de l'eau qui pouvaient témoigner de l'effort d'un noyé ; elle ne trouva rien.

Le quatrième jour, elle commença à humer l'air, pour lui demander un bruit, un écho, un

tressaillement qui l'avertît que sa lettre avait été reçue, que M. d'Ambreville était arrivé, qu'il était auprès de son enfant, qu'il gardait le poste forcément abandonné par son ami.

Mais le signal attendu ne vint pas. Cinq jours, six jours, huit jours se passèrent ; madame de Sabaillan, agitée, fiévreuse, folle d'une terreur qui grandissait d'heure en heure, ne rentrait au château que pour les repas et pour la nuit.

Elle s'exerçait au voyage qu'elle voulait faire. Chaque fois qu'elle rentrait, lasse et pourtant prête à repartir, elle s'étudiait à demander de la voix la plus indifférente s'il n'était arrivé pour elle aucune lettre, aucune visite.

Au bout de huit jours, un mot rapide de Céline, au lieu de la rassurer, vint ajouter une amertume à celle qui lui gonflait le cœur.

Mademoiselle de Sabaillan lui écrivait, comme si rien de douloureux ne s'était passé au château des Épines, et comme si elle-même n'eût pas été l'héroïne du drame. La lettre était légère, presque gaie, à moins que cette légèreté ne fût une ironie et que cette gaieté ne cachât une grande terreur.

Céline parlait des visites nombreuses que recevait madame de Marval. Elle ne nommait ni M. d'Ambreville, ni le docteur Vernon, qui aurait pu venir de la part de M. d'Ambreville.

Était-ce le souhait indirect d'en avoir des nouvelles? était-ce un regret?

Elle affirmait que son père se portait bien; qu'il lui avait écrit de Paris pour annoncer sa prochaine arrivée avec un jeune officier qu'il voulait présenter à madame de Marval.

Céline avait souligné le mot jeune et ajoutait en commentaire à cette nouvelle :

« Je m'imagine que ce *jeune* officier est un prétendant. »

A la fin, avant la signature, presque en post-scriptum, elle disait à Antonie :

« Quel dommage que tu ne sois pas ici, pour me donner un conseil! »

C'était là tout le sentiment, tout le regret contenu dans la lettre.

Antonie la relut plusieurs fois, se demandant si elle n'avait pas un sens caché, une allusion voilée.

Elle interrogea longuement cette écriture svelte, jolie, nonchalante comme Céline, reflétant sa coquetterie énigmatique.

— Est-ce de l'insouciance? de la méchanceté? se disait madame de Sabaillan; me provoque-t-elle à une démarche qu'elle n'ose me demander? me raille-t-elle?

Antonie avait une droiture qui la rendait peu

propre aux intuitions diplomatiques. Malgré son intelligence, elle était portée à juger simplement, sur les apparences, et sa tendresse s'alarmait de cette gaieté, autant qu'elle eût été bouleversée d'une douleur naïve ; elle se disait :

— Quoi ! c'est là mon élève, mon enfant ? c'est pour cette marâtre de vingt ans que j'ai voulu devenir mère ? c'est pour elle que je souffre, que je me suis offerte à la mort, que je suis prête encore à tout endurer ?

Elle déchira en petits morceaux cette lettre impie qui blasphémait la nature, l'amour, autant que les pudeurs féminines ; elle la dispersa comme une neige à travers les massifs du jardin où elle l'avait lue. Elle ne voulait rien garder qui accusât davantage Céline, qui la lui rendît odieuse. Elle croyait vaguement qu'en anéantissant cette preuve d'insensibilité elle fléchissait l'avenir ; mais surtout cette lettre augmentait son impatient désir d'avoir des nouvelles de l'enfant. Céline lui aurait écrit : « Je pleure, je pense à ma fille, je n'ai d'espérance qu'en elle, » qu'elle n'eût pas mis au cœur de sa belle-mère plus d'ardeur maternelle.

— Va ! va ! se disait Antonie, en remontant l'escalier des terrasses pour rentrer au château, si tout le monde te renie et t'abandonne, cher

petit être innocent, je te sauverai, moi; je t'aimerai malgré tout le monde; je ferai de toi une honnête fille, une honnête femme.

Décidément elle ne voulait plus rien attendre.

Le lendemain, de très bonne heure, elle s'habilla et prévint sa femme de chambre qu'il était inutile de l'attendre pour le déjeuner. Elle avait de longues courses à faire; elle rentrerait tard, peut-être à la nuit.

Elle se mit en route pour la maison de la nourrice, ne voulant pas savoir si on la suivait. Elle ne voyait plus qu'un danger : l'incertitude. Il lui était impossible de vivre un jour de plus dans cette ignorance.

Mais tout était un embarras pour la comtesse de Sabaillan, ayant une grande distance à parcourir, obligée de se procurer une voiture ailleurs que chez elle, ou bien d'aller à pied, avec la crainte de ne pouvoir plus revenir.

Elle avait fait souvent de grandes excursions à cheval, avec son mari, avec Céline; mais, ce jour-là, elle n'eût pas osé partir ainsi, d'une façon cavalière, en amazone. Il lui eût semblé que son costume et son allure eussent été une provocation, une profanation. Elle voulait laisser croire à des visites de charité, et l'on ne fait pas piaffer un cheval à la porte des pauvres.

Elle se mit en marche simplement, comme pour une promenade.

Elle connaissait le chemin. Elle franchit l'espace d'une lieue environ, sans ressentir la moindre fatigue ; mais au sommet d'une côte, en plein soleil, elle s'assit sur un talus au bord de la route, et, apercevant encore, tout près d'elle, les toits de tuile vernissée du beau manoir des Épines (car la route faisait un contour), elle s'étonna et s'effraya d'avoir déjà tant marché, pour faire si peu de chemin.

Pourtant elle se sentait libre. Mais à quoi lui servirait sa liberté, si sa volonté était impuissante contre la faiblesse de la nature, contre la lassitude ; si ses pieds gonflés, meurtris par les cailloux, lui refusaient bientôt le service qu'elle eût voulu demander à des ailes ?

Un vent doux, qui s'était rafraîchi sur les bois, lui effleura le front, en étancha la sueur et lui laissa comme un baiser fortifiant. Elle se leva.

— Si j'étais une des paysannes qui vont au marché, se dit-elle, je serais bien forcée d'aller jusqu'au bout, et si j'étais restée ce que la destinée m'avait faite, une pauvre institutrice, à Paris ou ailleurs, je ferais plus de chemin pour aller donner des leçons. En vérité, je me prends pour une vraie comtesse !

Elle eut un sourire douloureux et héroïque.

— Comtesse ! Eh bien, oui, je le suis, comtesse de Sabaillan ; ce ne sera pas ma faute s'il y a de la honte sur ce nom-là.

Elle se redressa et se remit en marche, sans plus sentir de fatigue.

Elle fit ainsi les trois lieues.

Quand elle fut près de la maison de la nourrice, il n'était pas encore midi. Elle avait vu l'heure à l'horloge du dernier village.

Elle fut ingénument fière d'avoir si bien marché, et, comme elle avait besoin d'être modeste, elle se souvint que les paysans avaient la réputation d'exagérer toujours les distances, et c'était d'après les dires du pays qu'on estimait ce voyage, cette promenade à trois lieues.

— Si j'avais su, pensa-t-elle, je serais venue plus tôt.

Elle considéra attentivement la maison. Elle voulait l'interroger avant d'entrer.

C'était une chaumière propre, la maison d'un garde, isolée du village, sur la lisière d'un bois. Une vigne bien entretenue montait de chaque côté des fenêtres du premier étage ; un petit jardin, des fleurs et une haie vive ajoutaient à l'air souriant du logis.

Une remarque frappa Antonie d'un pressenti-

ment. Il y avait deux berceaux dans la maison, et pourtant rien au dehors n'annonçait la joie et le sourire que donnent deux nourrissons. Sur les rosiers et sur les arbustes, on ne voyait pas ces linges étalés et séchant, qu'on appelle des *drapeaux* dans certaines campagnes et qui sont bien réellement les petits drapeaux de la famille.

Tout était silencieux. Les fenêtres et les portes étaient closes.

— Est-ce qu'il n'y aurait personne? se demanda Antonie.

Elle avança doucement, en tremblant, en regardant toujours devant elle et autour d'elle, avec une curiosité qui devenait de l'effroi.

Dans le jardin, un petit chariot bas, en bois, dont une roue était cassée, était à demi renversé contre la bordure de buis d'un parterre.

Depuis combien de jours était-il là, à l'abandon, et ne servait-il plus à promener les deux nourrissons?

En posant la main sur le loquet de la porte, madame de Sabaillan fit mentalement une prière touchante et absurde.

— Mon Dieu! faites qu'elle vive!

Comme si la ferveur maternelle eût pu obtenir un démenti de la mort.

Elle ouvrit la porte.

La chambre, propre, rangée, éclairée par deux fenêtres qui se faisaient vis-à-vis, rassurait tout d'abord. Le soleil, venant du fond, caressait deux berceaux posés à côté l'un de l'autre auprès d'un grand lit.

Les rideaux des deux berceaux étaient fermés, mais on eût dit que la vie rayonnait au travers. Rien qu'à leurs plis harmonieux on devinait qu'aucun d'eux n'était vide.

Une porte ouverte sur un escalier dont on voyait les premières marches expliquait que la nourrice n'était pas sortie et que, si elle travaillait ou rangeait au premier étage, elle avait pris ses précautions pour descendre au moindre murmure des enfants.

Antonie s'arrêta, hésitante, mais à demi rassurée. Quel rideau lui fallait-il soulever pour voir Julie? Elle avait moins de hâte; on cherche toujours, involontairement, à jouir d'une incertitude heureuse.

Elle interrogeait la chambre, comme elle avait interrogé le jardin, mais sans terreur. Elle s'en voulut d'avoir tremblé si fort, quand elle vit par la fenêtre ouverte, en face d'elle, dans un petit pré, derrière la maison, toutes sortes de pièces blanches et bigarrées d'une ou de deux layettes

d'enfant étendues, étalées et séchant sur l'herbe, après une lessive.

Décidément la nourrice était une femme d'ordre et de jugement. A quoi bon mettre ces langes, ces béguins et ces brassières comme une enseigne sur le devant de la maison et les exposer à la poussière de la grande route, puisqu'elle avait un joli pré vert pour faire sécher son linge?

Antonie n'eut pas le temps d'approcher des berceaux. Au bruit du loquet de la porte, la femme du garde, avertie d'une visite, se hâtait de descendre. Son pas rapide faisait vibrer les marches de l'escalier de sapin.

Et aussitôt elle apparut.

C'était une toute jeune femme, grande, forte, belle surtout de sa fraîcheur et de sa jeunesse, les manches retroussées au-dessus du coude, la tête nue, proprement mise, mais ayant le corsage de la robe un peu flottant, pour servir plus vite les nourrissons; elle inspirait tout d'abord la confiance par son air de franchise et de santé.

Elle s'arrêta stupéfaite en voyant madame de Sabaillan.

Antonie étendit les mains, et avec un sourire qui saluait et qui interrogeait :

— Julie! dit-elle simplement.

La nourrice alla droit à un petit berceau, qu'elle entr'ouvrit :

— La voilà.

Elle ajouta à demi-voix :

— Elle dort!

Antonie se pencha, lutta contre la tentation de mettre un baiser sur ces petites joues duvetées, un peu blanches, se redressa, et, les mains jointes au bord de la barcelonnette, contempla pendant quelques minutes, avec une béatitude qui la délassait tout à coup et la récompensait, l'enfant endormi.

Pauvre petite Julie! Elle était bien petite, bien chétive!

Malgré le pli que la nourrice avait eu la précaution de faire au petit béguin, celui-ci, trop large, était descendu sur le front, qu'il couvrait presque en entier, en avançant sur les yeux. Dans son sommeil, qui l'avait surprise au sein de la nourrice, Julie faisait encore le mouvement de teter.

— Est-ce qu'elle est malade? demanda Antonie, qui ne s'y connaissait guère.

— Oh! que non, mais elle est plus *fine* que mon garçon.

Découvrant l'autre berceau, la jeune femme montra un poupon d'un mois ou de deux mois plus âgé que Julie, qui dormait comme elle, en

envoyant de son souffle régulier, avec ses lèvres épaisses, comme une petite bulle, faite du lait superflu resté dans sa bouche.

— Il est beau! dit madame de Sabaillan avec douceur.

— Oh! la *vôtre* sera belle aussi; laissez faire! reprit la nourrice.

Antonie tressaillit des paroles et surtout de l'accent caressant de la jeune femme qui lui faisait accueil comme à la mère.

Elle faillit répondre : — Ce n'est pas ma fille! Elle se contint, rougit et murmura :

— J'étais bien inquiète!

— Ah! oui! je comprends, reprit la nourrice, qui devint tout à coup très sérieuse.

Antonie fut frappée de cette gravité subite. Qui donc avait mis cette femme au courant? Elle n'osa lui adresser une question précise. Elle l'interrogea du regard.

— Nous avons eu bien peur, continua la nourrice.

Il y eut alors sur son visage une auréole subite, un rayonnement qui partait de la tristesse, de la pitié, pour s'épanouir en sympathie, en une sorte de protestation de tendresse féminine.

Elle sollicitait à son tour la confidence et promettait plus qu'on ne lui demandait.

Ses paupières battaient ses yeux; sa bouche ferme et rouge s'ouvrait en tremblant sur ses dents blanches. Comme elle voyait madame de Sabaillan muette, indécise, elle prit pour une pudeur qui n'osait se confier l'étonnement d'Antonie, et montrant la porte ouverte d'une voix dont la caresse était particulièrement engageante :

— Voulez-vous le voir?

— Qui? balbutia madame de Sabaillan.

La femme du garde se permit un léger haussement des épaules qui signifiait visiblement :

— Pourquoi ne pas m'avouer tout? Est-ce que je ne suis pas une femme capable de tout comprendre?

Elle répéta :

— Lui!

Comme ce mot ne paraissait pas encore suffisamment clair, elle allait l'expliquer, et elle ajouta :

— Votre...

Antonie eut un frisson. Elle interrompit vivement la nourrice, et semblant lui donner raison :

— Il est ici?

— Ne le saviez-vous pas?

— Mourant? blessé?

— Blessé, oh! certainement; mais il ne mourra pas. Je crois bien, à dire le vrai, qu'il va guérir plus vite!

Madame de Sabaillan tomba sur une chaise. Sa fatigue se révélait tout à coup dans l'émotion de cette surprise.

Elle ne songeait pas à démentir la nourrice, qui l'outrageait par ses compassions, à écarter les suppositions que la visite, que le secret gardé jusque-là rendaient vraisemblables.

Elle éprouva tout ensemble la surprise d'une grande joie bien involontaire et aussi l'appréhension confuse d'un danger nouveau.

Que M. Dontilly fût vivant, c'était bien pour la justice de leur cause, pour l'humanité; qu'il fût blessé, alité, et qu'elle fût contrainte de lui rendre visite dans sa chambre, par l'entremise officieuse de la nourrice, qui médisait de sa charité et calomniait sa démarche, c'était beaucoup, peut-être trop pour son devoir.

Elle hésita; mais le regard engageant de la femme du garde contenait aussi un reproche.

Antonie n'avait pas peur des fatalités. Depuis plusieurs jours, elle se reprochait une complicité indirecte dans un meurtre. C'était alléger sa conscience que de s'excuser auprès de la victime de son mari.

Elle se leva.

— Conduisez-moi, dit-elle, en passant la main sur son front moite.

Elle jeta un regard au berceau dans lequel la petite Julie dormait toujours. Elle semblait prendre à témoin cette innocence de sa propre pureté et lui dire aussi :

— Tu vois à quoi je m'expose pour toi !

VI

CHARLES DONTILLY

Le blessé était installé au premier étage de la maison du garde.

Quand les deux femmes furent arrivées en haut de l'escalier, la nourrice s'arrêta et montra silencieusement une porte, en s'effaçant pour laisser passer madame de Sabaillan devant elle et la laisser entrer seule. Un scrupule se mêlait maintenant à la pitié de l'honnête jeune femme. Elle ne voulait pas en voir davantage.

Madame de Sabaillan comprit la réticence que voilait cette humilité. Mais elle n'avait ni le temps ni la volonté de rien expliquer. Une autre idée lui fit retenir la nourrice.

—Il faudrait le prévenir! dit-elle tout bas.

— Je suis bien sûre qu'il vous attend.

— Moi, je suis sûre du contraire.

— Pourtant il était si désolé ces jours-ci!

— Je veux que vous le préveniez! reprit Antonie avec plus de fermeté.

— C'est bien, madame; je lui dirai alors...

— Que la *marraine* de Julie est là.

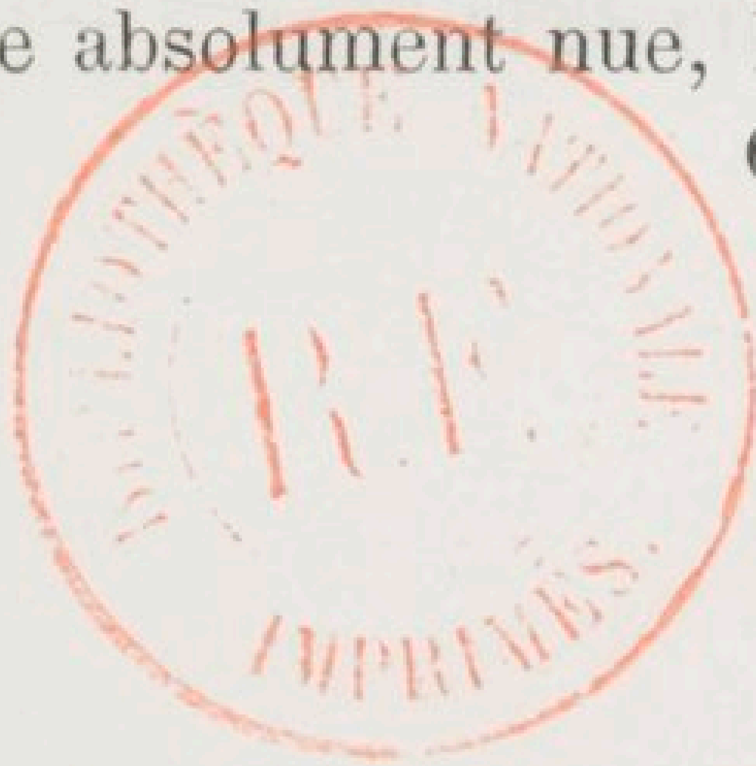
Pauvre Antonie! sa candeur ignorait que les termes de parrain et marraine sont les masques ordinaires des paternités et des maternités honteuses. Elle s'accusait en croyant s'excuser.

La nourrice répéta ces mots: la marraine, avec son rire doux, qui contenait bien un reproche, mais qui n'avait rien d'offensant. C'était encore une invitation à plus de confiance, de la part de celle que sa jeunesse, sa beauté, son émotion trahissaient à ses yeux et comme la maîtresse du blessé et la mère de l'enfant.

Madame de Sabaillan supporta l'ironie compatissante de ce sourire; mais, comme elle restait immobile, la nourrice obéit, en entrant seule d'abord dans la chambre de M. Dontilly.

Elle y resta à peine pendant trois minutes. Elle y avait sans doute recueilli une impression de respect qui troublait un peu ses conjectures, car ce fut avec une nouvelle nuance de soumission sans reproche qu'elle introduisit Antonie.

Dans une chambre absolument nue, blanchie



à la chaux, sur un lit de bois blanc, n'ayant près de lui qu'une table de sapin avec des livres, ne pouvant offrir aux visiteurs qu'une des deux chaises qui composaient le mobilier, l'autre servant à supporter des habits, M. Dontilly était étendu, très pâle encore, paraissant avoir beaucoup souffert, mais souriant dans une lumière pleine et diffuse qui entrait largement par la fenêtre ouverte.

Cette rusticité de l'intérieur n'avait rien de pénible pour des regards intelligents; elle était le cadre harmonieux d'une énergie simple, momentanément enchaînée.

Antonie, qui n'analysait pas ses sentiments, éprouva un involontaire plaisir, mêlé à sa grande émotion, en voyant l'homme qu'elle estimait pour sa vaillance, installé ainsi sans recherche aucune, comme un soldat qui campe après une blessure reçue pour l'honneur et le devoir.

Elle se fût sentie mal à l'aise dans une chambre arrangée, parée, où la personnalité du malade appartenant à un monde élégant se fût étalée au delà de la discrétion. Mais ce bivouac justifiait en quelque sorte la visite. Elle entrait infirmière dans une salle d'ambulance.

Elle marcha un peu vite, pour ne pas permettre à Dontilly de se soulever, de la saluer, comme il faisait mine de le faire.

Pendant que la nourrice, en se retirant, fermait la porte, elle prit la chaise libre et s'assit près du lit.

Pendant trois secondes, un silence d'embarras, que chacun voulait rompre, sans trouver le premier mot de l'entretien, les fit se regarder.

Un pacte nouveau se concluait entre eux. Ils devenaient subitement et fatalement amis l'un de l'autre et n'étaient plus tout d'abord les mandataires de personne.

Leurs yeux, qui échangaient une flamme douce, timide, paraissaient évoquer des souvenirs d'intimité. Ils oubliaient presque qu'ils avaient souffert pour d'autres. On eût pu croire qu'ils se félicitaient et se remerciaient réciproquement d'avoir souffert ensemble.

Antonie commença :

— Je ne savais rien. Je venais pour Julie...

Dontilly saisit le sens de cette explication naïve. Elle s'excusait de n'être pas venue plus tôt.

— Moi, répondit Dontilly, je sais seulement depuis quatre jours ce que je voulais savoir.

— Quoi donc? demanda Antonie.

Le blessé fit un effort pour parler avec calme, avec aisance.

— Heureusement, il n'y a pas eu d'autre acci-

dent!... *Notre* secret est bien gardé, madame.

Il mit la clarté d'un sourire sur ces mots : *notre secret;* leur complicité généreuse se continuait entre eux avec ce charme en plus d'une amitié forcée.

Antonie rougit involontairement, et, s'animant pour dissimuler son trouble :

— Comment avez-vous su ce qui s'est passé? Mais vous-même comment avez-vous pu échapper?.. Ah! monsieur, quelle nuit! quelle anxiété les jours suivants! Comme je me suis reproché de vous avoir fait venir! C'était par égoïsme. Maintenant que je connais le chemin, je viendrai. Qui vous a transporté ici? J'aurais cru y trouver?...

— Roland? Vous lui avez écrit. Je le sais, madame.

— Ah!

— Moi, de mon côté, le lendemain de cette... chute dans le Loiret, j'avais prié mon médecin, celui qui est dans notre secret, le docteur Vernon, d'informer mon ami d'Ambreville de la complication survenue. Aussi, quand Roland eut reçu votre lettre, s'est-il empressé de m'écrire. Son voyage est inutile, puisque je suis encore là, puisque l'on ne sait rien. Je n'avais qu'une inquiétude, qu'un remords. Je cherchais le moyen de vous

transmettre des nouvelles de l'enfant et de vous expliquer comment son père était retenu à son poste.

— Quand viendra-t-il? demanda Antonie avec une nuance de sévérité.

— Je ne sais... bientôt, plus tard, répliqua Dontilly, visiblement gêné.

— Trop tard! murmura madame de Sabaillan avec un soupir.

Puis, chassant par un mouvement des yeux la vision importune de M. d'Ambreville, elle reprit d'un ton plus doux :

— Ce n'était pas facile, n'est-ce pas, de m'envoyer des nouvelles? Je suis aussi gardée dans ma solitude ouverte, dans ce vieux château des Épines, que madame Barbe-Bleue dans sa tour.

— Demain, repartit le blessé, M. Vernon, qui a un prétexte de visite, de consultation, pour aller voir le docteur Bourbeau, l'ami de M. de Sabaillan et le sien, doit profiter de ce voyage pour se faire présenter au château par son confrère. C'est bien simple. Il eût calmé vos craintes sur l'enfant.

— Et sur vous.

— Je pensais, en effet, madame, que j'usurpais une place dans votre inquiétude. Moi, j'avais pu m'assurer par le docteur Vernon que vous viviez,

que vous étiez seule au château. Mais je craignais d'ajouter à votre embarras, en vous faisant savoir que j'avais pu me réfugier ici.

— Était-ce le diminuer que de me condamner à votre deuil ?

Antonie avait dit cela d'un ton de reproche attendri.

Le blessé, se soulevant, fit un geste pour protester, pour remercier ou pour s'excuser. Mais la douleur le contraignit de retomber sur son oreiller.

Madame de Sabaillan, à son tour, se leva.

— Quelle imprudence ! je vous défends de bouger. Vous souffrez, n'est-ce pas ?

Dontilly se mordit les lèvres pour les empêcher de trembler.

— Ce n'est rien, dit-il après une pause. Dans quelques jours, je pourrai descendre, aller et venir, mon bras...

— Ah ! c'est le bras ?

— M. de Sabaillan m'a épargné, madame, car il me tenait à bout portant... la balle a effleuré la poitrine, qu'elle a légèrement entamée, et est venue se loger là, dans le haut du bras... C'est gênant ; mais je me suis aperçu qu'on souffre moins des blessures, quand on les plonge immédiatement dans l'eau.

— Vous n'avez pas besoin de plaisanter, monsieur, pour que je croie à votre courage, à votre héroïsme !

— Mon courage, c'est la nécessité qui me l'a suggéré, et mon héroïsme n'est que mon obéissance au vôtre.

— Moi, je ne suis brave que parce que j'ai peur ! répliqua Antonie ; mais comment avez-vous pu échapper ?

— Je n'ai pas grand mérite à cela... A ma dernière visite, j'avais cru remarquer qu'on m'avait suivi. Je projetais de vous soumettre un autre arrangement pour ces entrevues,... et même je vous aurais proposé un intermédiaire moins mystérieux, moins embarrassant que moi !

— Vous ne vouliez plus servir votre ami ?

— Je ne voulais plus, madame, vous exposer à un espionnage dangereux. Il y avait trop de périls dans ces entretiens charmants, mais si différents, au fond, de ce qu'ils paraissaient être !

Pourquoi Antonie devint-elle un peu pâle, en entendant Dontilly parler ainsi avec une douceur qu'elle n'avait jamais sentie dans sa voix ? Pourquoi s'imagina-t-elle tout à coup que, s'il appuyait sur ce mot *périls*, ce n'était pas pour lui faire peur de son mari ?

Elle voulut le ramener à la sérénité, à cette belle

humeur, réelle ou affectée, de la minute précédente.

— C'est vrai, dit-elle en forçant un peu son sang-froid, nous ne sommes pas nés pour les intrigues et les rendez-vous mystérieux. Quel était le successeur que vous vouliez vous donner?

— Le docteur Vernon, tout simplement, celui qui sait tous nos secrets et qui, par sa profession, par son caractère, pouvait être présenté, sans devenir suspect. Il est le médecin de madame de Marval, qui n'en avait pas d'attitré avant lui; il a soigné mademoiselle de Sabaillan pendant sa maladie. Il était tout naturel qu'il vînt revoir sa cliente... à moins que mademoiselle de Sabaillan...

— Céline ! elle l'eût revu sans se troubler. Oui, c'est vrai, ce moyen était plus simple. Pourquoi n'y avons-nous pas songé tout d'abord ?

— Nous étions jaloux de notre tâche, madame.

Il se fit un petit silence. Antonie rêvait. Comme elle avait besoin de remords en sentant naître du bonheur de cet entretien, elle pensait qu'elle aurait mieux fait sans doute, dès le début, de charger le médecin de M. Dontilly de tout le souci de ce mystère, bien qu'elle redoutât la brutalité de sa franchise !

Peut-être, malgré tout, eût-il eu l'autorité né-

cessaire pour parler à propos au colonel, pour obtenir de lui, au nom de Céline, le pardon qu'elle n'obtiendrait jamais !

— Oui, dit-elle enfin avec mélancolie, cela valait mieux. Nous avons été bien imprudents !... Ainsi vous aviez aperçu Martial ?

— J'avais cru l'apercevoir. Voilà pourquoi j'étais venu avec un revolver à notre dernier rendez-vous.

— Vous étiez armé et vous ne vous êtes pas défendu ?

— Je n'y ai pas songé. J'ai été puni d'avoir pris cette précaution. « Qui veut se servir de revolver sera frappé par le fusil. » Je n'ai donc pas été absolument surpris de l'apparition ni de l'attitude de M. de Sabaillan... il m'a demandé mon nom. A quoi bon le lui donner ? Je n'avais pas le droit de répondre à une provocation ; je n'avais pas d'aveu à faire, de réparation à offrir. J'ai fait ce que vous avez fait, sans doute, de votre côté : j'ai gardé le silence.

— Oui, nous étions d'accord, sans nous être entendus.

— Seulement, continua Dontilly d'un ton de plaisanterie qui se mêlait, sans disparate, à son ton de bravoure, je savais que j'étais près de la rivière. J'étais presque décidé à y tomber, quand

le coup de fusil de M. de Sabaillan précipita la manœuvre. Je suis un excellent nageur, même en cas de surprise. L'instinct m'a fait nager sous l'eau pendant quelques brasses. Lorsque je suis sorti sous un saule, je me suis retenu d'un bras à une branche ; j'ai écouté... je n'ai rien entendu... M. de Sabaillan n'y a pas mis d'acharnement. J'ai senti alors ma blessure, et, comme je ne veux pas faire le fanfaron, je vous avouerai qu'elle me faisait horriblement souffrir... Je confesse que j'ai eu dix minutes de grande angoisse, et que dans ce bain inutile, suspendu par mon bras valide, tandis que l'autre pendait, j'ai fait toutes les réflexions qui précèdent ou qui accompagnent un testament. Fort heureusement, mon bateau m'avait suivi, ou plutôt avait suivi le fil de l'eau. Je l'aperçus. La lune, qui avait été contre nous, était pour moi maintenant. Je me remis à la nage. Je remontai dans le bateau... Je n'eus pas besoin de grandes forces pour le diriger... D'ailleurs, j'avais perdu un aviron qui doit être dans la Loire, ou dans la mer, s'il ne s'est pas arrêté en route. Cela m'était bien égal, puisque je n avais plus qu'un bras... J'ai abordé à l'endroit où, d'ordinaire, Bernard, le mari de la nourrice, m'attendait avec une voiture... Il a été fort surpris, quand je l'ai appelé... il m'a hissé,

installé comme il a pu, et j'ai profité de sa complaisance pour m'évanouir à moitié; mais ce n'était rien... La barque a été rendue au pêcheur qui me la prêtait... Bernard a payé l'aviron, sans expliquer comment je l'avais perdu. Nous nous sommes mis en route, au pas... Seulement, au lieu de me faire conduire à la station où je prenais habituellement le chemin de fer pour retourner à Paris, je me suis fait amener ici. On a improvisé une ambulance. Personne ne se doute qu'il y a ici un blessé. Le docteur Vernon, cet ami que je me suis fait, il y a huit ou dix mois, et qu'il me semble avoir aimé depuis l'enfance, a été appelé tout de suite. Je lui ai donné du souci pendant deux jours; il paraît que je ne lui en donne plus... Je l'ai chargé de quelques commissions... J'aurais voulu qu'il pût vous rassurer. Je ne songeais pas à vous faire prévenir de ma discrétion. Il était si naturellement convenu entre nous, n'est-ce pas, madame, que rien ne nous déliait... Voilà toute l'histoire de ma chute dans le Loiret. J'aimais déjà cette jolie rivière. Je serais un ingrat de la haïr maintenant.

Antonie, en écoutant ce récit, se sentait plus attendrie par cette gaieté, dont elle devinait l'intention et dont elle admirait l'effet, qu'elle ne l'eût été par une confidence élégiaque.

Les âmes saines ont le rire facile. Antonie était émerveillée de cette ressemblance de leurs deux volontés, si simples, si paisibles. Ils avaient eu, à peu près dans la même mesure, l'inquiétude réciproque de leurs deux destinées, et l'assurance de leurs deux entêtements à ne rien trahir, en cédant à la douleur. Elle mirait naïvement sa conscience dans cette conscience lisse et solide.

Dontilly avait reposé sa tête sur son oreiller, n'attendant ni une réplique ni un compliment, mais prenant des forces, pour faire encore les honneurs de son infirmerie.

— Je vous ai fatigué, dit Antonie.

— Non, madame, vous avez hâté la guérison.

— Ah! si je pouvais guérir tout le monde!

— M. de Sabaillan a une estime trop sérieuse de votre caractère pour persister dans des soupçons...

— Ils sont au moins vraisemblables, repartit doucement Antonie; mais ce n'est pas seulement de mon mari que je parle; il y en a d'autres à guérir, plus gravement atteints, votre ami, par exemple.

Dontilly cherchait une formule dilatoire, ne voulant pas plaider, ce jour-là, la cause de

M. d'Ambreville, ou voulant se ménager le prétexte et le texte d'un nouvel entretien.

Madame de Sabaillan, le voyant devenir rêveur, allait insister, quand on entendit les pas de madame Bernard dans l'escalier, rythmant une chanson de nourrice. On frappa à la porte.

— Peut-on entrer? dit une voix, candidement insolente dans sa belle humeur.

Antonie se leva et alla ouvrir la porte.

La nourrice, le sein découvert et gonflé, car elle avait apaisé les cris de Julie, à son réveil, en la bâillonnant et en l'étranglant de son lait, entra, tenant l'enfant dans ses bras.

Madame de Sabaillan la lui prit et alla vers la fenêtre, moins pour mettre Julie dans la caresse d'un rayon de soleil, que pour se donner le plaisir de l'embrasser, toute seule, à son aise. Elle avait la pudeur d'une maternité ardente.

Elle oublia tout pendant cinq minutes, les périls passés, les difficultés à venir, l'embarras présent. Elle se désaltérait de cette petite figure blanche, lactée, qu'elle buvait de son regard, de ses baisers, qui ne ressemblait encore à personne et qu'elle façonnerait sous ses caresses, à son gré, à son image.

Après ce premier assouvissement de tendresse,

elle revint près du lit, et la montrant avec un orgueil singulier à Dontilly :

— La nourrice a raison; elle sera très jolie.

— Pauvre petite orpheline! soupira Dontilly presque malgré lui, en baisant la main mignonne de l'enfant qui pendait tout à côté de la main élégante de madame de Sabaillan.

— Oh! non, je jure bien qu'elle ne sera pas orpheline, reprit Antonie avec un accent passionné. Elle aura au moins une mère. Est-ce que vous êtes chargé de me dire qu'elle n'aura pas de père?

— Non, pas précisément.

— Quelles conditions un homme d'honneur peut-il mettre à l'accomplissement d'un devoir si naturel et si forcé?

Dontilly regardait la nourrice et paraissait embarrassé de répondre. Madame de Sabaillan comprit.

— C'est bien, nous reparlerons de cela. La chère petite, elle a besoin de grandes précautions. Vous m'assurez, nourrice, qu'elle n'est pas malade?

— Je vous l'assure.

— Si elle était à moi, chez moi, je serais toujours inquiète. Votre médecin, monsieur, en répond, n'est-ce pas?

— Un vrai médecin, madame, ne répond jamais de rien. Mais le docteur Vernon, depuis trois jours, n'a rien prescrit pour elle que ce qu'on lui donne : de l'air, du soleil et du lait. Voilà tout.

— Oui, oui, de l'air... elle en a ici. Cette maison est bien placée... Du soleil... c'est le midi, n'est-ce pas, qui est là? et du lait... vous n'en manquerez jamais, madame Bernard.

— Il m'en faut pour deux, répliqua la nourrice qui, rentrant un de ses seins dans le corsage de sa robe, fit sortir l'autre à son tour, par une ostentation un peu professionnelle, et aussi parce qu'elle entendait son garçon qui demandait sa ration, en bas, dans le berceau.

— Allez! lui dit madame de Sabaillan, je ne veux pas faire jeûner un appétit qui crie si fort.

Madame Bernard descendit. Antonie, restée de nouveau en tête-à-tête avec Dontilly, se promena pendant un quart d'heure dans la chambre, jugeant inutile de rien dire, comme si la vue de cet enfant, résumant leurs pensées et les rendant visibles, eût suffi.

Le blessé trouvait ce spectacle doux à contempler et savourait ce silence.

Pourtant Antonie finit par revenir à l'unique chaise disponible, placée près du lit, ne la dé-

rangea pas, et tout en regardant, en berçant Julie, reprit avec Dontilly la conversation interrompue, en l'éloignant toutefois des sujets qui les occupaient au début.

On eût dit qu'elle ménageait la pudeur de l'enfant, en ne parlant pas si près d'elle de la faute de sa mère.

Pendant deux heures environ, Antonie et Charles causèrent de choses qu'ils n'avaient jamais eu le loisir ni la volonté d'aborder, dans leurs entretiens furtifs. Ils s'évadaient de leurs secrets, et faisaient une promenade ingénieuse, charmante, spirituelle, à travers le monde et la vie.

L'enfant avait été le premier thème; puis autour d'elle on avait brodé toutes sortes de commentaires.

Peu à peu, dans ce chemin qui s'allongeait avec grâce, ils abordèrent Paris. Antonie l'aimait, Charles Dontilly y travaillait. Madame de Sabaillan, sans raconter sa vie, en laissait apparaître des épisodes, ses années de pensionnat, ses années de préparation au labeur d'institutrice, la mort de sa mère après celle de son père.

Charles constata une analogie dans leurs destinées; lui aussi était orphelin.

La conversation eût duré plusieurs heures

encore, si la petite Julie, avec l'égoïsme des êtres inconscients, ne l'eût interrompue.

Après un petit sommeil, elle s'était réveillée, par la faute de madame de Sabaillan, qui la portait mal dans ses bras inhabiles et qui, d'une petite secousse involontaire, l'avait dérangée dans son repos. Elle cria.

— Ah! mon Dieu! est-ce que je lui ai fait mal? demanda Antonie avec effroi.

Dontilly voulut s'offrir pour caresser l'enfant; il étendit le bras.

— Non, non, reprit madame de Sabaillan, il faut la rendre à sa nourrice.

Elle courut à la porte, avec son fardeau de plus en plus bruyant, et appela madame Bernard.

Celle-ci fut bien vite dans la chambre.

— Qu'est-ce qu'elle a? dit Antonie.

— Rien, répondit la nourrice en l'élevant en l'air. Mais, à six mois, c'est déjà entêtée.

— Empêchez-la de pleurer; cela me fait mal.

— Elle ne pleure pas, madame, c'est sa façon d'être méchante. Ah! elle sera une fameuse coquette!

Cette réflexion frappa Antonie. Elle s'assit de nouveau, mais elle ne savait plus que dire. Son cœur était gonflé; elle avait envie de pleurer. Depuis qu'elle était arrivée dans la maison, sa

sensibilité la menaçait; elle l'avait redoutée, elle la redoutait encore.

Elle regarda la nourrice, qui avait remis l'enfant au sein, et elle contemplait avec jalousie et ravissement ce spectacle sublime. Elle faillit s'écrier :

— Que c'est donc beau d'être mère!

Elle lutta contre la tentation de ce cri qui se débattait dans sa poitrine, et, suffoquant, elle feignit de s'apercevoir tout à coup que le temps avait passé vite.

— Il faut que je parte! dit-elle.

— Comment êtes-vous venue? demanda Dontilly.

— En me promenant. Oh! je suis bonne marcheuse.

Elle montrait son pied, pour attester qu'il était solide et chaussé pour la marche. Dontilly remarqua seulement qu'il était fin et bien cambré. Son regard avertit sans doute madame de Saballan qu'elle avait commis un acte de coquetterie involontaire. Elle se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Comment pensez-vous repartir? reprit le blessé, qui se tourna sur son oreiller, pour la suivre et la rappeler des yeux.

— Mais, comme je suis venue!

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Un pareil trajet!

— C'est donc bien loin?

— Madame Bernard, dit le malade avec autorité, votre mari doit-il bientôt rentrer?

— Il devrait être ici. Je l'attends.

— Dès qu'il arrivera, priez-le de faire atteler la voiture dans laquelle il me conduit d'ordinaire.

— Je ne veux pas! s'écria madame de Sabaillan; que dirait-on là-bas, si l'on me voyait rentrer triomphalement, en voiture?

— Oh! je ne vous propose pas cela. Bernard vous conduira au chemin de fer. La station est à une demi-lieue d'ici; un train passe dans deux heures, qui vous déposera à dix minutes du château.

Antonie eut un rire ingénu de stupéfaction.

— C'est vrai! je n'avais pas songé à cela! j'aurais pu venir par le chemin de fer; c'était si commode! Voilà pourtant comme nous agissons dans la vie, nous autres femmes : nous prenons le chemin le plus long, parce que c'est le plus difficile, qu'il tente plus notre vanité que notre raison. Eh bien, je puis vous l'avouer maintenant que vous m'indiquez le chemin le plus court, je ne sais pas trop comment j'aurais pu gagner à pied le château des Épines... J'attendrai que

M. Bernard soit revenu, et, en attendant, je vous ferai encore un aveu, nourrice; moi aussi, j'ai faim.

Madame de Sabaillan devenait gaie à son tour. Cette gaieté l'aidait à préparer sa retraite et remplissait les derniers moments de sa visite. Il s'en fallait de si peu qu'elle se laissât tomber sur une chaise pour pleurer, tant la vue de cette enfant pour qui elle avait souffert, pour qui elle voulait souffrir encore, la vue du blessé qui avait souffert avec elle, à cause d'elle, et sa fatigue aussi l'agitaient en tourmentant son courage.

— Ah! madame, il faut m'excuser de ne vous avoir rien offert, dit la nourrice; monsieur sait bien que ce n'est pas mon habitude. J'ai été surprise, et je n'ai pas osé.

— A l'avenir, vous oserez, madame Bernard, ou je tarderai moins à vous donner confiance.

— Voilà une promesse! dit Dontilly.

— Sans doute, puisqu'il y a le chemin de fer. Oui, je reviendrai. Allons, nourrice, nourrissez-moi. Je ne vous fatiguerai pas plus longtemps. Mon ami, au revoir!

Ces derniers mots, ce terme d'ami furent jetés avec une sorte d'inadvertance qui montrait l'effusion involontaire de ce cœur loyal.

Madame de Sabaillan n'avait jamais traité Don-

tilly qu'avec cérémonie. Mais, en quelques heures, leur amitié était née et avait vieilli de dix ans. Si Madame Bernard, bonne et simple créature, ramenée au sentiment de la situation réelle par ce qu'elle avait vu elle-même, eût été capable encore de soupçon médisant, elle eût conjecturé, avec vraisemblance, qu'après tout elle ne s'était pas trompée beaucoup, en supposant d'abord que cette jeune et aimable dame venait panser de sa tendresse les blessures du malade, et aimait la petite Julie autrement qu'en marraine.

— Au revoir, madame, répondit Dontilly avec un respect profond et tendre qui en disait autant que le terme d'ami.

Madame de Sabaillan suivit madame Bernard, qui, en quelques minutes, après lui avoir remis la petite Julie gorgée et satisfaite dans les bras, eut préparé une collation sommaire.

Antonie mangea de fort bon appétit. Elle ajournait toute tristesse. Il lui semblait que quelque chose de jeune, d'ignoré de sa jeunesse, de bon, de vrai, fleurissait en elle pour la première fois. Cette enfant dont sa bouche avait gardé de la douceur et comme une infiltration de sève maternelle, cet ami qui se dévouait comme elle, cette liberté d'une promenade conquise, cette lassitude récompensée, cet espoir de revenir,

tout l'enchantait, et, bien qu'elle n'eût trempé ses lèvres que dans un demi-verre du petit vin du pays, récolté dans la vigne de madame Bernard, elle lui attribua avec reconnaissance les forces qu'elle avait prises, ne se doutant pas que la force lui venait du double bonheur qu'elle avait effleuré, celui d'aimer une enfant et celui d'être comprise et estimée d'un cœur viril et aimant.

VII

LE REMORDS

Charles Dontilly était avocat à Paris; mais, par un hasard étrange, il était du département du Loiret.

Sans fortune, il gagnait fort honorablement sa vie, en prenant cette épithète dans le sens moral et dans le sens des avantages matériels.

Je ne lui prêterai pas des illusions que la fréquentation de la cour d'assises ou du tribunal civil autorise peu et n'entretient guère. Je dirai cependant que, sans être puritain, il ne plaidait pas toutes les causes et qu'il montrait tout juste assez de discrétion, dans le choix de ses dossiers, pour les recommander d'abord aux juges, par le fait seul de les avoir choisis.

Sans rigorisme invraisemblable, ayant pris à

la lettre le terme d'étudiant, et s'étant préparé à son métier d'avocat autrement encore qu'en s'exerçant à parler, Charles était cité pour ses plaidoiries courtes, son argumentation substantielle, sa promptitude à concevoir, sa netteté dans le conseil, sa décision dans l'action.

Ami d'enfance, ancien condisciple de Roland d'Ambreville, il s'était trouvé son confident obligé dans une circonstance critique, et, avec la simplicité d'un honnête homme qui voit tout de suite l'ensemble du devoir à remplir, il avait fait immédiatement une part considérable de sa vie à ce grand secret, prenant sur le temps de ses affaires, pour lui consacrer des voyages et des démarches qui étaient sa folie romanesque.

Les hommes les plus chastes ont quelquefois du plaisir à étudier chez les autres les risques et les effets d'une passion dont ils se préservent eux-mêmes.

C'était aussi pour accorder quelque chose à un sentiment vague, tendre, mal défini, mais poétique, mêlé à l'intérêt de cette tutelle clandestine, qu'il avait arrangé ces entrevues dangereuses au fond du jardin du château des Épines, qu'il remontait et traversait le Loiret dans une barque, au lieu de faire un détour pour traverser prosaïquement un pont, à quelque distance du château.

Cet enfantillage d'homme sérieux avait failli lui coûter cher et avait compromis madame de Sabaillan. Il s'était tout aussitôt imposé une expiation. Il se serait fait tuer pour racheter son étourderie. Il se condamnait désormais à ne plus voir l'honnête et charmante complice qu'il s'était trop habitué à estimer, à admirer, en apprenant à la connaître et à la plaindre.

Pourtant, quand Antonie le quitta, en promettant de revenir, il n'avait pas protesté.

Ne fallait-il pas qu'il prît avec elle les dispositions indispensables pour des arrangements dans lesquels il n'interviendrait plus?

N'avait-il pas à lui dire toute sa pensée sur l'espérance d'un mariage entre Céline et Roland? Sa raison d'avocat avait besoin de se remettre encore, après la secousse de la maladie, après l'émotion de la visite de madame de Sabaillan, pour traiter froidement, habilement, définitivement cette grave et redoutable question.

Les plus vaillants, en ce monde, font de la coquetterie avec le calice et le vident d'autant mieux qu'ils en ont souhaité l'éloignement.

— Quand je prendrais un peu de bonheur pur et chaste pour moi, dans deux ou trois entrevues, se disait Charles Dontilly, qui pourrait me le reprocher?

Antonie, dans la voiture qui la conduisait à la station et dans le train qui la ramenait chez elle, ne faisait pas tout à fait le même rêve de doux égoïsme. Mais elle se démontrait à elle-même la nécessité de retourner encore, deux ou trois fois au moins, à la maison du garde.

Elle n'était pas absolument rassurée sur la santé de la petite Julie; elle ne voulait pas l'être. Dans son inexpérience maternelle, elle s'imaginait que les enfants de six mois ont tous nécessairement plus de force, de couleurs; celle-là était en retard.

Et puis elle emportait à la bouche, au cœur, aux yeux, un charme qu'elle n'avait pas soupçonné et qui lui revenait dans le souvenir, avec la sensation aiguë d'une volupté. Elle avait goûté à l'ivresse des mères. Elle voulait y goûter encore.

N'était-il pas juste, d'ailleurs, qu'elle revît le blessé? Elle ne lui avait pas dit le quart des choses qu'elle avait à lui dire. Elle avait été surprise de le rencontrer. Elle ne lui avait témoigné ni assez de reconnaissance pour son immolation, ni assez de joie de ce qu'il n'était pas mort.

C'était pour elle, tout autant que pour Céline, qu'il avait défendu le secret au péril de sa vie, et c'était à peine si elle lui avait exprimé son estime!

Elle aussi, après tout, voulait traiter cette grande

question du mariage de Céline et de Roland. Elle s'étonnait même de n'avoir pas insisté pour qu'elle fût abordée et discutée tout de suite. N'était-ce pas l'essentiel, le dénouement, la vérité? Cette lettre de M. d'Ambreville à M. Dontilly, qu'on ne lui avait pas montrée, était une réponse à la sienne, et elle avait le droit et le devoir strict de la connaître, de la juger...

Toutes ces raisons-là, d'autres aussi plaidaient dans la conscience de madame de Sabaillan, pour qu'elle s'exposât une ou deux fois encore aux risques de ces visites.

Les cœurs naïfs ont des roueries sublimes. Antonie trouvait maintenant le voyage si facile, grâce au chemin de fer, qu'elle en appréhendait moins la douceur.

Elle qui aimait à vaincre une difficulté, pour accomplir une tâche, elle ne regardait pas comme si redoutable et par conséquent comme si séduisant ce qui ne lui coûterait pas autant de fatigue.

Si elle s'alarmait de quelque chose, en descendant à la station voisine du château, c'était de la facilité possible de remplir sa double tâche de mère et d'amie.

Oui, elle était l'amie de M. Dontilly; elle n'avait pas peur de s'avouer à elle-même cette amitié, non pour porter un défi à son mari, mais par

équité. Quelque chose d'indestructible, de fier, de pur survivrait et devait survivre à ces relations forcées avec M. Dontilly.

Ils ne se verraient plus guère, sans doute : elle s'arrangerait pour n'avoir plus à l'exposer; mais leur amitié se continuerait à distance, sans échanger de témoignages, et l'un et l'autre emporteraient dans leur vie, triste ou simplement laborieuse, le souvenir de cet honnête secret si honnêtement partagé et servi.

Ce fut dans le bercement de cette songerie que madame de Sabaillan rentra au château des Épines.

Elle rentrait plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé. Elle pensait échapper certainement à toute velléité de commentaires hargneux de la part des domestiques, en revenant ainsi, reposée et tranquille, bien avant l'heure prévue.

La soirée s'écoula dans les délices d'une lassitude qui reposait Antonie de la fièvre des jours précédents.

Le lendemain, sans éprouver de remords, elle reprenait avec plus d'hésitation le rêve qu'elle avait fait la veille. Il remuait des fibres inconnues.

Son honnêteté commença à s'effaroucher un peu de la persistance avec laquelle le pâle et doux visage de Charles Dontilly était resté en face du

sien, dans sa veillée, dans son sommeil, dans son réveil.

Elle voulut le faire disparaître, le cacher au moins, sous le petit visage de Julie. Mais ce flocon blanc et rose se dissipait au rayonnement des yeux du blessé, et Antonie sentit que sa maternité factice et volontaire la défendait mal contre la pitié fatale, involontaire et tendre que lui inspirait M. Dontilly. L'équilibre de son âme était-il donc menacé par ce devoir d'estime et d'amitié qu'elle voulait associer à son devoir de respect envers M. de Sabaillan et d'estime envers elle-même?

Elle reçut dans la journée la visite annoncée du docteur Vernon, l'ami du blessé.

Il arrivait à propos, s'il n'arrivait plus avec le mérite d'apporter des nouvelles attendues.

Tout d'abord, quand elle lui eut dit qu'elle était rassurée sur la santé de la petite fille et sur le sort de M. Dontilly, Antonie comprit au redressement des sourcils et au sourire grave du médecin qu'il blâmait la démarche de la veille et que sa visite à lui allait avoir un autre but que l'accomplissement d'un message.

Le docteur Vernon était un homme grand, mince, d'une force physique et morale qui semblait le hausser plutôt que l'élargir. Il avait

soixante ans et devait rester à cet âge jusqu'à quatre-vingts ans. Une barbe grisonnante, en remplissant les creux de ses joues, adoucissait la saillie de ses pommettes, mais ne cachait pas la bouche, qui débordait en lèvres robustes, fermes, d'un beau rouge. Les yeux gris et clairs devenaient bruns et obscurs, quand la réflexion les ombrait. Ils regardaient toujours droit, de haut et au fond.

Vêtu d'une longue redingote, légère et flottante en été, qui augmentait sa taille en lui donnant un air magistral, le docteur Vernon plaisait, au premier aspect, par une affirmation tranquille de savoir et de volonté; il ne troublait et n'inquiétait que quand on sentait, à un second examen, sa pénétration et sa curiosité.

Il s'excusa de se présenter seul et de n'avoir pas pris pour introducteur son confrère du pays. Mais l'excuse était un préliminaire banal qui voulait seulement ménager la pudeur de certains souvenirs.

— Je regrette de ne pas être venu plus tôt, dit-il à madame de Sabaillan, en acceptant le fauteuil qu'elle lui présenta; je vous aurais épargné une démarche, hier, qui peut ajouter à vos embarras actuels : mais je regrette surtout de ne vous avoir pas conseillé un autre parti à prendre... il y a quelques mois.

Il avait dit cela posément, d'une voix sans vibration, pleine et douce.

Il s'arrêta, voulant préparer Antonie à aborder sans délai une question qu'il savait être redoutable, mais qu'il était résolu à ne pas étudier, jugeant sans doute que son temps était précieux et qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de précautions pour parler librement à une femme de courage comme madame de Sabaillan.

— Quel autre parti pouvions-nous prendre, docteur? demanda Antonie en pâlissant un peu.

— Il y en avait plusieurs. Le premier, le plus simple, le meilleur, c'était de ne pas attendre la naissance, pour obliger le père naturel à devenir le père légitime et pour annoncer à M. de Sabaillan qu'il allait devenir grand-père.

Antonie eut un mouvement d'effroi.

— Ah! docteur, pouvais-je faire cela?

— Je le pouvais, moi! je le devais.

— Vous!

— Je vous aurais trahie, n'est-ce pas? N'ai-je pas trahi l'enfant innocent auquel j'ai ouvert le monde? En tout cas, j'ai eu tort de ne pas vous proposer ce moyen logique et vulgaire de sortir d'embarras.

— N'était-ce pas au contraire compliquer le danger?

Le médecin haussa doucement les épaules.

— Chez les petites gens, madame, cela se fait tous les jours ; mais on a plus d'égards pour un nom que pour la conscience. Le préjugé, la routine font de nous autres médecins les confesseurs courtois des péchés du beau monde et nous obligent à devenir complices par notre silence, quand la raison se réveille. Il y avait une autre façon, mais fort usitée encore dans la bonne compagnie : c'était, quand j'ai emporté l'enfant la nuit, de ne pas vous donner l'adresse de la nourrice.

Antonie se souleva de son siège avec un geste d'horreur.

M. Vernon eut un large sourire qui intimida Antonie.

— Me prenez-vous pour un assassin ? demanda-t-il.

Antonie protesta.

— Je sais bien que le meurtre est encore un expédient ; mais, quand les familles n'y ont pas eu recours avant mon arrivée, il est trop tard dès que je suis là.

— Quoi ! docteur, abandonner Julie ?

Le médecin hocha la tête.

— Je ne l'aurais pas abandonnée ; je vous en aurais débarrassée. Cela m'est arrivée : j'aurais peut-être assuré ainsi à cette enfant innocente

un sort meilleur et plus certain que celui qui la menace !

— Que craignez-vous donc?

— Ce que vous craignez aussi, madame.

— Moi !...

Antonie parut chercher dans sa pensée, puis se refuser à chercher.

— Dites-moi ce que nous craignons, reprit-elle avec une lueur qui était comme un sourire de bravoure. Je suis prête à tout apprendre.

Le docteur s'inclina avec un regard de respect et de compassion, puis d'une voix presque tendre :

— Vous côtoyez un abîme dans lequel vous n'avez pu regarder, madame. Regardons-y ensemble. Je n'ai pas facilement le vertige, moi ; j'ai la poigne solide, et je vous retiendrai, si vous chancelez... ce que vous redoutez, sans vouloir en convenir avec vous-même, c'est d'abord, ce qui est probable, que le séducteur n'épouse pas la demoiselle séduite.

— Ce serait une infamie!

— Peut-être! Le contraire vaudrait-il mieux? Il y a des infâmes qui n'hésiteraient pas devant un beau nom, devant une assez jolie dot et devant une fort belle fille. On en trouverait même qui s'offriraient à réparer des torts qu'ils n'auraient pas commis. Voulez-vous tout le fond de ma pen-

sée? Si j'étais père, j'aurais, tout comme un autre, un mouvement de frénésie douloureuse, en apprenant que ma fille a un amant; mais, après réflexion, je n'insisterais pas beaucoup pour que l'homme qui n'a pas respecté ma fille devînt son mari. En tout cas, je voudrais que la réparation fût volontaire. Un homme du monde, de probité moyenne, qui n'est ni un infâme ni un héros, hésite, quand la conscience de sa victime ne lui paraît pas aussi exigeante que la conscience des confidents. N'est-ce pas tout simple?

La voix du docteur s'était ralentie et traînait sur les dernières paroles, pour les faire mieux pénétrer dans l'esprit de madame de Sabaillan. Celle-ci baissa la tête.

— Vous voyez bien, continua-t-il, que vous avez la même pensée.

Antonie se redressa.

— Êtes-vous certain, docteur, des intentions de M. d'Ambreville?

— Et vous, madame, êtes-vous certaine des intentions de mademoiselle de Sabaillan? Tout ce que je sais de M. d'Ambreville, c'est qu'il hésite.

— Hésiter devant le devoir!

— Oui, le devoir; mais pouvez-vous m'assurer qu'il consiste dans un mariage sans estime et sans amour?

— Il est tout entier, docteur, dans l'obligation de donner à l'enfant un nom, une situation légitime.

Le docteur eut un plissement de front de bas en haut, qui releva ses sourcils et fit rayonner ses yeux.

— On a toujours un nom dans le monde, et je connais des bâtards bien élevés qui ne changeraient pas leur bâtardise contre la vanité d'être des enfants légitimés par des parents indifférents. Mais vous me parlez de l'enfant, et vous ne me parlez pas de la mère.

— Je ne l'abandonne pas dans mon inquiétude.

— Non, mais elle s'abandonne peut-être dans son insouciance.

— Qu'entendez-vous par là?

— Je veux dire qu'elle a peut-être aujourd'hui plus de rancune que de honte, plus de désir de faire un mariage qui la venge, avec un autre, que de se venger de la séduction avec le séducteur.

— Vous êtes cruel, docteur.

— Je suis docteur; j'observe mes malades. Je n'ai pas vu, je n'ai pas senti dans mademoiselle de Sabaillan, pendant le mois de mes visites, cette douleur ou cet amour qui rachète ou qui excuse. Il y a dans cette jeune fille une coquetterie indomptée, un orgueil qui guérit vite des humiliations

de la nature. Permettez-moi de ne pas vous dire toute ma pensée. Je n'aurais pas de mot décent pour définir ce que je ne veux pas dissimuler, ce que je ne veux pourtant pas infliger à la pudeur d'une honnête femme.

— Docteur, vous m'épouvantez.

— Mon Dieu, j'apprécie une question de tempérament. Mais après tout mademoiselle de Sabaillan est bien jeune!

— Hélas! celle que vous jugez ainsi est ma fille; elle a été mon élève.

La douleur de cette réflexion émut le praticien; il s'échauffa tout à coup et avec une vivacité qu'il n'avait pas montrée encore :

— Votre fille? non, car je suis bien sûr qu'elle n'a rien de filial pour vous. Elle vous a laissé soupçonner, accuser, menacer, et elle ne s'est pas jetée entre son père et vous! Quand l'aveu ne jaillit pas du fond du cœur, dans des circonstances pareilles, il ne vient jamais aux lèvres, par réflexion. Non, mademoiselle de Sabaillan n'est pas votre fille et ne mérite pas de l'être.

— Vous la calomniez, docteur.

— C'est vous, madame, qui essayez de vous calomnier par bonté. Elle est, dites-vous, votre élève? pas davantage, car la vocation du maître ne suffit pas à faire la vocation de l'élève. On vous

a choisie sur votre bonne réputation; mais vous a-t-on prévenue, en vous la confiant, de tout ce qui pouvait avoir fermenté déjà de mauvaise graine, de mauvais exemples, de vanité, de curiosité dépravée dans cette enfant? Non, n'est-ce pas? C'est absolument ce qui nous arrive, à nous autres, médecins. Une enfant a la fièvre; on nous appelle pour la guérir, mais on ne nous avoue jamais l'hygiène suivie avant notre arrivée; malgré nos questions, on nous cache toujours quelque chose, qui est l'essentiel.

— Je n'ai pas questionné, docteur; c'est là ma faute.

— On vous eût menti.

— C'était à moi de deviner.

— Pourquoi étiez-vous une honnête et brave fille, étrangère à toute intrigue romanesque? Il fallait à mademoislle de Sabaillan, pour confidente, une Marton d'opéra ou une Ariane abandonnée, pouvant la prévenir.

— Épargnez-moi, docteur, murmura Antonie, confuse de ces duretés qui étaient aussi un grand éloge.

— Je fais mieux que vous épargner, madame, reprit le vieux médecin avec chaleur, je veux vous guérir d'une sensibilité, d'une illusion funeste.

— Je ne veux pas guérir.

— Vous voulez au moins ne pas augmenter vos embarras actuels.

— Oui, maissans sacrifier Céline.

— Ce n'est pas la sacrifier que de la préserver d'une rechute.

— Pouvez-vous croire, docteur?... quelle horreur !

— J'ai assez vécu dans le monde pour m'en défier. J'ai été le confident, c'est-à-dire le confesseur d'assez de fautes analogues à celle-là pour m'être formé un jugement sur les petites filles qui deviennent mères avant le mariage.

Antonie eut un tressaillement de douleur et de pudeur; elle devint rouge et baissa la tête. Le docteur continua :

— Il y a les naïves, les inconscientes par tempérament, les dépravées par curiosité. Je crois mademoiselle de Sabaillan fort curieuse. Ce cas est assez fréquent dans la société; il est rare dans le peuple. On peut le guérir, quand la passion ne s'en mêle pas. Mais le mariage n'y fait pas grand'-chose... Tenez, je connais mademoiselle Céline depuis moins d'un an; j'ai vu trois ou quatre fois son père; mais je puis, sans présomption, vous dire ce que je pense de tous les deux en vous affirmant que mon diagnostic est certain. La fille

est née gâtée. Toute petite, on devait l'habiller comme une poupée et la déshabiller comme un petit modèle. Elle a grandi devant un miroir. Sa mère, maladive, n'a pas eu la force de la préparer aux devoirs sérieux; son père s'en est amusé comme d'une grâce émanée de lui... Je ne doute pas que M. de Sabaillan ne soit devenu un mari fidèle... mais il a eu dans sa jeunesse des succès dont il n'a pas toujours voilé l'éclat dans l'intimité... Il a dû laisser souvent échapper devant sa fille de ces mots qui la faisaient rire d'abord, qui la firent rêver ensuite. Ah! les enfants de ces beaux viveurs!... Excusez-moi, madame. Nous parlons à cœur ouvert; je ne veux faire aucune injure, mais non plus aucune concession à votre respect pour votre mari. Les enfants de ces viveurs élégants ont besoin d'être sevrés bien jeunes de la vie de famille pour en oublier les délices excitantes.

M. Vernon s'arrêta, car Antonie avait fait un geste, comme pour demander à placer une réflexion, une réserve.

Mais la pauvre femme ne se sentit pas assez sûre de la force de son objection pour la produire. Le bon sens brutal du chirurgien lui faisait peur.

Il continua, en adoucissant sa voix :

— Vous, madame, qui ne saviez rien de la famille, sinon qu'elle était riche et honorable, vous êtes arrivée un beau jour dans ce château, avec un plan de tendresse si bien préparé, qu'il ne vous laissait rien à étudier. Vous étiez préoccupée d'être reçue sans trop de dédain, pour être plus facilement aimée de votre élève. Vous aviez vécu, n'est-ce pas? d'une vie solitaire, triste. Vous avez été séduite la première par cette coquette jeune fille. Votre candeur ne vous mettait pas en défiance. La rouerie de cette ingénue vous a captée par une soumission câline dont votre timidité de fille pauvre s'est trouvée éblouie. Vous l'avez aimée sans en être aimée. Elle vous a menti toujours...

— Non, docteur, interrompit vivement Antonie, elle est franche, hardie...

— Elle vous a menti, reprit avec autorité le médecin, par sa franchise même, par sa hardiesse, et j'ajouterai, si vous le voulez, qu'elle a menti sans vouloir mentir. Elle ne vous a jamais jugée digne de pénétrer les secrets de ses rêves, de ses curiosités... Encore une fois, excusez-moi, madame, et soyez convaincue que je vous parle comme je parlerais à ma fille... Voulez-vous être un peu ma fille ?

Le praticien brutal eut tout à coup un air de

bonhomie si cordiale qu'Antonie ne put résister, et, les larmes aux yeux, lui tendit la main.

Il continua :

— J'avais besoin de cet encouragement, car j'ai encore bien des choses à vous dire. Vous étiez..., madame, vous êtes jolie. Ce n'est pas un compliment que je vous débite, c'est un fait que je constate. M. de Sabaillan, c'est probable, vous avait fait la cour, sans tenter votre honnêteté ni corrompre votre conscience.

Antonie regarda le docteur avec des yeux effarés, qui le firent sourire.

— Personne ne m'a raconté cela, reprit-il, mais je l'ai deviné, et ce n'est pas bien difficile à deviner. C'est dans l'ordre des probabilités... Libre, M. de Sabaillan a mis un point d'honneur chevaleresque à vous offrir son nom; c'est-à-dire que son égoïsme s'est accommodé de cette apparente belle action. Vous lui rendiez le service de garder sa fille, de garder sa maison et de lui donner une jolie femme pour compagne en laissant supposer ..

— Ah! docteur, prenez garde, vous allez trop loin.

— Eh bien, j'admets que ce soit par estime que M. de Sabaillan vous a offert son nom et sa main; vous, vous n'êtes pas devenue comtesse par ambition.

— Oh! non.

— Il eût peut-être mieux valu que vous fussiez une orgueilleuse, une mondaine; vous auriez mieux compris l'orgueilleuse et mondaine jeune fille qu'on vous donnait à aimer; mais il vous a paru doux et glorieux, au contraire, de vous dévouer au comte, qui vous recherchait pauvre, à cette jeune fille qui n'avait plus de mère. Voilà votre histoire, n'est-ce pas?

Antonie regardait avidement le docteur, aspirant ses paroles, dans lesquelles elle retrouvait comme un écho sonore de ses pensées secrètes, cachées. A travers l'angoisse que la conclusion encore incertaine de cet entretien lui donnait, elle savourait involontairement cette consolation d'être enfin comprise, devinée par une conscience dont la sympathie ne pouvait l'effaroucher.

— C'est vrai! dit-elle faiblement, voilà mon histoire.

Le docteur Vernon l'enveloppa d'un regard caressant qui répandit la fraîcheur sur son front, sur ses joues.

— Eh bien, ma pauvre enfant, reprit-il, croyez-en un philosophe qui ne veut pas vous affliger, mais qui vous croit capable de contempler la vérité; votre sacrifice touchant a plus nui qu'il n'a servi à votre élève. Elle a vu votre mariage

avec ironie; peut-être qu'en laissant monter les propos de l'office elle aura malicieusement accueilli la calomnie, toujours facile envers une jeune fille épousant un homme veuf chez lequel elle a vécu.

— Non, non, elle n'a jamais pu croire cela! interrompit Antonie.

— Si elle ne l'a pas cru, elle a voulu le croire; elle s'est imposé l'obligation de le supposer, pour s'encourager à des dissimulations, à des coquetteries que vous n'auriez pas le droit de lui interdire. Si elle avait été capable de vous comprendre, de vous estimer, est-ce qu'elle ne vous eût pas tout dit, au premier mot, au premier regard suspect de M. d'Ambreville? Elle s'est armée contre vous et s'est désarmée envers le tentateur des défiances même, qu'elle gardait volontairement ou involontairement. Elle n'a pas eu peur de mal faire, parce qu'elle s'était affranchie, entre autres choses, de la crainte d'être méprisée par vous!

— Docteur, vous voulez me donner le remords d'un mariage qui n'était pas une usurpation. Dieu sait...

— Et moi aussi je le sais; je vous le prouve, en vous parlant avec cette simplicité. C'est parce que je suis convaincu de votre abnégation que je ne veux pas que vous en soyez la dupe. Il serait

contraire à la justice que l'honnête femme fléchît sous le fardeau imposé par un mari léger, par une jeune fille égoïste. J'ai été un instrument de votre torture, en vous aidant à prendre pour vous un secret qu'il fallait partager avec votre mari ; je me repens. Je ne crains pas de vous mettre en révolte contre les êtres qui vous tyrannisent. Quoi que je dise, que je fasse, vous serez toujours prête à vous immoler pour eux. C'est dans l'ordre. Est-ce que l'ingratitude des malades m'empêche de courir à leur premier appel ? Mais, toutes les fois qu'il est inutile d'être dupe, il faut refuser un encouragement à l'hypocrisie. Vous êtes engagée dans une route sans issue, avec des abîmes ; je veux vous arrêter et vous faire rebrousser chemin.

— Il n'est plus temps ! D'ailleurs, que me proposez-vous ?

— De dire la vérité à M. de Sabaillan.

— Il en mourrait, docteur.

— Vaut-il mieux qu'il vous tue ?

— Vous voyez bien qu'il ne m'a pas tuée !

— Il peut être repris d'un accès de folie. Sa violence contre M. Dontilly est inqualifiable. Il a une rançon à payer pour son meurtre intentionnel ; sa vie est forcément un otage. Si la vérité le tue, l'arme sera plus noble qu'un fusil.

— Il souffrait tant de me soupçonner ! soupira

Antonie avec une compassion qui enlevait toute vanité à ses paroles.

— Ne cherchez pas à me fléchir, repartit vivement le docteur. M. de Sabaillan est tout le premier responsable de la moralité de sa fille. C'est bien sa fille. Que gagneriez-vous à vous faire tuer? Vous offenseriez beaucoup plus la morale, en faisant frapper une innocente qu'en faisant pardonner à une coupable.

— Il ne pardonnerait pas.

— Lui ! ce serait se suicider ! Il vaut mieux en tout cas qu'il ne pardonne pas à la coupable, plutôt que de frapper l'innocente.

— Je ne suis pas de cet avis, docteur.

— Naturellement, votre avis à vous, c'est l'entêtement des agneaux, des extatiques qui n'ont connu, qui ne connaissent d'autre passion que celle du sacrifice.

— Ne parlez pas ainsi, mon bon docteur, s'écria madame de Sabaillan avec un éclair dans les yeux et en saisissant le bras du médecin.

Ils se regardèrent.

Antonie était stupéfaite de son élan involontaire. M. Vernon eut un sourire, qui se répandit sur tout son visage en le faisant resplendir, et, se penchant avec une émotion profonde, pour parler de plus près et de plus bas :

— Préférez-vous, ma fille, que je vous dise : ou bien l'héroïsme des âmes virginales qui sont sur le point d'aimer ?

Antonie se rejeta en arrière, dans son fauteuil, interdite, épouvantée et pourtant emportée dans une sorte de ravissement.

Elle mit ses deux mains sur la poitrine, dont les battements la trahissaient.

— Je ne vous comprends pas ! balbutia-t-elle.

Le vieux médecin la ramena en avant par un sourire, et du même ton bas, insinuant :

— Vous me comprenez bien, au contraire. Ce coup de fusil insensé a fait deux blessures.

— Je vous atteste...

— N'ayez donc pas peur de me laisser voir votre premier remords. Je veux l'admirer comme une vertu.

Antonie redressa la tête.

— Vous vous méprenez sur un sentiment tout naturel.

— C'est parce qu'il est si naturel qu'il est si dangereux.

— Dangereux ! Je ne cours d'autre danger, docteur, que celui que j'ai affronté ici, la conscience troublée seulement du secret d'une autre.

— Oui ! vous vous dites cela ; vous le croyez, et

c'est parce que je sais que vous ne voyez rien que je viens vous avertir.

— Vous m'effrayez ! dit Antonie, qui s'efforça de sourire, et je vais me sentir inquiète de moi, puisque vous êtes inquiet.

— Non, je n'ai pas d'inquiétude ; mais je ne veux pas en avoir. Il y a des difficultés qui séduisent les cœurs fiers autant et plus que les vertiges du bonheur. Vous vous êtes associés, M. Dontilly et vous, pour une trop belle et trop touchante action ! Croyez-moi, rompez ce pacte commencé par le hasard et cimenté par la maladresse de M. de Sabaillan. Ne compromettez pas..., dois-je dire votre bonheur ? non, la tranquillité triste de votre conscience, par des imprudences inutiles. On peut braver l'opinion du monde, les coups de langue et les coups de fusil. Il ne faut pas braver son cœur. Laissez-moi guérir tout seul mon blessé. Sa clientèle a besoin de lui à Paris. Je suis sûr qu'il a des procès en séparation à plaider. Cherchons ensemble la meilleure façon de prévenir M. de Sabaillan. Voilà toute ma prescription.

— Mais ce mariage est donc impossible ?

— Je vous répète que M. d'Ambreville hésite. Je vous ai demandé tout à l'heure, je vous demande encore si mademoiselle de Sabaillan n'hésiterait pas.

Antonie se souvint plus nettement de la lettre qu'elle avait reçue de Céline et des projets concernant un officier. Elle devint pensive et réfléchissait.

— Ah! si j'avais su! murmura-t-elle après un silence de quelques secondes.

— Vous voilà arrivée à penser comme moi. Il fallait tout avouer avant la naissance, puisque vous n'avez pas eu l'idée d'un crime.

— Ah! docteur!

— Cette idée-là vient aussi souvent à des demoiselles du grand monde qu'à des servantes.

Antonie, qui gardait toujours au fond d'elle la déchirure faite par certaines plaintes odieuses de Céline, ferma à demi les yeux pour ne pas laisser lire dans son regard.

Elle pensait bien que ce persiflage de M. Vernon s'adressait à mademoiselle de Sabaillan. On ne pouvait rien cacher à ce terrible observateur.

— Il est heureux au moins, dit gravement le docteur, que vous ayez reçu les confidences à temps. Il y avait encore un moyen, usité quelquefois : c'était de feindre une maternité qui n'eût trompé qu'à demi M. de Sabaillan et de lui faire adopter sa petite-fille comme sa fille.

— J'y ai songé, dit ingénument Antonie, qui

ne se défendait plus contre la perspicacité de M. Vernon.

Elle parut tout aussitôt embarrassée de cet aveu.

— Vous avez eu peur de mentir ? insinua le docteur, qui ne disait pas toute sa pensée.

— Oui ; j'ai eu peur aussi de voler un enfant !

— On vous l'eût cédé bien volontiers.

— Ah ! si on me le cédait !

— Cela n'arrangerait plus rien. Mon remède vaut mieux. D'ailleurs, il n'y en a pas d'autre.

— Comment l'employer ?

— Je m'en charge.

— Vous écririez ?

— Non, j'irai à Paris. M. de Sabaillan n'y est-il pas ?

— Je le crois. Il devait ensuite rejoindre sa fille chez madame de Marval.

— J'irai à Paris d'abord, puisque j'ai des chances d'y trouver le comte tout seul. Un tête-à-tête me facilitera l'opération. S'il faut aller chez madame de Marval, j'irai. Il doit y avoir dans l'atmosphère de cette aimable dame un souffle d'indulgence mondaine qui pourrait me venir en aide.

— Et moi, vous ne me donnez rien à faire, docteur ?

— Rien. Attendez!

— Il me semble que vous me condamnez à l'égoïsme ; que, s'il arrive un malheur, j'en serai responsable plus que vous, car je n'aurai pas été là...

— Pour être frappée, n'est-ce pas? interrompit M. Vernon, qui s'était levé et qui se disposait à prendre congé d'Antonie.

— On dira, docteur, que vous me vengez!

— On dira ce qu'on voudra ; je dirai ce que je veux dire. Je ne vous venge pas ; vous n'êtes pas de celles qui ont besoin d'être vengées. J'empêche, ce qu'on appelle en termes de droit, une suppression d'état. Que feriez-vous plus tard de cette petite fille clandestine, si son père ne la reconnaissait pas, si sa mère la reniait et si son grand-père l'ignorait? Elle est l'innocence ; elle représente tous les droits ; elle commande tous les devoirs.

— Je voudrais du moins parler à Céline, reprit madame de Sabaillan ; il est mal de la dénoncer, sans l'avoir mise en demeure de faire elle-même cet aveu.

L'objection parut de quelque valeur à M. Vernon, qui s'arrêta et réfléchit pour la peser. Ses yeux s'assombrirent, mais, au bout d'une minute, reprirent leur clarté.

— Vous êtes d'une bonté obstinée, dit-il en souriant; mais je suis aussi entêté. C'est égal. Je vous remercie de ce scrupule, qui vous complète dans mon admiration, sans me faire changer d'avis. A quelle mise en demeure officieuse pouvez-vous recourir? Ce n'est pas seulement pour punir que je veux être inexorable. Nous autres, nous mettons le fer et le feu sur les plaies qui ne se rendent pas au médecin. Il n'y a qu'une chance de fléchir ce caractère : c'est de le broyer sous un coup inattendu, fût-ce un coup de foudre ! Lui donnerez-vous l'instinct maternel, que vous avez comme un désir inassouvi et qu'elle n'a pas même comme un remords?.. Tenez, ce que je vais dire est absurde, mais il y a des moments où le praticien trouve un symbole dans des préjugés de bonne femme. Je n'ai pas eu besoin de lui faire passer son lait, à cette mère par mégarde, que la nature a faite amazone. Elle n'en avait pas. Nous agirons comme si elle était morte; c'est peut-être le seul moyen de la faire revivre. Ressuscitons-la, en la galvanisant.

Le docteur s'avança de quelques pas vers la porte du salon. Antonie le suivait lentement, le retenant par sa lenteur, cherchant un prétexte pour le retenir mieux.

— Monsieur Vernon, dit-elle au moment où

il sortait dans le vestibule, si j'allais avec vous?

— Vous me gêneriez.

— Mais, mon mari...

— S'il a un coup de sang, je le saignerai ; s'il pleure, je lui dirai de venir bien vite se faire essuyer les yeux par ces jolis doigts. Sachez-le, j'étais décidé à cette démarche depuis que j'ai su ce qui s'était passé entre M. de Sabaillan, M. Dontilly et vous. Je l'aurais faite quand même ; c'est pour vous prouver mon respect que je vous en ai parlé ; mais ce n'est pas pour vous consulter. Je ne trahis pas un secret ; j'interromps une dissimulation qui peut faire trois victimes au moins. Au revoir, madame!

— Comment pourrai-je attendre de vos nouvelles, docteur? En partant avec vous, sans me montrer, je concilierai toutes mes craintes... Mais non, j'ai promis de rester ; M. de Sabaillan rougira plus aisément devant vous... Envoyez une lettre, une dépêche, un express... Pensez donc à ma vie dans ce château !

Le docteur Vernon se retourna brusquement, et lui saisissant les deux mains :

— Eh bien, lui dit-il d'un air de bonhomie, pour prendre patience, vous irez là-bas où vous êtes allée hier.

Antonie le regarda sans répondre.

— Est-ce que cela vous déplaît ? continua le vieux médecin.

— C'est mal de me quitter sur une raillerie !

— Une raillerie ! Dieu m'en garde !

— Après ce que vous m'avez dit, docteur.

— Je vous ai avertie. J'ai cru que cela suffisait. Je n'ai rien à vous défendre. Il me paraît tout simple que vous ne sembliez pas éviter M. Dontilly.

— L'éviter, non ; mais lui faire visite ?

— Aux âmes vaillantes on ne conseille pas la fuite. J'espère que M. de Sabaillan invitera lui-même l'honnête homme, auquel il doit une réparation d'hospitalité, à venir au château des Épines. J'ai rompu un fil de la Vierge qui ne se reformera plus, un charme invisible. Avec une volonté comme la vôtre, je ne crains pas qu'il renaisse. Allez chez la nourrice !

— Vous avez raison, docteur, repartit Antonie en se haussant et en levant la tête. Vous me rendriez fière de moi. Ah ! quel ami vous êtes !

— L'amitié, c'est la moitié de ma médecine, et ceux que je guéris le mieux, je ne les soigne pas.

Antonie reconduisit M. Vernon jusqu'à la grande porte du château, s'entretenant de la démarche qu'il allait tenter, de son absence, de son retour présumé. Il ne pourrait partir que dans la nuit

du lendemain. Il ne promettait des nouvelles que dans trois jours, au plus tôt.

Quand ils se séparèrent, Antonie lui dit doucement, ingénument :

— Si l'on a besoin de moi, appelez-moi par le télégraphe. Ce serait donc bien mal de partir avec vous?

— Vous me servez mieux, en restant ici, quoi qu'il arrive. Vous serez le remords lointain qui attirera M. de Sabaillan et qui le distraira de son autre douleur. Ce serait trop de choses à la fois pour lui que de pardonner et d'être pardonné. Je veux qu'il mérite d'être excusé, en ne se montrant pas incapable.

— Ce que vous dites là, docteur, me paraît bien subtil.

Le docteur sourit, salua sans répliquer et partit.

Madame de Sabaillan rentra chez elle toute songeuse. La pénétration du médecin l'avait alarmée ; sa confiance la fortifiait. M. Vernon remplacerait M. Dontilly comme conseil, et le souvenir de son ancien allié n'étant plus nécessaire, s'allégerait, se dissiperait bien vite.

Voilà pourquoi elle jugeait, comme le bon docteur, qu'il n'y avait plus de danger pour elle à retourner à la maison du garde.

VIII

LE RETOUR DU MARI

Dans la femme la plus vertueuse par conscience, il y a toujours un fond de coquetterie. Le mépris du danger exhorte fatalement à badiner avec lui. Les prudes sont des peureuses.

Antonie avait été délivrée du scrupule que son impeccable probité conjugale commençait vaguement à lui suggérer. Qui oserait l'accuser devant un répondant comme M. Vernon ?

Pourtant, elle différa de trois ou quatre jours la seconde visite au blessé.

La liberté que lui avait donnée ou que lui avait reconnue M. Vernon paraissait lui suffire. Certains prisonniers ne restent fidèles à leur prison que quand la porte leur en est ouverte.

« Je resterai, puisque je peux sortir, » se disait madame de Sabaillan.

La logique féminine, même la plus droite, aime à raisonner ainsi. La coquetterie du raisonnement devient une grâce piquante ajoutée au devoir.

Antonie d'ailleurs attendait avec inquiétude des nouvelles de Paris.

Elle regrettait de n'avoir pas accompagné ou rejoint le docteur. Comment la crise s'était-elle terminée? Le bon sens et l'autorité morale de M. Vernon auraient évidemment dompté l'orgueil paternel. L'erreur dans laquelle M. de Sabaillan était tombé devait le rendre docile, en le faisant repentant.

Antonie se disait cela, et cependant elle était tourmentée.

Le quatrième jour, elle fut très surprise de ne recevoir aucune lettre. La confidence fatale avait été faite, ou bien M. Vernon, changeant d'avis, l'aurait prévenue.

Antonie, ne pouvant demeurer en place, se mit en route pour la maison du garde.

Elle voulait fatiguer sa pensée. Elle dédaigna de prendre le chemin de fer, d'arriver trop vite, et recommença la prouesse accomplie six jours auparavant. Bien qu'elle se sentît forte de l'adhésion du vieux médecin, elle croyait qu'il était

plus décent de ne pas profiter du moyen d'arriver indiqué par M. Dontilly.

Elle alla donc à pied, retrouvant son chemin, le regardant bien, pour en conserver chaque détail dans sa mémoire ; car c'était la dernière fois qu'elle le faisait, puisque M. Dontilly devait être prêt sans doute à retourner à Paris, puisque la destinée de la petite Julie était ou allait être fixée et que l'enfant avait de grandes chances d'être plus près d'elle.

Si madame de Sabaillan était partie par le chemin de fer, elle eût infailliblement rencontré son mari, qui arrivait par le convoi.

Une heure environ après le départ d'Antonie, le comte, en tenue de voyage, seul, sans bagages, sonnait à la grande porte du château des Épines.

Il était pâle, mais avec une lumière dans les yeux qui trahissait plutôt l'anxiété d'une espérance que celle d'une crainte. Sa figure énergique était détendue par un sourire qui filtrait à travers chaque pore.

Il avait sonné doucement, discrètement, non pas en maître, mais en solliciteur, et, quand on lui eut ouvert, ce fut presque avec timidité, la voix couverte par l'émotion, en faisant un geste de la main pour maintenir bas le ton de la réponse, qu'il demanda :

— Où est ma femme?

Le garçon jardinier qui lui avait ouvert n'avait pas vu sortir Antonie; il répondit que madame la comtesse était chez elle.

Le comte entra dans la maison, sans rencontrer personne, et monta tout droit à la chambre de la comtesse. Avant d'en ouvrir la porte, il s'arrêta, fort surpris de sentir son cœur battre, puis il tourna la clef dans la serrure.

La femme de chambre, qui, en l'absence de sa maîtresse, faisait le ménage, époussetait, rangeait, poussa un cri à la vue de M. de Sabaillan.

Peut-être quelque chose de ce qui s'était passé au bord de l'eau avait-il pénétré jusqu'à l'office, et la soubrette avait-elle peur d'une scène de violence.

Le colonel, instinctivement, lui sourit pour la rassurer.

— On ne m'attend pas! murmura-t-il.

— Pour aujourd'hui, oh, non, monsieur!

— Est-ce qu'on m'attendait pour un autre jour?

— Mais certainement, pour demain, je crois; madame avait donné des ordres.

— Ah!

Le comte s'essuya le front.

— Qui donc avait annoncé mon retour?

— Je ne sais pas, monsieur

M. de Sabaillan, avant de s'informer d'Antonie, s'arrêtait à regarder autour de lui, examinant cette chambre, où tout lui était familier, où tout cependant l'accueillait avec une grâce nouvelle et inconnue.

La simplicité de cet intérieur le frappait. La fenêtre était largement ouverte. La lumière entrait comme la franchise dans une conscience. La sérénité du ciel se reflétait dans la glace de la cheminée.

Le comte renouvela la question faite au jardinier.

La femme de chambre répondit que madame était sortie.

— Elle est dans le jardin.

— Oh! non, monsieur, dans le pays.

— Elle va rentrer, se dit-il à demi-voix, pensant aux visites de charité que faisait sa femme.

— Madame est sortie pour longtemps.

— Qu'en savez-vous?

— Madame a dit qu'il était inutile de l'attendre pour le déjeuner.

— Ah!

Une rougeur rapide envahit le visage de M. de Sabaillan. Il se contint.

— Alors, je déjeunerai seul.

Il poussa un petit soupir, qui n'était précisément ni un reproche, ni une plainte, ni un regret, et qui ressemblait plutôt à ce soupir d'allégement qu'éprouve tout caractère faible, même dans un tempérament violent, à retarder une démarche qui lui coûte et qui cependant lui paraît nécessaire.

La femme de chambre descendit pour annoncer et pour commenter à l'office ce retour singulier de son maître, en commandant de sa part le déjeuner.

Resté seul, M. de Sabaillan alla s'asseoir dans le fauteuil habituel de sa femme, s'y accouda, s'y reposa, respirant l'air, qui se parfumait pour lui en circulant dans cette chambre.

Que s'était-il donc passé?

Rien et beaucoup de choses. Disons à son honneur qu'il n'avait pas vu M. Vernon et qu'il revenait spontanément, ayant subi l'attiédissement d'une colère, jugée absurde à distance. Le besoin de croire, de savoir, après le spasme de doute féroce et de conviction folle, le ramenait au château.

A Paris, il avait été assailli, poursuivi, vaincu à moitié par le souvenir de cette attitude courageuse et tranquille d'Antonie devant ses menaces.

Il avait gardé dans l'oreille, dans la tête, le son de cette voix musicale qui attestait si noblement, si simplement l'honneur et la loyauté. Il s'était trouvé odieux d'avoir frappé, sans avoir pris d'informations. Il s'était trouvé lâche d'être parti, sans avoir eu plus de sang-froid pour interroger, plus de patience pour attendre une explication. L'idée du retour lui était venue brusquement, la veille au soir, à son cercle, entre une partie de whist et le souper, pendant qu'il écoutait une conversation sur le ridicule des maris jaloux.

S'il n'arrivait pas pour s'agenouiller devant sa femme et lui demander pardon de son outrageante barbarie, il était du moins résolu à agir en mari supérieur, qui a subi une douche indirecte d'ironie à Paris, où Barbe-Bleue est mis en opérette.

Peut-être bien qu'un quart d'heure après être monté en chemin de fer M. de Sabaillan avait été tenté d'en descendre, et qu'il se reprocha plus d'une fois en route la faiblesse de ce retour, comme il s'était reproché la folie de son coup de fusil. Mais il eut le courage de continuer le voyage, et, dès qu'il eut quitté la gare, à son arrivée, sa détermination, encore un peu stoïque et sévère au départ, s'était, en persistant, singulièrement amollie.

Il était satisfait de l'absence d'Antonie; il avait

ainsi le temps de composer sa dignité de maître soumis, son maintien de juge repentant.

Antonie l'attendait! Par quelle divination, dont il était flatté, avait-elle si bien calculé l'effet de la réflexion? Elle ne l'attendait que le lendemain ou que dans deux jours. Il valait mieux encore que l'opinion conçue de lui. Il avait devancé l'attente de la plus indulgente des femmes.

Faut-il ajouter aux motifs de ce retour une impétueuse bouffée de tendresse, l'embarras du père de famille qui aurait bientôt à s'occuper du mariage de sa fille et qui voulait, avant toute présentation officieuse et toute négociation, apurer ce compte de son honneur conjugal, rétablir l'apparence, sinon toute la réalité, du repos de son intérieur?

A quoi bon expliquer les contradictions humaines? Les caractères les plus invraisemblables, les seuls invraisemblables dans la vie, sont les caractères forgés d'une seule pièce, figés dans un moule, qui ont plus de logique que la vie elle-même, qui passent à travers les événements en les brisant ou en s'y brisant, plutôt que de céder.

M. de Sabaillan était un héros de qualité moyenne et toute humaine, très redoutable jadis en uniforme, très à craindre encore, lorsqu'il lui

passait par l'esprit des fougues de commandement et de *sabrement;* mais il ne faut pas oublier ce que j'ai dit de l'aventure qui l'avait fait mettre à la retraite. Il avait suspendu souvent son sabre à des espagnolettes voilées de rideaux de soie, et une femme, même sa femme, jeune, jolie, même soupçonnée, faut-il dire surtout soupçonnée, avait toujours une revanche facile à prendre avec cet Hercule, dont on enrubannait aisément la massue, quand il ne s'en était pas servi, tout d'abord, pour assommer.

Il y a des hommes voués, par vocation, par tempérament, au féminin à perpétuité, qui ne répudient dans aucune circonstance, fût-elle la plus tragique du monde, l'arome dont ils ont été pénétrés, et qui n'ont besoin que d'eux seuls pour être ramenés aux pieds de celles qu'ils croient mépriser parce qu'ils les ont épargnées.

Qu'est-ce donc, quand l'estime se mêle à l'attrait et justifie, devant la morale, la lâcheté du tyran masculin selon la nature?

M. de Sabaillan, après avoir écouté, pendant une demi-heure environ, les exhortations silencieuses de la chambre d'Antonie, descendit pour déjeuner.

Il était en appétit et en excellentes dispositions morales. Si sa femme était entrée tout à coup, il

lui eût tendu la main, ou les bras, s'en remettant à elle, pour le moment, d'une explication qu'il ne songeait plus à exiger.

En sortant de table, il fit quelques tours dans le jardin, le trouvant beau, honnête, dans sa régularité. Il n'y avait pas trace de pas dans les allées ratelées avec soin, rien de mystérieux dans les ombrages. Le colonel pensait, en haussant les épaules :

— Ai-je été fou?

Il alla jusqu'à la haie d'épines, ouvrit la petite porte et sortit.

La rivière coulait avec un murmure doucement railleur; des pêcheurs sous les saules, en égayant de taches diverses l'ombre un peu épaisse, complétaient l'innocence de ce décor paisible.

M. de Sabaillan s'approcha du bord et regarda la place où il avait vu l'homme inconnu tomber, disparaître, sans laisser rien de lui, rien de son secret que des ronds ironiques dans l'eau, rendus scintillants par la lune.

N'était-il pas un rêve, le souvenir de cette soirée tragique? La nature n'en gardait rien, ni la mémoire des hommes. Personne dans le pays n'avait dénoncé une tentative de meurtre, ni ne s'était plaint.

M. de Sabaillan rougissait de confusion en se

rappelant le sourire narquois du maire, auquel il avait été faire sa déclaration; on avait pris pour une vantardise de propriétaire jaloux cette dénonciation du gentilhomme, de l'officier se proclamant justicier sur ses terres.

Comme il suivait le petit chemin, le long de la rivière, en allumant le premier cigare qu'il osât fumer depuis son départ de Paris, M. de Sabaillan aperçut, à quelques pas de lui, un homme arrêté devant le Loiret, qu'il considérait avec une attention profonde.

C'était Martial, l'ancien jardinier du château.

Le colonel fut très contrarié de cette rencontre. Il fut tenté de rebrousser chemin. Rien ne pouvait lui être plus pénible, plus odieux en ce moment que la rencontre de son complice. L'orgueil s'ajoutait au repentir pour hérisser la conscience de M. de Sabaillan.

Martial l'attendait-il? N'était-il là que par hasard?

En tout cas, il n'était pas si absorbé dans la contemplation de la rivière qu'il n'entendît venir le comte. Il se tourna vers lui, et, d'un air à la fois très humble, mais provocant dans sa soumission, il ôta par un grand geste son chapeau de paille et salua bas.

M. de Sabaillan hocha la tête. Encouragé ou

voulant le paraître, le vieux soldat approcha en saluant toujours et d'une voix respectueuse jusqu'à l'obséquiosité :

— Mon colonel va bien? demanda-t-il.

— Très bien, répondit sèchement M. de Sabaillan.

Martial devait s'en tenir là; mais il avait son amour-propre à venger et quelque arrière-pensée à satisfaire.

— On n'attendait pas monsieur le comte si vite que cela! reprit-il.

— C'est ce qui te trompe, Martial, on m'attendait.

— Aujourd'hui?

— Demain, au plus tard.

— Ah!

Martial eut une contraction de la bouche qui voulait évidemment dire : C'est donc cela! Mais il se garda bien de formuler tout haut aucune observation. Il tournait son chapeau de paille dans ses mains et regardait plus fixement la rivière. Puisque le comte ne le congédiait pas et ne passait pas son chemin, c'est qu'il avait encore des questions à lui adresser.

M. de Sabaillan, impatienté de la rencontre plutôt que réellement désireux de continuer l'entretien, répondit à demi-voix :

— Eh bien, on ne sait toujours rien dans le ays?

— Rien, colonel.

— L'homme? le bateau?

Martial fit de la main un geste lent, indiquant fil de l'eau, et dit :

— Ils sont loin!

M. de Sabaillan respira.

— Tu m'as fait faire une grosse sottise, Martial.

Le jardinier ne protesta pas; ce qui était une rte de contradiction muette.

M. de Sabaillan fut choqué du silence.

— Tu iras demander ta grâce à la comtesse, si veux rentrer chez moi.

Martial conserva son attitude respectueuse et lencieuse.

— Ou plutôt, continua le comte avec une hueur qui grandissait, tu feras bien de quitter le ys. Je ne veux plus te rencontrer.

Martial était devenu cramoisi; de grosses pers lui coulaient sur le front. Il mordait sa mouche grise, et la palpitation des paupières traissait une surprise prochaine de la sensibilité.

M. de Sabaillan fut à demi fléchi par cette émon.

— Si tu as besoin de moi pour t'établir ailurs...

— Mon colonel est bien bon, interrompit l'ancien soldat, qui suffoquait. Mais j'aimerais mieux un coup de fusil dans la poitrine.

— Es-tu fou? Je ne t'en veux pas autant que cela !

M. de Sabaillan riait presque.

— Moi, je m'en veux ! continua Martial.

— Et si je te pardonne !

— Vous êtes devenu bien facile au pardon, mon colonel !

— Et toi, bien entêté !

— Entêté, oh ! oui, je le suis, repartit violemment Martial, en levant un poing fermé dont il se frappa le front.

Il n'y avait pas à se méprendre au sens de ces paroles, chassées du cœur par une explosion de rage. C'était, non pas l'entêtement du repentir, mais celui de sa prétention première et de ses soupçons contre la comtesse qu'il affirmait ainsi.

M. de Sabaillan, sans être un grand observateur, avait sa perspicacité morale assez éveillée pour comprendre. Il pâlit et eut un éclair de menace.

— Ah çà ! drôle, demanda-t-il d'un ton de grand seigneur, est-ce que nous ne nous entendons pas ?

— Je crois que si, au contraire, monsieur le comte, répliqua hardiment le jardinier, qui ne trai-

tait plus M. de Sabaillan en soldat, quand il se révoltait contre lui.

— Tu as l'air, ma parole d'honneur, de persister dans ta haine absurde.

— Je n'ai pas le droit de haïr, monsieur le comte, mais j'ai le devoir de vous aimer plus que tout le monde.

— Grand merci de ton amitié, qui m'a fait peut-être commettre un crime.

— Un crime! un crime!

Martial tressaillit à ce mot, qu'il rongea ensuite, pendant quelques secondes, entre ses dents, avec des clignements d'yeux farouches.

— Oui, c'est un crime de tuer les gens, autre part qu'à la guerre.

— Tuer! Savez-vous seulement, colonel, si vous avez tué?

— Ah! je voudrais bien l'avoir manqué!

Martial osa regarder en face son ancien maître, avec un éclair si visible de reproche et de pitié, que M. de Sabaillan lui dit, emporté par le soupçon :

— Tu m'as caché quelque chose, l'autre fois!

— Non.

— Alors, tu as du nouveau à me raconter.

Martial garda le silence, mais un silence présomptueux, qui paraissait gros de révélations.

— Voyons, ne fais pas le mystérieux, dis-moi ce que tu sais.

L'injonction était faite avec un accent brutal.

Le jardinier, qui sentait son avantage, ne voulait pas se hâter d'obéir.

— Je ne me soucie pas d'être cause d'une autre sottise, dit-il avec finesse.

— Butor ! tu as peur d'être pris en flagrant délit de mensonge.

— Peut-être !

— Voyons, Martial, trêve de réticences ! Tu me dois même tes méchancetés, entends-tu ? Parle, je le veux !

— Quand j'ai dit qu'un homme venait, le soir, depuis quelque temps, dans le jardin du château, disais-je la vérité ?

— Oui !

— Je n'avais que cela à dire ; c'était à vous, monsieur le comte, de conclure.

— Je prends encore sur moi la responsabilité de ce qui résultera de tes paroles ; si c'est cela que tu veux, poltron ! parle, mais parle donc !

Martial s'essuya la bouche, pour que ses paroles sans doute fussent toutes neuves, toutes fraîches, toutes flambantes et portassent plus droit. Il se redressa :

— Si je vous disais pourquoi madame la com-

tesse n'est pas au château, je ne mentirais pas davantage.

— Où est-elle ? dans le village ?

— Non.

— Tu l'as suivie ?

— Pas aujourd'hui, mais je sais qu'elle a pris le chemin dans lequel je l'ai suivie il y a six jours.

— Prends garde, Martial !

— Vous voyez bien, colonel, que j'ai tort de parler.

— Tu as tort de ne parler qu'à moitié. Allons, dis tout ce que tu sais; fais-moi ton conte tout à l'aise.

M. de Sabaillan avait saisi le bras de Martial, qu'il secouait, en le regardant avec menace.

Au lieu de répondre péremptoirement, comme il était sommé de le faire, Martial interrogea.

— Que vous a-t-on dit, monsieur le comte, quand vous êtes arrivé? Que madame de Sabaillan était allée faire ses dévotions, n'est-ce pas ?

— Non, on m'a dit qu'elle était sortie de bonne heure et qu'elle ne devait pas rentrer pour le déjeuner.

— Je crois bien ! si elle voyage à pied !

— Un voyage ?

— Madame la comtesse ne se contente pas, à ce qu'il paraît, des pauvres et des malades de la

commune : elle va faire ses charités à trois lieues d'ici.

— Ne raille pas, et sois plus clair.

Martial, mis à l'aise par cette invitation brutale, replaça son chapeau de paille sur sa tête en l'assujettissant d'un coup de poing, et d'un air triomphant, qui abaissait le regard de M. de Sabaillan sous le sien :

— Savez-vous, monsieur le comte, pourquoi madame la comtesse est, à l'heure où je vous parle, chez Bernard, le garde-chasse de M. de Vauxcler?

M. de Sabaillan, étourdi de la question, parut chercher dans sa mémoire ce que ce nom de Bernard pouvait évoquer. Il ne trouva rien.

— Si tu le sais, toi, dis-le, répondit-il.

Le jardinier fit attendre la réplique et l'adoucissant pour mieux frapper :

— Elle est peut-être, dit-il, la marraine de l'enfant qu'on cache là.

Le comte, stupéfait, répéta :

— Un enfant ! l'enfant de qui?

Martial n'osa pas sourire; il se couvrit le visage d'un masque effroyable de bonhomie.

— Je n'en sais pas plus.

— Tu ne sais rien. Alors qui t'a dit qu'elle allait là pour un enfant?

— Personne, je l'ai vue.

— Espion!

— Un espion, c'est un homme qui recherche les traces de l'ennemi, qui court le risque d'être fusillé par ceux qu'il livre s'il est découvert, par ceux qu'il prétend servir s'il ne réussit pas. Vous pouvez m'appeler espion, mon colonel. En tout cas je ne vous cherchais pas; vous me questionnez, et je réponds.

— Comment l'as-tu vue? demanda M. de Sabaillan avec une sorte de douceur qui était la tenue en laisse d'une colère instinctive.

— Je revenais de Vauxcler, où j'avais été m'offrir comme jardinier, quand j'ai aperçu madame la comtesse, sur le coup de midi, qui arrivait à la maison du garde. Elle avait bien marché; elle avait fait les trois lieues à pied. Avant d'entrer dans la maison, elle regarda à gauche, à droite; mais je m'étais reculé dans le taillis; elle ne me vit pas et entra.

— Elle ne se cachait pas.

— Oh! non! pourquoi se serait-elle cachée?

— Eh bien! alors...

— Mais, dans le moment, je me dis que c'était une cachette que de venir à pied, quand il y avait encore un cheval à seller dans l'écurie ou une voiture à prendre...

— Enfin, tu l'as vue entrer, interrompit M. de Sabaillan avec impatience; après?

— Je l'ai vue sortir aussi.

— Seule ?

— Avec M. Bernard, le garde-chasse, qui l'a reconduite au chemin de fer dans sa carriole.

— Que me parlais-tu d'un enfant ?

— Ah ! voilà ! comme je suis resté dans les environs de la maison, j'ai vu à un moment madame la comtesse s'approcher de la fenêtre du premier qui était ouverte... Elle tenait un enfant dans les bras, l'embrassait.

— C'était l'enfant du garde !

— C'est possible.

— Elle s'intéresse à ce ménage.

— Oh ! beaucoup pour aller les voir à pied.

Le comte haussa les épaules, mâchonna son cigare, qui s'était éteint et qu'il jeta ensuite avec impatience, se croisa les bras, pour arrêter un tremblement stupide qui agitait tout son corps, s'en voulut d'avoir prêté une minute d'attention à Martial, et essaya cependant de chercher une interprétation à cette visite singulière, lointaine.

Ses idées se pressaient et obstruaient son cerveau. Il voulait, tout à la fois, établir par des calculs improvisés, par des conjonctures rapides, que son honneur et sa confiance n'avaient rien à redouter de cette histoire d'enfant, et se rappeler des œuvres de charité analogues. Mais il s'em-

brouillait. Le souvenir de ses absences longues et fréquentes rendait l'invraisemblable possible, et cette vision de sa femme, partant le matin pour une course de trois lieues, le rendait jaloux de ce secret.

Quoi donc ? Il l'avait laissée si peu attristée et si peu intimidée qu'elle eût la même activité charitable? Elle lui avait réclamé la liberté quand il était parti, et c'était pour un usage mystérieux, qui la livrait encore au soupçon, à l'espionnage de Martial ?

La réflexion, même incomplète, n'était pas bonne à M. de Sabaillan. Quelque chose d'ailleurs de plus fort que le raisonnement, une soudaine rumeur de son sang bouillonnant dans les veines, l'étourdissait, lui montait à la tête, lui donnait la fièvre.

— Sais-tu encore monter à cheval ? dit-il tout à coup à son ancien soldat d'ordonnance.

— Oui, mon colonel.

— Tu vas venir avec moi. Cette fois, nous n'emporterons pas de fusil. Ce sera tant mieux pour toi ; ma cravache me suffira pour te châtier.

Il tourna le dos à Martial et marcha vivement jusqu'à la petite porte dans la haie d'épines, traversa le jardin, gravit en haletant, mais en sifflant, les deux escaliers des terrasses, cria plutôt

qu'il ne donna l'ordre de seller les chevaux, et dix minutes après il partait avec Martial, galopant d'un galop de chasse, l'œil brillant, tourmenté d'une âpre curiosité dont il se moquait et qu'il éperonnait d'un rire aigu sous lequel ses lèvres entr'ouvertes séchaient et brûlaient.

IX

LA MAISON DU GARDE

La maison de Bernard, le garde-chasse, était visible de loin, placée en avant du bois, dont elle semblait le bureau de douane, et à quelque distance du village, dont elle paraissait le bureau d'octroi.

M. de Sabaillan la reconnut aux renseignements donnés par Martial, pendant la route.

— C'est là! n'est-ce pas?

— Oui, colonel.

— La maison n'est pas faite pour un mystère. Tu es fou.

Le comte arrêta son cheval, descendit, jeta la bride à son compagnon.

— Attends-moi; mets-toi à l'ombre sous ces noyers.

Martial fit un mouvement presque involontaire pour protester.

— As-tu peur que je n'étrangle la nourrice, imbécile?

Ce n'était pas cette crainte-là qui avait provoqué le mouvement de Martial. C'était l'instinctive curiosité d'un être dévoué qui se croit des droits sur les secrets de son maître.

Le comte s'avança, en affectant de marcher lentement, d'examiner les alentours, voulant se ressaisir, se calmer, épouvanté de son agitation. A deux ou trois reprises, il passa la main sur son front, cherchant à le refroidir, à en écarter la fièvre. Il marquait le pas, pour être plus sûr de sentir le sol qui avait vacillé sous ses pieds.

On se souvient que la maison du garde avait un petit jardin devant sa façade et qu'elle confinait, par derrière, à un petit pré au delà duquel commençait le bois.

M. de Sabaillan, comme Antonie à sa première visite, arriva jusqu'à la haie vive qui formait clôture sur la route, sans apercevoir personne ; mais, au lieu de traverser le jardinet, il tourna autour de la maison, isolée par un petit sentier. Il lui semblait avoir entendu du bruit dans la partie qui avoisinait le bois.

Antonie et Charles Dontilly, assis devant la

porte de la maison, ouverte sur le pré, sous une treille qui formait un berceau, causaient, abrités du soleil, tandis que la petite Julie, posée dans l'herbe devant eux, sur des linges blancs, agitait ses jambes nues et ses poings, mêlant une distraction souriante à l'entretien doux, mais sérieux du blessé et de la jeune femme.

De la blessure extérieure de Dontilly on ne voyait rien. Le bras était fixé dans l'entrebâillement du gilet, ce qui suffisait pour une convalescence avancée. Le visage était encore pâle, mais la blessure invisible qui s'ouvrait au cœur eût expliqué plus sûrement cette pâleur que la blessure à demi cicatrisée.

Charles et Antonie, dans un tête-à-tête d'amoureux, causaient gravement de leurs devoirs communs et de leurs devoirs particuliers.

Ils ne parlaient pas de leur séparation nécessaire. Ils étaient l'un et l'autre trop fiers, trop discrets, pour avoir donné plus d'une seconde à ce détail; mais des autres complications qui allaient suivre la démarche du docteur Vernon.

Dontilly n'avait pas été surpris d'apprendre cette démarche. Elle plaisait à sa droiture. Il essayait seulement, non de justifier, mais d'expliquer la conduite de son ami d'Ambreville.

Celui-ci n'hésitait, en définitive, devant son

devoir que pour mieux s'assurer qu'il était le devoir absolu, impérieux.

Il offrait de se charger de l'enfant, de le reconnaître, en promettant un inviolable secret; mais, sans décliner aucune responsabilité, il ne croyait pas qu'il fût indispensable d'épouser mademoiselle de Sabaillan, dont il n'était pas aimé et qui préférait sans doute à un mariage contraint la liberté dans le silence.

Cette explication accusait Céline et frappait Antonie. M. d'Ambreville était sans excuse dans le passé. N'était-il pas un peu excusable de supposer pour l'avenir ce pacte sans mariage qui réservait le bonheur de Céline dans les conditions d'orgueil, d'éclat que mademoiselle de Sabaillan voulait mettre dans sa destinée?

— Mais, disait Antonie, si mon mari exige ce mariage?

— Mon ami se soumettra, sans un mot d'objection.

Cette assurance était encore une menace. Quelle perspective, en effet, que ce mariage imposé, dans lequel Céline apporterait une rancune, une humiliation effrontée, et M. d'Ambreville, la résignation d'un homme du monde sans estime pour sa femme!

Aucun d'eux ne serait digne d'une pareille

épreuve et ne songerait à faire de ce mariage une douleur noble. Quel dénouement effroyable à l'illusion de quelques jours, à l'ivresse d'une heure, à cette extase sacrilège de deux êtres jeunes, intelligents, bien élevés, dignes d'amour, et condamnés à ne pas s'aimer !

Antonie regardait la petite fille qui s'ébattait dans un rayon de soleil, et se disait tout bas :

— Qui donc t'aimera quand ta mère t'aura prise pour te haïr?

— Si j'avais eu l'honneur de vous voir, disait Dontilly, dans cette malencontreuse soirée que je me reproche, je vous aurais offert d'emporter l'enfant à Paris. Vous auriez eu confiance en moi, n'est-ce pas? Je vous assure que je me sens une bonne volonté de père nourricier et que, depuis mon séjour forcé ici, j'ai pris une si grande habitude de voir, d'entendre ce petit être, qu'il me sera difficile de m'en passer... Je ne l'oublierai plus. J'aurais dû faire ce que je dis là, il y a deux mois, quand j'en ai parlé au docteur Vernon. Depuis ma blessure, il a déclaré qu'il était trop tard; qu'il fallait pour vous, madame, pour l'enfant, pour tout le monde, que la situation fût éclaircie et que le seul juge naturel fût invoqué.

Antonie était attendrie de ce que disait Dontilly. Elle trouvait tout simple qu'il eût voulu

avoir pour lui cette enfant qu'elle avait voulue pour elle.

En s'efforçant de ne mettre qu'un peu de gratitude dans sa réponse, elle lui disait :

— Je vous l'aurais confiée sans crainte, sans arrière-pensée; plus tard, vous me l'auriez montrée. J'aurais trouvé le moyen, quand elle eût été petite fille, grande fille, de m'intéresser ouvertement à elle. Oh ! oui, puisque je ne pouvais pas l'emmener au château, c'est dommage que vous ne l'ayez pas emportée.

C'était ainsi que, sans laisser glisser dans leur entretien aucune pensée d'égoïsme, aucune tendresse qui ne fût pas tout entière de la sollicitude pour la petite fille sans nom, Antonie et Charles se rencontraient dans un rêve commun de famille.

Nul mot dont la délicatesse de Dontilly pût avoir des remords, dont la pudeur de madame de Sabaillan pût ressentir un trouble léger, n'avait été proféré entre eux, et cependant à les voir ainsi, graves, avec un même sourire, assis côte à côte, sous la treille qui les couvrait de la même ombre, ayant devant eux un enfant, qu'ils contemplaient avec la même pitié ravie, il eût été impossible de ne pas songer qu'on avait là le tableau d'un ménage heureux.

Derrière, dans la maison, madame Bernard re-

muait les assiettes, rangeait les chaises après le déjeuner, entrecoupant sa besogne d'appels, criés ou chantés, à son fils, parfois à Julie, qu'elle venait regarder, en passant sa tête joyeuse entre les têtes des deux amis, et la nourrice ajoutait un achèvement familier à cette scène conjugale, dont un peintre, idéaliste ou naturaliste, au choix, se fût émerveillé.

Antonie éprouvait, dans sa plénitude, cette volupté secrète de la conscience avertie, qui ne craint plus de déguster les ivresses dont elle pouvait être étourdie.

Elle n'avait ni regret coupable, ni espoir subtil de transaction hypocrite.

Rien ne met à l'aise comme l'honnêteté. Elle affranchit plus que la révolte. Antonie savait bien que cet entretien serait le dernier. Elle le savourait pour s'en souvenir, en se disant qu'en effet la pente eût été douce de l'amitié à une sympathie plus vive. .

Il y a quelque chose de plus charmant que la première tentation de l'amour : c'est le spectacle rétrospectif d'une tentation qu'on analyse sans faiblesse, sans trouble, comme on regarde un beau pays qu'on domine, après l'avoir traversé d'un élan rapide, sans en avoir tâté les marécages et la boue.

La coquetterie la plus fine est celle de la vertu. Antonie se disait qu'elle aurait plus de mérite à ne plus voir M. Dontilly, à justifier la confiance du docteur Vernon. Elle se défendait contre toute mélancolie personnelle. C'était bien assez du sujet d'inquiétude pressant, tragique, qui l'obligeait à se concerter avec l'ami de M. d'Ambreville. Plus tard, quand elle serait sortie de ce drame, il lui serait bien permis par son juge intérieur, qu'elle faisait plus sévère que M. Vernon, plus dangereux que M. de Sabaillan, de se rappeler ce mirage d'une union conjugale, devant le berceau d'un enfant, ce rêve éternel et toujours déçu.

M. de Sabaillan s'était arrêté dans un angle de la petite prairie, derrière un peuplier, contre lequel il lui fallut s'appuyer, tant il ressentit tout à coup de lassitude.

Il regardait de loin, avec une avidité d'observation qui lui arrachait quelque chose de la poitrine, ce tableau invraisemblable : sa femme causant dans une familiarité sans réticence, dans un abandon paisible et confiant, avec un homme dont il ne pouvait distinguer le visage, car la treille le mettait dans l'ombre; et devant ces deux êtres accouplés par une confiance absolue, un enfant auquel ils souriaient, épanoui à leurs

pieds, comme la fleur visible de cette amitié.

Après cinq minutes de ce spectacle qui lui étreignait le cœur jusqu'à l'étouffement, le comte passa à travers deux buissons mal joints et s'avança dans le pré.

Antonie, qui regardait toujours devant elle et au loin, par habitude d'esprit, par besoin d'horizon, pour ne pas regarder à côté d'elle ou trop près, l'aperçut la première. Elle le vit marchant, en pleine lumière, très pâle et les yeux ardents.

Elle tressaillit et posa la main sur celle de Dontilly, pour l'interrompre, en disant rapidement :

— Mon mari!... il sait tout! Le docteur a parlé.

Alors elle se leva, pleine de courage, improvisant son rôle, surprise de cette brusque arrivée, souriant à ce visage effaré et menaçant, voulant épargner à M. de Sabaillan la confusion de s'excuser près d'elle, puisque maintenant il la savait innocente. Elle se baissa, prit la petite fille, l'enveloppa de ses bras, en l'appuyant contre sa poitrine, et s'avança au-devant de son mari.

Celui-ci, confondu de tant d'audace, s'était arrêté et la laissait venir. Comme il fit un geste menaçant, Antonie serra plus fort la petite fille, mais, auparavant, lui donna un grand et doux baiser.

M. de Sabaillan, quand elle fut à deux pas de lui, blême, les moustaches tremblantes, balbutia :

— Quel est cet enfant?

En parlant, il regardait moins l'enfant lui-même que l'homme, demeuré debout sous la treille qui le masquait.

Antonie fut étonnée de la question.

— Mais... c'est elle, répondit-elle maternellement.

Et elle ajouta aussitôt avec un regard qui intercédait :

— Embrassez-la!

Le comte recula et se redressa avec une horreur et un étonnement si visible qu'Antonie eut le soupçon d'une méprise.

— C'est le docteur Vernon qui vous a amené? demanda-t-elle en tremblant.

M. de Sabaillan avait oublié le nom d'un médecin à peine entrevu.

— Non, dit-il, c'est Martial, comme la première fois.

Il faisait siffler sa cravache.

Antonie comprit; un éclair lui montra la vérité. Elle eut peur, puisqu'il ne s'agissait plus d'elle. Elle fit trois pas en arrière, et se tournant vers M. Dontilly en enveloppant encore plus l'enfant dans ses bras :

— Il ne sait rien, dit-elle d'un air épouvanté.

Dontilly sortit de l'ombre. M. de Sabaillan avait mis son bras sur l'épaule de sa femme, en la retenant, en l'étreignant, et, les dents serrées, les yeux injectés de sang, il lui disait :

— Que faites-vous ici? A qui cet enfant?

Dontilly se jeta devant Antonie, et, d'un geste brusque, souleva le bras de M. de Sabaillan.

Le comte le reconnut. Il l'avait si bien regardé à la grande lumière de cette nuit superbe! Il avait si souvent pensé au visage de l'homme qu'il avait tenu pendant trois secondes au bout de son fusil!

— Vous! c'est vous? dit-il avec stupeur.

— Vous voyez que vous ne m'avez pas tué! répondit le blessé.

— Oh! je vous tuerai maintenant!

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Vous! répéta M.. de Sabaillan, qui êtes-vous?

— Charles Dontily, avocat du barreau de Paris, répondit le blessé d'un ton calme.

— Me direz-vous aujourd'hui pourquoi je vous trouve en tête-à-tête avec la comtesse de Sabaillan?

Dontilly jeta un regard rapide à Antonie; comme elle restait silencieuse et immobile, il ne voulut pas devancer la révélation; il se tut.

— Ah! cette fois, je vous ferai bien parler, reprit le comte en brandissant sa cravache.

— Je ne crois pas, dit Dontilly très pâle, en regardant si bien M. de Sabaillan en face que celui-ci laissa retomber son bras.

— Monsieur, vous n'êtes pas un lâche, repartit le comte visiblement ébranlé par cette assurance; si vous êtes un homme d'honneur, répondez. Je n'ai pas d'armes, j'abjure toute violence, répondez-moi!

Dontilly fut ému, mais resta muet.

— Vous, Antonie, dit le comte avec un accent qui vibrait, je vous en conjure, si vous n'avez pas pitié de vous, ayez pitié de moi. Je veux tout savoir; j'aurai la force de tout entendre. Pourquoi êtes-vous ici? Quel est cet enfant?

Antonie souleva la petite fille, qu'elle couvrit de baisers pour convaincre son mari qu'il ne devait avoir aucune méfiance, aucune arrière-pensée, puisqu'elle caressait ainsi, devant lui, un enfant qui ne pouvait être un témoin contre elle.

M. de Sabaillan perdait sa colère, mais dans un désordre qui entraînait aussi sa raison.

Il voulut arracher par une dernière violence, qui était l'instinct d'une force exaspérée et vaincue, la vérité qu'on lui cachait, et déjà il avançait le bras pour enlever l'enfant, quand Dontilly, se

remettant encore devant la comtesse, dit fermement :

— Prenez garde, monsieur ! Vous voulez la vérité?

— Oui, râla M. de Sabaillan.

— Taisez-vous, monsieur Dontilly ! cria Antonie.

— Non, madame, il faut que M. de Sabaillan sache tout. Cette situation ne peut se prolonger. Nous devançons une confidence qui devait être faite avec plus de précautions et d'autorité, mais qu'il ne dépend plus de nous d'ajourner.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de lui ! murmura Antonie, en posant sa bouche contre la joue de l'enfant.

Le comte de Sabaillan porta la main à son front.

Dontilly s'imagina qu'il se calmait, quand déjà il était sous la menace d'une congestion. Il ouvrit la bouche, mais sans pouvoir articuler un mot.

— Monsieur, lui dit Dontilly avec un respect qui restait fier dans sa douceur, nous tenons ici, madame de Sabaillan et moi, la place d'une mère qui n'ose se nommer, la place d'un père qui est forcément absent.

Le comte fut pris d'un grelottement qui faisait claquer ses dents. Il ouvrait démesurément les yeux, attendant, mais ne devinant pas.

— Vous savez, continua Dontilly, qui voulait maintenant retarder l'explication, que j'ai affronté vos menaces et vos violences plutôt que de vous avouer... ce que je ne puis différer...

— Quoi? balbutia le comte.

Dontilly hésitait de nouveau.

Au même instant, il se fit un tumulte dans la maison du garde. Une voiture, que l'on n'avait pas entendue venir, s'était arrêtée à la porte. Des paroles rapides étaient échangées; Antonie et Charles se retournèrent, tandis que le comte, béant, immobile, regardait devant lui.

La porte de la salle du rez-de-chaussée était restée ouverte. Le docteur Vernon parut, couvert de poussière, la figure plus maigre, les yeux sombres. Il poussa les deux sièges restés sous la treille, et, s'avançant à grands pas :

— Est-ce que j'arrive trop tard? demanda-t-il d'une voix haute et brève. J'ai pourtant fait bien du chemin, en peu de temps.

Il serra la main de Dontilly, salua madame de Sabaillan, lui prit l'enfant, qu'il tendit au comte.

— Avez-vous déjà embrassé... votre petite-fille?

Ces derniers mots avaient été jetés avec cette résolution du chirurgien qui vise l'abcès et le perce.

M. de Sabaillan, foudroyé, eut un rire convulsif machinal, qui resta incrusté pendant deux secondes sur sa bouche ; puis d'une voix étranglée :

— Ma... petite-fille ?

— Ne le saviez-vous pas encore? reprit le docteur. Oui, votre petite-fille, puisque c'est l'enfant...

— De ma fille ! soupira le comte, qui vacilla, essaya de se retenir aux regards qui l'observaient et tomba lourdement sur l'herbe.

Antonie s'élança.

— Laissez-nous faire, lui dit le médecin en lui rendant l'enfant. Vous, monsieur, aidez-moi. Vous avez bien fait de vous lever, M. de Sabaillan vous remplacera sur le lit qu'il vous a fait prendre.

Il se baissa, souleva la tête du comte, lui dénoua sa cravate, et, tout en lui tâtant le pouls :

— Dépêchons-nous, dit-il à Dontilly, il n'y a pas de temps à perdre.

X

LE COUP DE SANG

Un quart d'heure environ après la scène que je viens de raconter, M. de Sabaillan, que le docteur Vernon avait saigné, sortait de sa syncope, mais ne rentrait que lentement dans la vie réelle.

Il fut surpris de la chambre où il se trouvait, de l'attitude de sa femme, presque agenouillée à côté de lui, de la présence du docteur. Il referma les yeux, pour retrouver l'impression qui l'avait frappé, comme une pierre lancée par une fronde.

Le premier mot qu'il essaya d'articuler fut le dernier qu'il eût prononcé. Il le retrouva figé sur ses lèvres :

— Ma fille !

Le docteur fit signe à madame de Sabaillan de

s'éloigner, de le laisser seul avec le comte. Il voulait être libre de faire alterner les prescriptions médicales avec les conseils, sans être obligé de laisser une part, à chaque instant, à l'intervention plus délicate, mais plus douloureuse d'Antonie.

Quand il fut en tête-à-tête, il redonna un peu de force au malade par sa cordialité, et avec une bonté virile, avec une prudence ferme, il dit peu à peu au malheureux père tout ce qu'il avait projeté de lui dire, prenant les précautions que sa sagesse prévoyait, comme si l'on en prenait jamais assez avec les plaies paternelles, qui sont des plaies incurables.

M. de Sabaillan écouta d'abord avec cette attention vague et glacée que donne la lassitude, l'hébétation. Il hochait la tête, à chaque suspension dans le discours du docteur, comme s'il eût compris et approuvé ce que celui-ci disait, mais ne faisait aucun mouvement de douleur ou d'indignation.

Quand ce fut fini, il se trouva gêné du silence. Sa douleur se rouvrait. Il étendit la main, saisit celle de M. Vernon.

— Qu'est-ce que vous m'avez dit? Ma fille?...

Le docteur recommença la douloureuse confidence, mais sur un mode différent, en plaignant plus qu'en conseillant le malade.

Cette fois, M. de Sabaillan ne put retenir ses larmes.

Il y a des gens qui ne pleurent qu'une fois dans leur vie, mais dont la vie s'écoule avec les pleurs. C'est une sève longtemps contenue qui s'épanche sous une incision.

Le docteur respecta et surveilla cette faiblesse, dont il tirait une espérance. Quand il la crut terminée, il revint à la charge et expliqua comment le mal lui paraissait réparable. Le secret était si bien gardé par des gens d'honneur ! Mademoiselle de Sabaillan était si jeune !

Tout ce récit concernant sa fille avait accablé le comte, sans qu'il songeât à Céline. Les derniers mots du médecin l'évoquaient nettement. Le père eut un spasme de douleur.

— Rappelez madame de Sabaillan, dit-il.

Le docteur alla à la porte de l'escalier, transmit la demande du comte. Antonie remonta et s'avança vers le lit.

— Pardon! lui dit son mari, en lui tendant les mains.

— Qu'ai-je à pardonner? répondit doucement Antonie.

— Mes soupçons, ma colère.

— Je vous ai plaint ; les apparences étaient contre moi.

— C'est possible; mais votre caractère, votre visage, mon estime étaient contre les apparences... Je m'étais dit cela, et je venais repentant, prêt à vous croire.

— J'ai mérité d'être accusée; dans ce malheur, j'ai ma part de responsabilité.

— Non, dit fortement le docteur, en intervenant.

— Vous entendez, reprit M. de Sabaillan. C'est moi qui mérite tous les reproches; je veux les mériter... Ne suis-je pas le père de cette malheureuse?

Il porta la main à son front, pour y retenir sa raison qui battait de l'aile.

— Ma fille! ma fille a été séduite... elle est mère! mauvaise mère, n'est-ce pas? Elle ne savait donc rien de ce qui s'était passé au château, quand je l'ai emmenée?

Antonie ne répondit pas.

— Elle savait tout! dit fermement le médecin.

Le comte tressaillit :

—Vous êtes un homme sincère, vous, docteur, mais un homme implacable. Elle savait tout, et elle n'a rien dit!

— Elle a eu peur, murmura Antonie.

— Peur pour elle, mais pour vous? non. C'est lâche!

— Détrompez-vous, monsieur, elle vous ménageait.

— En me laissant vous outrager, tenter un meurtre? Je vous le répète, c'est lâche!

Il se redressa sur son lit :

— Je veux me lever; je veux partir. Un soldat doit avoir plus de courage. Qu'on prévienne Martial.

— Vous partirez avec moi, en voiture, répliqua le docteur Vernon d'un ton d'autorité.

M. de Sabaillan regarda le médecin avec une déférence craintive. Était-il donc si malade qu'on ne pût lui permettre de remonter à cheval?

— Faites venir Martial, répéta-t-il doucement.

— Je puis le renvoyer de votre part.

— Non, je veux lui parler... devant vous; c'est lui qui est cause de tout...

La colère contre Martial lui était plus facile à supporter que la douleur contre sa fille. Le docteur ne voulut pas le contredire, et, entrant dans son idée, il lui offrit son bras pour descendre, pour aller vers Martial, au lieu de l'appeler. L'action paraissait ainsi plus énergique au convalescent.

M. de Sabaillan, en s'appuyant sur M. Vernon, ajouta :

— J'ai aussi des excuses à adresser à ce monsieur, que j'ai failli assassiner.

— Je l'ai guéri ; ce n'était rien.

— Il est bien vengé !

— Il n'a jamais songé à la vengeance.

— C'est un galant homme, docteur. Où donc a-t-il pris son courage ?

En disant cela, M. de Sabaillan songeait évidemment au séducteur, qu'il trouvait bien lâche, par comparaison ; mais, comme il regardait Antonie, celle-ci eut de la peine à s'empêcher de pâlir. Son mari pouvait lui attribuer l'inspiration de ce beau courage de Dontilly.

On descendit.

Dans la salle basse, Dontilly, rêveur, était appuyé contre le chambranle de la porte ouverte sur le petit pré. Pour lui aussi, cette crise était un dénouement douloureux. Il devait d'ailleurs se préparer à répondre pour son ami.

A l'entrée de M. de Sabaillan, il s'inclina.

— Monsieur, lui dit le comte avec dignité, si mon repentir ne vous suffit pas...

— Ah ! monsieur, ne parlez pas de repentir. Je représente un grand coupable !

— C'est vrai !... mais vous le représentez en héros.

— C'est mon ami.

— Pourquoi n'est-il pas ici ?

— Son devoir le retient.

— Son devoir !... Voilà une singulière excuse pour un déserteur. Dites-lui que je l'attends.

Dontilly fit un geste de soumission. M. de Sabaillan continua :

— Quant à vous, monsieur, je n'ose vous remercier de m'avoir épargné... Il eût mieux valu tout me dire quand je vous ai accosté... Ce serait sans doute fini pour moi, puisque j'avais un fusil... mais vous avez cru être généreux...

M. de Sabaillan fut interrompu par un petit cri.

La nourrice, stupéfaite de ce qui se passait, ne comprenant rien à cette réconciliation du mari, de la femme et de celui qu'elle avait toujours considéré comme le père, s'était retirée discrètement au fond de la pièce, portant les deux enfants sur chaque bras.

Malgré sa discrétion, voulut-elle faire attester sa présence ou faire intervenir directement l'héroïne innocente, pour obtenir un éclaircissement ? La petite Julie ne poussa-t-elle un cri, que parce que la nourrice l'avait baisée un peu trop fort ?

M. de Sabaillan porta vivement la main à sa poitrine et se retourna, jetant un regard hésitant vers madame Bernard.

Antonie, avec une intuition de tendresse infaillible, alla vers la nourrice, lui prit l'enfant et l'apporta au grand-père.

M. de Sabaillan recula d'abord avec effroi. Mais cette offrande était présentée avec une supplication si éloquente des yeux, de la bouche, de l'attitude, qu'il revint à l'enfant, la contempla quelques minutes, se baissa sur elle, craignit de l'embrasser, et déposa le baiser dont sa bouche était tourmentée sur le front de sa femme, en murmurant des sons confus qui ressemblaient à des sanglots et qui étaient peut-être une bénédiction.

Antonie rendit l'enfant à madame Bernard et fit à celle-ci, sans doute, quelque recommandation rapide, car la femme du garde répondit tout bas, avec émotion :

— Je vous le jure.

M. de Sabaillan réclama alors le bras de sa femme pour sortir de la maison.

— Vous voilà devenue mon bâton de vieillesse, lui dit-il doucement, car je suis bien vieux depuis trois heures. Ma jalousie, c'était ma jeunesse attardée. Ma douleur me dit mon âge.

— Tout peut se réparer, monsieur.

— Non, rien ne se répare, après un désastre pareil... C'est le dernier : l'arbre est mort ! Vous voyez : il a suffi de l'égratignure du docteur pour me faire chanceler.

En entrant dans le jardinet qui précédait la maison du garde, M. de Sabaillan eut une légère

suffocation. L'air extérieur l'étouffait. Peut-être était-ce seulement la vue de Martial, appelé par le docteur Vernon, et tenant les deux chevaux par la bride, qui rouvrait violemment la blessure récente.

— C'est singulieur, docteur, dit le comte après un arrêt d'une minute, et en voulant réagir contre sa faiblesse, je me sens plus atteint par votre coup de lancette que je ne me suis senti perforé, à Palestro, par un coup de lance. Décidément, je suis un invalide.

Il releva la tête et, regardant Martial d'un ton d'autorité et de colère :

— Toi aussi, tu feras bien de prendre ta retraite. Tu n'es plus bon pour faire le service. Tu ne fais que des maladresses.

Comme Martial baissait les yeux, en tordant un regard mécontent qui glissait vers madame de Sabaillan, et en restant droit dans une attitude hautaine, le comte reprit plus vivement :

— Tu ne sais même plus te mettre au port d'armes et rendre les honneurs à qui de droit. Tu oublies de saluer madame de Sabaillan.

Martial, tout rouge, fléchit la tête.

— Plus bas! lui dit le comte.

Martial s'inclina tout à fait.

— Plus bas encore, drôle!

L'ancien soldat eut un frémissement de révolte; M. de Sabaillan continua :

— Je devrais te commander de te mettre à genoux, mais il faudrait m'y mettre à côté de toi, et je ne peux pas. Va-t'en; reconduis les chevaux, et ne m'attends pas au château. Nous ne nous verrons plus.

Martial passa du rouge au blanc.

— Colonel! balbutia-t-il.

— Va-t'en!

— Être chassé, moi! reprit le vieux soldat en regardant avec une énergie suprême et menaçante madame de Sabaillan.

— Je ne te chasse pas; je te donne congé. Tu aurais si peu de temps encore à me servir!... A propos, reconnais-tu monsieur?

Dontilly, qui était resté un peu en arrière, rejoignait M. de Sabaillan.

Martial regarda l'avocat et ne dissimula rien de sa stupeur en le reconnaissant, en voyant surtout que le comte le saluait.

Décidément il se passait des choses extraordinaires, incompréhensibles. Cette femme, cette artificieuse comtesse de Sabaillan avait donc fait des sorcelleries.

L'éclair qui passa dans les yeux de Martial résumait cette pensée. Il n'attendit pas qu'on

lui infligeât l'humiliation de saluer ce revenant. Il s'inclina avec une sorte de peur superstitieuse, et lui aussi, accablé des découvertes qu'il avait faites, il remonta sur son cheval, sans ajouter un mot, prit l'autre cheval par la bride et partit au galop, mâchant sourdement de vagues imprécations contre les maîtres ingrats, les maris qui sont dupes, les domestiques qui sont niais, et les femmes qui savent toujours avoir raison!

M. de Sabaillan prit place avec Antonie dans la grande voiture de M. Vernon, une vieille calèche de louage.

Dontilly resta seul devant la porte de la maison du garde. Le comte lui avait dit au revoir, en lui tendant la main. L'avocat avait touché la main tendue, mais n'avait pas répondu à cette invitation qui contenait plutôt une injonction indirecte. Lui dire au revoir, c'était lui renouveler la recommandation pressante d'écrire à son ami d'Ambreville, de l'amener au château, d'être son témoin.

Charles se sentit triste et comme accablé. Il pouvait se féliciter d'avoir rempli son devoir. Ce qui lui restait à faire était un complément; mais il éprouvait une sorte de désappointement amer d'avoir réussi; il ne lui manquerait plus que de réussir encore, pour que tout fût à jamais fini entre Antonie et lui.

Quand il eut vu la voiture du docteur disparaître au tournant de la route, en laissant derrière elle un petit nuage de poussière, il se dit :

— Quel prétexte aurai-je maintenant pour la voir?

Pour la première fois, il s'avouait franchement, loyalement, virilement, qu'il aimait madame de Sabaillan, sans se permettre aucune espérance sur les sentiments réels d'estime qu'Antonie lui gardait.

Il fit lentement ses préparatifs de départ. Il lui semblait qu'il devait recueillir l'air vivifié, épuré par madame de Sabaillan et l'emporter avec lui.

Avant de se faire conduire à la station de Saint-Cyre, après ses adieux à madame Bernard, il embrassa avec émotion la petite Julie, lui parlant tout bas, comme si elle eût été un écho docile et mystérieux, pour recevoir, garder et insuffler à une autre, qui la caresserait à son tour, les sentiments dont elle aurait reçu la confidence.

— Chère enfant, lui dit-il, sauras-tu jamais combien je t'ai aimée, combien je t'aime, combien je voudrais t'aimer encore!

Il appuya si fortement ses lèvres sur le front de la petite fille qu'il la fit crier, ce qui, malgré son bon cœur, ne lui donna aucun remords.

Le retour au château fut silencieux et triste. Le docteur se reposait de ses voyages, pour être plus promptement disposé à recommencer. M. de Sabaillan se laissait aller à la tentation énervante de cette faiblesse physique et morale qui l'avait surpris; il portait en lui une effroyable douleur, mais il ne la remuait pas, ne voulant pas en mourir avant l'heure et bien persuadé qu'il en mourrait.

Antonie rêvait, avec un faible et permanent sourire sur ses lèvres, pour dissimuler le fond de sa rêverie à son mari, mais en réalité avec une crainte nouvelle. Elle passait d'une épreuve à une autre plus compliquée. Cacher à son mari la faute de Céline, c'était beaucoup; mais ce n'était plus rien à côté de cette tâche, autrement délicate et périlleuse, d'amener Céline à la soumission, au repentir, à la pudeur.

En arrivant au château, le comte parut sortir de la somnolence de son voyage. Il voulut tenir un petit conseil de famille avec sa femme et le docteur.

Tout d'abord, il exigea qu'Antonie lui confiât tout ce qu'elle savait de la séduction. Comment ce malheur était-il arrivé?

Antonie ne put que lui répéter les confidences reçues de Céline. Elle feignit de croire, elle

voulut se persuader que, si elle avait accompagné sa fille chez madame de Marval, elle eût pu deviner le danger, le conjurer.

Ce n'était pas de sa part de la présomption, de la vanité. Elle avouait, en même temps, qu'elle avait des reproches à s'adresser. Elle eût dû mieux connaître le caractère de son élève, prévoir l'éblouissement d'une âme jeune, étourdie, printanière.

— J'ai été une mauvaise institutrice, une mauvaise mère, dit-elle avec simplicité.

— Vous avez été toujours un admirable exemple, lui répondit son mari, et cela devait suffire à une fille de ma race.

Sur ces derniers mots : « ma race », M. de Sabaillan s'arrêta et réfléchit.

Son orgueil frivole de patricien ne tint pas contre cette idée qui lui vint vite : — que Céline avait été accessible à la séduction, précisément parce qu'elle était de sa race. Il eut, avec cette conviction, un premier remords sérieux. Il était châtié par sa fille. Mais le châtiment était bien dur et aurait dû ménager au moins le cœur paternel.

On délibéra sur la marche la plus prompte et la plus efficace pour empêcher le scandale, jusque-là épargné au nom de Sabaillan. Le

mariage était le moyen banal, nécessaire, qui se présentait tout d'abord. Le comte ne pouvait supposer que M. d'Ambreville hésitât ; il ne pouvait croire que Céline osât refuser une réparation qui n'était pas même discutable.

Avant tout, il fallait qu'elle arrivât.

M. de Sabaillan pensait qu'une lettre à madame de Marval suffirait. Antonie ne put réprimer un petit mouvement de répugnance à la pensée que la jolie veuve, inconsidérée et étourdie, deviendrait ainsi forcément la confidente d'un drame fait pour demeurer circonscrit entre ceux qui le connaissaient déjà. Elle n'osait pas accuser tout haut madame de Marval, mais elle osait l'accuser tout bas. Elle s'alarmait, dans le courage de son humilité, d'avoir à partager son devoir nouveau avec cette coquette qui l'avait toujours considérée comme une sorte de dame de compagnie épousée.

Le docteur Vernon déclara que la commission ne pouvait être confiée à d'autres que lui. Il devinait les scrupules et les craintes de madame de Sabaillan. A quoi bon écrire? Il irait chercher mademoiselle Céline, sous le seul prétexte qu'on avait besoin d'elle. Madame de Marval n'avait pas à se déranger, et madame de Sabaillan devait rester auprès de son mari.

— Vous croyez donc que je vais être malade, docteur? demanda le comte avec une crainte ingénue.

— Je crois que ce n'est pas trop d'un ou de deux jours de tête-à-tête pour remettre votre conscience, plus affectée que votre santé. Moi, je suis dans mon rôle. J'ai été à Paris vous chercher. Je me serais arrêté au retour chez madame de Marval, si je n'avais écouté un instinct qui me poussait à vous suivre jusqu'ici. Puisque je suis en train de faire des commissions, vingt lieues de plus ou de moins ne me gêneront pas.

M. de Sabaillan accepta cette offre, et le lendemain le docteur Vernon, après l'hospitalité d'une nuit au château des Épines, partit par le premier convoi, promettant de ramener Céline dans la journée même.

M. de Sabaillan était frappé au cœur, en donnant à ce mot le sens que les physiologistes eux-mêmes sont obligés de lui donner, puisque tout le positivisme du monde ne peut supprimer l'effet de l'émotion sur la circulation du sang.

Sa nature robuste, fatiguée, mais maintenue en une sorte d'équilibre apparent, révélait tout à coup ses ruines dissimulées.

Il resta, après le départ du docteur Vernon, toute la journée assis ou plutôt étendu dans un

grand fauteuil, étonné de garder la chambre, se levant par soubresauts pour descendre, pour sortir, mais retombant bientôt dans l'énervement d'une douleur morale contre laquelle il était sans ressource, n'ayant jamais rien subi de pareil.

Il essayait d'interroger sa femme, pour se préparer peut-être à interroger sa fille. Mais les réponses d'Antonie ne lui servaient pas. Elle n'avait rien su, rien vu, que quand Céline avait été contrainte aux aveux.

A travers sa douleur, sa colère, sa honte, le colonel sentait s'agiter une peur confuse. Si sa fille allait lui dire : — Tu n'as pas le droit d'être sévère ! — Si M. d'Ambreville, qu'il avait rencontré chez madame de Marval, avec qui même il avait été en rivalité de coquetterie auprès de la jolie veuve, lui répondait : — Vous avez été mon maître!

Cette pensée lui donnait le frisson. Il ne voulait pas s'arrêter à cette expiation fatale de sa vie légère. Que deviendrait-il si, dans un malheur semblable, il ne pouvait accuser personne? C'était bien assez des remords de la veille, des jours précédents!

Cette douce et touchante figure de sa femme, qui s'offrait naïvement pour supporter les reproches, l'accablait. Il se tuerait plutôt que de

laisser une responsabilité à Antonie, et il prévoyait qu'il serait accablé, si Antonie ne partageait pas la responsabilité du désastre qu'on voudrait lui attribuer.

Vers le soir, il fut pris de la fièvre. Malgré le désir qu'il avait manifesté plusieurs fois, d'une façon presque impérieuse, d'attendre Céline, de ne pas se coucher, avant qu'elle fût arrivée, d'être debout pour l'interroger, il finit par céder, autant à l'incitation de son malaise qu'aux douces injonctions de sa femme. Il se mit au lit, en faisant promettre qu'on l'avertît dès que le docteur Vernon et Céline seraient arrivés.

XI

L'INTERROGATOIRE

Ce ne fut que très tard, vers minuit, qu'on entendit une voiture rouler dans l'avenue. M. de Sabaillan n'eut pas besoin d'être averti. Il semblait dormir; il était dans le brouillard de la fièvre. Il se souleva, au bruit de la grande porte qu'on refermait, et, s'accoudant sur son oreiller, reprenant cette lucidité du soldat réveillé en sursaut, qui commande avec précision, avant même d'avoir réfléchi :

— C'est elle. Je vais lui parler. J'espère bien qu'elle monte tout droit ici. Voyez, Antonie, si par hasard...

Madame de Sabaillan n'eut pas le temps de faire deux pas jusqu'à la porte de la chambre. Un murmure grossissant annonçait la venue de Céline.

— J'avais peur de mourir avant son arrivée! soupira M. de Sabaillan.

Il voulut se lever; ses forces le trahirent, et se contredisant dans la même minute :

— Qu'est-ce que j'ai donc? murmura-t-il; le docteur m'a tiré trop de sang. Je suis sûr qu'il l'a fait exprès.

Antonie, qui voyait et comprenait cet effort, se pencha sur lui, et, avec une hardiesse qu'elle n'avait jamais eue, lui mettant un baiser quasi-maternel sur le front :

— C'est votre tendresse, mon ami, qui vous avertit de pardonner, lui dit-elle.

— Pardonner!

Il secoua la tête et continua dans un murmure :

— M'en laissera-t-elle le pouvoir?

Céline devançait le docteur Vernon. Elle entra la première dans la chambre, sans embarras, n'étant sans doute prévenue de rien, et alla vivement vers le lit de son père, en donnant en passant un salut familier de la tête à Antonie.

— Bonjour, papa! dit-elle d'une voie gaie, sifflante, qui mit des brises dans la chambre.

Antonie se recula avec un mouvement d'effroi et regarda le docteur Vernon, qui apparaissait dans l'encadrement de la porte.

M. de Sabaillan voyait venir sa fille avec des yeux qui attisaient leur flamme. Cette entrée joyeuse le provoquait étrangement. Céline se baissa pour l'embrasser; il étendit la main et la repoussa.

— Qu'est-ce qu'il a donc? demanda-t-elle avec un petit rire dont l'insolence n'était peut-être qu'une surprise naïve.

Elle se redressa, et tout en interrogeant du regard le docteur et sa belle-mère elle retirait ses gants, enlevait son chapeau, qu'elle posait sur une table ; elle agitait par ses mouvements ce silence qui la menaçait.

M. Vernon était devenu subitement impassible, impénétrable. Antonie était pâle et soutenait le regard de Céline avec une fermeté placide qui voulait exhorter celle-ci à la soumission.

— Est-ce qu'on m'a trompée? demanda d'une voix moins haute mademoiselle de Sabaillan. Ce n'est donc pas parce que tu es souffrant que le docteur est venu me chercher?

Elle ajouta après une seconde :

— Que se passe-t-il? Que me veut-on?

Elle appuya une de ses mains sur le dossier d'un fauteuil et se tint droite, raidissant ses traits pour ainsi dire.

Le comte avait cherché pendant toute la jour-

née la formule initiale de son interrogatoire. Habitué à commander et non à présider, plus impératif que majestueux, il n'avait trouvé aucune formule assez solennelle ni assez énergique. Il comptait d'ailleurs que l'attitude soumise, à demi repentante au moins de Céline lui faciliterait l'improvisation. Mais cette tentative d'entêtement dans laquelle il se reconnaissait l'irrita et lui conseilla la brutalité. Le soldat se substitua instantanément à l'homme du monde et donna au père de famille le ton cynique et gouailleur.

Il se mit d'aplomb, le coude sur son oreiller, et, d'une voix grossie, alourdie, traînante :

— Tu ne m'avais pas dit que tu m'avais fait grand-père?

Céline n'eut aucun mouvement du corps; seulement, ses yeux pétillèrent sous ses sourcils brusquement rapprochés. Elle interrogeait la physionomie de M. de Sabaillan. Jusqu'où irait cette brutalité? N'était-elle que la bravade de la faiblesse?

Elle amincit sa bouche, qui eut presque un sourire, voila ses yeux, et d'une voix sèche :

— J'ai voulu laisser à d'autres le soin de me dénoncer.

— Malheureuse!

Le comte brandissait son poing, qu'il agitait

comme une foudre. Céline se recula un peu. Elle savait son père capable de s'élancer sur elle et de la frapper. Décidément, l'accès pouvait se maintenir pendant quelques minutes encore à cette température furieuse :

— Je n'osais pas, reprit-elle d'un accent plus conciliant.

Et avec une inspiration d'hypocrisie sentimentale, toute naturelle, elle ajouta avec un trémolo dans la voix :

— Ah! si j'avais eu ma mère!

Le comte poussa un gémissement de colère et de douleur.

— Il ne te manque plus que d'insulter ma femme.

— Votre femme!

Tout ce que ce mot peut contenir de reproche et en même temps de soumission forcée, de réticence et en même temps de mépris, flamba si visiblement dans cette interjection, que M. de Sabaillan en fut presque épouvanté.

Le docteur Vernon, demeuré jusque-là à l'écart dans l'ombre de la chambre, s'avança, prit la main du comte, qu'il serra pour l'avertir, pour le contraindre et regardant Céline sévèrement :

— C'est moi, mademoiselle, qui vous ai dénoncée.

— Vous! Vous étiez le dernier de qui j'attendais une trahison.

— Me taire plus longtemps, c'eût été trahir l'innocence.

— Pourquoi ne m'avoir pas avertie de cela tantôt? Vous m'avez menti.

— Non, je vous ai dit que votre père était souffrant, c'est vrai; il fallait bien que vous vinssiez.

Céline avait baissé la tête. Elle promena des yeux inquiets, farouches, autour d'elle. On l'avait amenée dans un piège; mais, puisque cet étranger se mêlait de l'interroger, elle allait le remettre à sa place.

— Eh bien, monsieur, me voilà, reprit-elle d'une voix haletante, saccadée, méchante. Votre commission est terminée. Ce n'est plus maintenant qu'une affaire entre mon père et moi.

— Cela dépend, mademoiselle.

— De quoi donc?

— Je suis ici auprès d'un malade.

— Docteur, interrompit M. de Sabaillan, je vous supplie de demeurer, non pas que je redoute d'être plus malade. Je vivrai toujours assez maintenant; mais vous êtes un témoin que personne ne récusera dans une question d'honneur. Elle s'expliquera devant vous; elle se défendra, si elle

peut se défendre, et, avant tout, elle fera ce que je vais lui dire.

Céline regarda son père avec une anxiété qu'elle dissimulait mal.

— Demande pardon à celle qui a été accusée, menacée, presque frappée par ta faute et qui serait morte, entends-tu bien? plutôt que de me laisser te maudire.

— Je n'ai rien fait pour que vous la soupçonniez.

— Qu'as-tu fait pour me prévenir de l'injustice de mes soupçons?

— J'ai obéi aux conseils qu'on m'avait donnés... n'est-ce pas, madame?

— C'est vrai, dit doucement Antonie, qui voulait faire intervenir sa douceur.

— Les conseils! repartit M. de Sabaillan, très agité; tu as obéi à ceux qui te préservaient de ma colère; mais les conseils d'honneur et de sagesse qu'*elle* t'a toujours donnés, tu ne les as pas écoutés!

Cette fois, Céline eut un rire frissonnant de mépris. Son orgueil ne voulait pas être abaissé.

— Vous ne m'aviez pas dit, mon père, que c'était pour m'enseigner la sagesse que mademoiselle Antonie était entrée ici... Ma mère me suffisait. Depuis qu'elle est morte, j'ai été seule,

libre. Je pouvais croire que je n'avais plus de leçons à recevoir de mon institutrice, puisque vous en faisiez votre... femme.

Ce dernier mot se fit attendre, par une habileté audacieuse.

Le comte, suffoqué de cette résistance, repartit avec animation :

— C'est par amour pour toi qu'elle a accepté mon amour...

— Et votre nom.

— Il te sied bien de parler de mon nom, que tu déshonores.

— Le déshonneur ne peut venir que du scandale. Qui voudra le provoquer?

— Moi, si tu ne m'obéis pas.

— Vous, mon père, vous feriez cela?

— Oui.

Céline eut un éclair qu'elle éteignit aussitôt. Elle ne voulait pas, avant de savoir au juste à quel châtiment on prétendait la réserver, laisser déborder tous les sentiments de révolte qui l'agitaient. Elle se mordit les lèvres, et prenant un air de soumission, bien insolent encore :

— Qu'exigez-vous, mon père?

— D'abord que tu demandes pardon à celle que tu as trompée...

Céline n'attendit pas que son père eût achevé

la phrase; elle se tourna vers Antonie, et brusquement :

— Pardon, madame!

Puis aussitôt, sans s'arrêter au regard d'Antonie, elle ajouta :

— Vous êtes obéi, mon père.

M. de Sabaillan porta la main à son front. Ses idées lui échappaient. Le docteur, qui était resté près de lui, intervint.

— En voilà assez pour ce soir. M. le comte est très souffrant.

Céline eut un mouvement de pitié, de regret. Elle essaya de se pencher encore sur son père. Mais celui-ci, dont le cerveau s'embarrassait dans la nuée montante d'une congestion, fit un geste vague pour éloigner sa fille et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Retirez-vous, mademoiselle, je vous en prie, reprit le docteur, qui tenait compte à Céline de son mouvement de pitié et qui lui parlait sans aigreur.

Céline ne résista pas; elle s'inclina et se dirigea vers la porte.

Antonie s'était approchée vivement du docteur, pour l'interroger et l'aider. Celui-ci refusa de lui répondre et de la prendre pour auxiliaire. Avec un mouvement des sourcils, lui montrant Céline, qui s'éloignait :

— A chacun son malade!

Il ajouta tout bas, très bas :

— Ne craignez rien. Il n'y a pas de danger... immédiat... faites, si vous le pouvez, qu'il n'y en ait pas plus tard.

Antonie comprit et suivit Céline, qu'elle rejoignit dans le couloir.

En entendant un pas derrière elle, mademoiselle de Sabaillan dit par-dessus son épaule avec dureté :

— Pourquoi me suivre? Avez-vous peur que je m'évade?

— Pourquoi me parles-tu ainsi, Céline?

Céline marcha plus vite, sans répliquer. Antonie la suivait, une lumière à la main, symbolisant ainsi, sans y songer, dans l'obscurité de ce vieux château, et avec son dévouement patient et modeste, la conscience qui voulait éclairer cette âme obscure.

En arrivant à sa chambre, Céline ouvrit la porte avec impatience, entra et se jeta dans un fauteuil.

Antonie ferma soigneusement la porte, posa la bougie sur la cheminée, contempla quelques instants sa belle-fille, et, croyant remarquer des symptômes de sensibilité, feints ou réels, vint s'agenouiller devant elle avec la grâce d'une mère qui veut séduire ou réduire un enfant mutin.

— Céline, lui dit-elle doucement, en lui prenant les mains, qu'elle caressa, tu as tort de m'en vouloir. Ce qui arrive n'est pas ma faute, je te le jure. Ton père est revenu subitement... Martial, qui m'avait suivie une autre fois sans doute, lui a indiqué la maison du garde : j'y étais ; il nous a vus, M. Dontilly et moi...

Céline, qui écoutait, les sourcils froncés, eut un tressaillement, et, regardant sa belle-mère, avec de grands yeux surpris, au fond desquels on sentait poindre un éclair de moquerie :

— Ah ! M. Dontilly ! j'apprends avec plaisir qu'il n'a pas été tué !

— Il a été blessé ; il est guéri.

— Tu l'as soigné ?

Antonie resta impassible sous la raillerie ; elle répondit très simplement :

— Non.

— Alors, reprit Céline, en poursuivant l'avantage qu'elle croyait avoir obtenu, mon père vous a surpris comme le soir du rendez-vous dans le jardin, et, pour t'excuser d'une imprudence, tu m'as livrée.

Elle avait recommencé à tutoyer Antonie, pour l'atteindre plus profondément par cette familiarité. Madame de Sabaillan répliqua :

— Non, mon enfant, je n'aurais rien dit, et je

me laissais accuser; tu le sais bien, c'est le docteur Vernon...

— C'est juste. Il était donc là aussi ?

Antonie expliqua la résolution prise par le docteur, raconta son départ pour Paris, à la poursuite de M. de Sabaillan, son retour.

— Ainsi, c'était un complot, dit Céline, les dents serrées, en relevant sa belle-mère et en se redressant avec elle, pour la regarder en face; vous aviez juré de me perdre.

— Dis : de te sauver !

— Me sauver? Quel danger pouvais-je courir, si le secret était gardé ?

— Laisse-moi croire que tu te serais reproché et que tu nous aurais reproché aussi la situation faite à ta fille.

— Ah ! cette enfant ! cette enfant !

Elle fit quelques pas dans la chambre, et revenant à Antonie :

— Sais-tu bien que vous me la ferez haïr ?

— Tais-toi ! s'écria madame de Sabaillan, effarée.

— Je te dis la vérité. Je n'ai pas la vocation maternelle ; la nature s'est trompée.

Antonie protesta par un soupir d'envie.

— Je te parais un monstre, n'est-ce pas ? Suis-je donc la première que sa faute n'ait pas convertie à la maternité ?

— Pauvre petite, qui expiera pour toi !

— En attendant qu'elle expie, comme tu le prétends, elle se fait bien venger ; c'est pour elle qu'il me faudra subir l'affront d'être une fille-mère, moi, mademoiselle de Sabaillan !

Antonie fit un geste de stupeur, et comme Céline, surprise à son tour, l'interrogeait :

— Qui te parle d'affront ? C'est pour elle qu'il faut épouser M. d'Ambreville.

— Lui ? Jamais.

— Pourquoi ?

— Je le hais, et il me hait.

— Lui ! ton amant ?

— Ah ! ce mot me soufflette, mais ne me persuade pas. Oui, j'ai eu un amant, puisqu'on appelle ainsi l'homme qui, par entraînement, par dépit par corruption, provoque et défie une fille téméraire comme je l'ai été.

— Tu l'as aimé, ne fût-ce qu'un jour !

— L'ai-je aimé ? c'est possible, je n'en sais rien et pourtant je me suis donnée ! Comment cela est-il arrivé ? Je te l'ai raconté ; tu le sais maintenant mieux que moi ; je ne m'en souviens plus Mais devenir la femme de cet homme qui me méprise, qui songeait à épouser madame de Marval

— Lui ?

— Parbleu ! c'est pour cela que j'ai été coquette

avec lui, sans savoir, sans me douter... enfin, il me méprise ; il me l'a avoué, et si je ne l'ai pas frappé au visage, le fat, c'est que je me sentais délivrée de la persécution de son prétendu repentir. Sois persuadée d'ailleurs qu'il me refusera... comme je le refuse.

— C'est un homme d'honneur, balbutia madame de Sabaillan, épouvantée.

— Ah ! cela s'appelle un homme d'honneur! Eh bien, j'aime mieux rester toute ma vie une fille déshonorée que d'être la femme d'un homme d'honneur comme celui-là !

— Je t'affirme que M. Dontilly, son ami...

— Oh ! M. Dontilly a toutes les vertus, puisqu'il te plaît tant ! Admire-le, aime-le tout à ton aise; mais laisse-moi haïr l'autre.

Antonie eut des larmes dans les yeux.

— Tu me châties bien d'avoir eu la présomption de te tenir lieu de mère, dit-elle en tombant sur une chaise.

La colère de Céline se détendit tout à coup. Trouvant un prétexte de douceur dans le regret subit de sa cruauté, elle en profita, et, à son tour tombant aux genoux de madame de Sabaillan, elle lui saisit les mains, qu'elle mordit de baisers à plusieurs reprises.

— Je suis folle, pardonne-moi, ma bonne An-

tonie, ma petite maman, pardonne-moi. Tu vois ; je ne demande pas mieux que d'être soumise, quand on ne veut pas me contraindre par la menace. J'ai eu tort de te laisser soupçonner, accuser par papa. J'aurais dû me jeter à son cou, lui avouer tout, le désarmer ; c'est vrai ; mais j'étais persuadée qu'on peut cacher toujours, sans inconvénient, de pareils secrets. J'ai eu peur, j'en conviens, du premier mouvement de mon père, qui est brutal. Je t'ai dit des méchancetés tout à l'heure ; je t'en dirai peut-être encore. Mais tu me connais mieux que je ne me connais, puisque tu ne peux pas m'en vouloir. Eh bien, je t'en prie, arrange les choses de façon à empêcher que j'épouse M. d'Ambreville, au cas où il me demanderait en mariage. Je suis sa veuve, je ne suis pas sa fiancée... Oui, tu vas me parler de sa fille, de *ma* fille ?... Vaut-il mieux donner à cette enfant plus tard le tableau d'un ménage horrible, que de la laisser vivre, grandir dans l'ignorance de parents qu'elle n'aura pas à juger ? N'est-ce pas raisonnable ce que je te dis là ?

— Tu as une raison qui m'effraye, ma pauvre enfant !

— Ah ! que veux-tu ? On a trop souvent raconté, devant moi, des histoires de séductions et de mariages faits dans des conditions pareilles. Veux-tu

que je t'en cite?... J'ai lu hier encore dans le journal une aventure qui ressemble à la mienne. Les malheureux se sont mariés, et la femme a tué son mari... Papa m'a mis depuis quelques jours en tête un autre mariage.

— Cet officier, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois que je l'aimerais, si je suis capable d'aimer.

Céline avait conscience de la terreur inspirée par ses paroles ; elle voulut les alléger par un petit rire et par des façons enfantines. Mais Antonie plongeait trop avant dans le rêve de cette destinée qui s'ouvrait, sans illusion, sans tendresse, sans remords, sans fièvre même de jeunesse, pour se laisser prendre au piège de ces gâteries et de ces mimes.

Son cœur se resserrait. Elle eût voulu maudire, gronder au moins cette belle créature, positive et pourtant indifférente aux réalités ordinaires, qui s'était perdue par une curiosité que ni les sens ni la naïveté n'excusaient, et qui n'attendait peut-être qu'une malédiction, pour se trouver affranchie de l'hypocrisie de son égoïsme dépravé.

Mais Antonie ne pouvait se lasser d'avoir pitié de celle qu'elle avait reçue enfant, qu'elle avait aimée comme sa fille, envers qui elle se croyait des torts d'inattention, de négligence.

Elle la fit asseoir à côté d'elle, et doucement, tendrement, elle lui fit reproche de parler ainsi, de blasphémer non le devoir, car Céline ne comprenait pas ce mot-là, mais au moins l'amour. Elle essaya de lui persuader qu'elle aimait M. d'Ambreville, qu'en tout cas elle était capable d'aimer ; qu'elle devait donc bien se recueillir avant de se prononcer.

Elle tâcha de magnétiser cette rébellion ; elle ne fit que lui donner une impatience nerveuse qui ressemblait à de la sensibilité, mais qui n'en était que l'ironie.

— Tu es trop bonne, lui dit Céline, qui ne voulait pas se calmer. Dis-moi des injures, fais-moi des reproches ; j'aime mieux cela. J'ai besoin d'en vouloir aux autres, à toi, autant sinon plus qu'aux autres. Car enfin tu aurais pu empêcher tout ce qui est arrivé, si tu avais voulu.

— Moi ! si j'avais voulu ? s'écria Antonie, atteinte dans la partie vive de sa conscience.

— Il fallait me deviner.

— Il fallait me donner ta confiance.

— Ah ! ce n'était pas facile ! tu as été ma maîtresse, avant d'être ma mère ; je t'avais caché trop de choses, quand j'avais des leçons à te réciter, pour que tu eusses d'un coup tous mes secrets, quand tu n'as plus été mon institutrice.

Voyons, ma pauvre Antonie, ne te désole pas; mais sache bien que si les parents ne voient pas toutes les idées de leurs enfants, à mesure qu'elles s'éveillent, les institutrices et les maîtres en voient encore moins. Il leur faudrait du génie pour refaire les années qu'ils n'ont pas connues. Dès le premier jour, tu as eu une bonté de commande pour moi.

— Ah! Céline!

— Oui, plus tard, tu m'as aimée. Mais, le premier jour, tu n'as eu que la volonté de m'aimer. Moi j'ai eu celle de me défendre, de me réserver, et, quand tu me demandais si tu me plaisais, je te répondais oui, pour n'avoir pas une institutrice plus désagréable. Au fond, je ne pensais pas ce que je disais. Tu as cessé bien vite de n'être qu'une amie banale; moi, j'ai toujours été ton élève banale, qui ne veut pas être punie, et puis... et puis!...

— Quoi donc?

— J'ai soupçonné dès le premier jour de ton arrivée que tu plaisais beaucoup plus à papa qu'à maman. Cela m'a donné des idées fatales qui ont germé.

Antonie passa la main sur son front, pour en étancher la moiteur. Céline reprit d'un ton plus insinuant :

— Te souviens-tu du soir où tu es arrivée au château ? C'était par une soirée comme celle-ci... On t'a fait entrer au salon, et j'ai été te prévenir de monter dans la chambre de ma mère... J'ai remarqué que tu n'avais pas une robe à la mode. Maman était déjà souffrante, étendue sur une chaise longue. Elle t'a dit : — Je vous donne une élève difficile. — J'ai entendu et j'ai été flattée de cet avertissement comme d'un éloge. Tu as promis ta bonne volonté, et tu as été t'installer là, dans cette chambre à côté de la mienne, qui est vide maintenant. Je faisais toutes mes volontés avant ton arrivée... Je sortais à cheval avec mon père. J'étais fière de lui. Il était fier de moi. Un jour, il me laissa fumer une cigarette et se moqua de mon mal de cœur. Je lui ai gardé rancune de sa faiblesse d'abord, de sa raillerie ensuite. Je crois qu'il m'eût fallu un instituteur et non une institutrice. Maman trouvait que je n'apprenais guère, que je ne devenais pas une demoiselle. Elle avait dit à mon père, avant ton arrivée : — Si nous n'obtenons rien par cette demoiselle, que l'on m'annonce comme très instruite et très douce, nous mettrons Céline au couvent des Ursulines, à Orléans. — Je ne voulais pas aller au couvent. J'aimai mieux me faire aimer de toi tout de suite. C'était facile, ma pauvre Antonie; tu ne deman-

dais que cela. Je n'y gagnai pas d'être tout à fait aussi libre qu'auparavant, mais j'y gagnai les éloges que tu faisais de moi à ma pauvre maman et qui lui adoucissaient la crainte de mourir, de me laisser, et aussi la jalousie de te voir si jolie et si aimée de papa.

Antonie, qui se contenait, eut un soubresaut violent.

Céline ignorait la pudeur des âmes délicates et chastes ; elle parut presque scandalisée de l'émotion qu'elle provoquait.

— Eh bien, oui, dit-elle avec une candeur effroyable, c'était bien visible que papa t'aimait. Il eût fallu être aveugle pour ne pas le voir. Maman, les domestiques et moi, tout le monde le voyait et s'en rendait compte.

Antonie eut besoin de se souvenir de la pureté de sa vie, de la loyauté de sa conduite, pour ne pas faiblir sous ces meurtrissures.

Céline s'était interrompue.

— Continue ! dit madame de Sabaillan.

— Cela te fait donc de la peine ?

— Dieu m'est témoin que j'ignorais cette jalousie. Je serais partie, si j'avais pu soupçonner que ma présence causât la moindre douleur à ta mère. Je la croyais aimée...

— Oh ! il l'aimait aussi. Il était possible, après

tout, qu'il fût le seul à ignorer ce qui se passait en lui. Moi, j'ai entendu bien des choses, et quand, plus tard, j'ai compris que tu deviendrais ma belle-mère, tout ce qui m'avait paru vague d'abord s'est précisé dans mon esprit.

Antonie, cette fois, ne put retenir une réflexion douloureuse.

— Alors, tu m'as crue ambitieuse, coquette, habile ?

— Non. Mais j'ai été heureuse de ne pas t'avoir confié tous mes petits rêves de jeune fille et d'enfant gâtée, car je me suis dit que tu les raconterais maintenant à ton mari, et papa m'était devenu suspect ; j'ai été jalouse de toi, moi aussi. Ce n'était pas seulement la place de maman, c'était la mienne que tu me prenais.

— Que fallait-il donc faire pour avoir toute ta confiance ?

— Je n'en sais rien. Tu n'aurais jamais réussi probablement. Mon premier sentiment m'avait rendue défiante. Les commentaires surpris à l'office et ailleurs avaient fortifié cette prévention. Seulement, j'étais bien sûre de te trouver au jour de péril ou d'embarras ; cela me suffisait.

Céline, dans sa naïveté hautaine, croyait rendre hommage à Antonie, en lui révélant ainsi les calculs de son égoïsme ; mais elle expliquait bien,

malgré tout, le tort d'une maternité d'adoption que les circonstances imposent, quand les préjugés ont commencé, au préalable, à empoisonner les relations entre celle qui voudrait devenir la mère et l'orgueilleuse enfant qui ne voudra jamais devenir sa fille.

Céline, dans la surprise que lui causait à elle-même cette dénudation de son cœur, avait demandé sincèrement : — Suis-je un monstre ? — Elle était le monstre, séduisant, quand il est joli et spirituel, que crée une famille sans direction, dont le chef est frivole, dont la mère est faible, dont toute la moralité réside dans une étrangère, attirée pour rester subalterne, et en qui se subalternisent avec elle la morale, la délicatesse, tous les sentiments nécessaires.

— Je comprends tout ce que tu me dis là, dit madame de Sabaillan avec tristesse ; mais quand tu t'es trouvée en péril, chez madame de Marval, il fallait m'appeler, me prévenir, puisque je n'étais bonne que pour les cas extrêmes. Je n'étais pas là, pouvais-je savoir ce qui se passait ?

— Ai-je eu le temps de te prévenir ? Savais-je que je courais un danger ? Je n'ai vu l'abîme que pendant un éclair, et il m'a attirée plutôt qu'il ne m'a effrayée.

Antonie frissonna à l'accent de bravoure que

mettait Céline dans son aveu. Elle la regarda, sans vouloir l'interrompre ni l'empêcher de se livrer tout entière. Il fallait que cette confidence fût définitive, décisive. Peut-être bien que le mystère qui avait toujours échappé à la bonne volonté peu pénétrante et peu sceptique de l'honnête institutrice allait se révéler de lui-même. La chasteté de madame de Sabaillan était prête à tout entendre.

— Oui, reprit Céline, je suis arrivée chez madame de Marval, dans un appétit de gaieté, de plaisir, de toilette, de coquetterie qui me livrait d'avance. Si tu savais comme ce vieux château des Épines m'avait exaspérée ! J'ai découvert, depuis ma faute, ce qui m'eût sauvée ; ce n'est ni toi ni ta sagesse : c'est tout simplement Paris. Je suis de la race de celles qui vivent de luxe et de gourmandise, et que la pâte ferme de la province étouffe ou rebute. Si, au lieu de rester confinée, sauf de rares vacances, dans ce château, où il ne m'arrivait jamais que des bouffées lointaines d'un monde pour lequel je me sens faite, j'avais vécu, depuis cinq ans, dans ce monde-là, comme madame de Marval, par exemple, je me serais trouvée moins exposée et je me serais mieux défendue. J'ai eu peur, avec mes robes taillées à Orléans, de paraître provinciale, à ce diplomate qui me toisait, à travers son lorgnon.

Il avait avec madame de Marval une liberté que j'enviais , que je n'avais jamais observée jusque-là et qui me paraissait un grand honneur, le plus grand qu'on pût rendre à la fierté, à l'esprit, à la grâce d'une femme. Lui qui me touchait à peine du bout des doigts, comme si nous avions échangé de l'eau bénite, il prenait, il palpait, il serrait, sous le moindre prétexte, les mains potelées de madame de Marval, et elle paraissait si bien se plaire à se laisser remuer les bagues dans les doigts, que je finis par lui dire, un jour qu'il allait encore m'effleurer les ongles : — Vous avez donc peur de me casser? — Et, lui tendant la main ouverte, j'attirai la sienne, que je serrai pour lui prouver que je n'étais pas en faïence. C'était un enfantillage sans doute ; mais je te montre par un exemple comment j'en arrivai à vouloir agir en toute occasion à la façon d'une Parisienne. M. d'Ambreville fut surpris d'abord ; puis, de la surprise un peu dédaigneuse, il passa à la curiosité, et, la sienne allant ainsi au-devant de la mienne, elles se sont heurtées toutes les deux. Le premier choc le troubla et me ravit. J'occupais la pensée, comme une énigme au moins, d'un Parisien élégant et lancé... Je ne sais s'il avait la résolution d'épouser madame de Marval, quand il vint chez elle. J'ignore s'il l'a

reprise; mais je sais bien que je la lui fis perdre. Un jour qu'il causait avec elle dans le salon, assis sur un tabouret bas, elle renversée dans son fauteuil, et qu'il la suppliait de lui accorder je ne sais quoi, j'entrai, j'avançai doucement, et, pour ne pas commettre l'inconvenance d'intervenir directement dans leur tête-à-tête, je regardai devant moi dans une grande glace placée derrière eux, et je voyais ainsi toute la scène. Il paraît que mon sourire étincela dans la glace et parut plus moqueur qu'il ne l'était en réalité. M. d'Ambreville se leva lentement, les yeux attachés sur la glace, et parut m'interroger. Une idée folle me traversa la tête. Je ne savais pas ce qu'il sollicitait de madame de Marval, je voulus paraître le savoir et être initiée à ce secret qui semble toujours sous-entendu entre un Parisien et une Parisienne. J'eus un clignement d'yeux plein de promesses, qui le fit rougir, et, pendant le reste de la journée, je le vis distrait. Je surpris ses regards en dessous, tournés vers moi, quand il parlait à madame de Marval... je t'ai dit que je ne l'ai jamais aimé. Pour être franche, j'avouerai qu'à partir de ce jour-là, pendant huit jours à peu près, j'eus une colère contre lui, et en même temps un désir de le voir, de me trouver dans le même air que lui, de surprendre ses regards, qui

ressemblaient sans doute à de l'amour. Je m'étais jurée de l'obliger à me faire des vers, comme il en improvisait pour l'album de madame de Marval. Il m'en a fait... Si je les retrouve, je te les montrerai. Je jouai avec lui, tour à tour, l'ignorance et l'effronterie, le déconcertant quand il devenait trop hardi, l'encourageant quand il était intimidé par la pensée de mademoiselle de Sabaillan!... Je ne te raconterai pas tout. Tu t'effaroucherais. Tu ne comprendrais pas... Un soir, nous revenions seuls, par une allée du parc; madame de Marval avait été obligée de rentrer avant nous et de nous laisser. Je ne sais comment cela se fit : en traversant un massif d'arbres, il me prit par la taille. Cela me parut à la fois effrayant et doux. Son enlacement me mettait un poison dans les veines, et ce fut bien naïvement que j'appuyai la tête sur son épaule. Nous restâmes ainsi cinq minutes, ne nous disant rien. Il eut, le premier, la conscience du péril, mais il l'eut brutale; confus de son sacrilège, il me repoussa; je me retins à sa main, que je remis à la place chaude laissée sur ma ceinture, et je m'appuyai plus fort. — Mais, mon enfant, murmura-t-il tout tremblant et tout sot, vous vous perdez! — Je le trouvai impertinent de me dire cela, de déchirer mon rêve. Je le regardai avec mépris et je lui

jetai au visage, dans un petit rire auquel il n'était pas habitué, ces seuls mots : — Si je veux me perdre! — Je ne pensais pas à ce que je disais;... je regrettai plus tard de l'avoir dit;... mais mes yeux, tout mon être l'auraient dit, si ma bouche s'était refusée à le dire : il fut ébloui, vaincu. Moi-même je fus prise et dévorée dans cette flambée, allumée par moi, et je n'ai plus su comment m'y prendre pour résister. Tu as ma confession tout entière. Elle te scandalise, mais elle te prouve au moins qu'il n'y a pas d'amour à invoquer dans mon repentir. J'ai été imprudente, maladroite, coquette, infâme, si tu veux. Je l'avoue et je m'en repens; mais il n'y aurait que de la honte et de la haine à réveiller entre nous, s'il me fallait lui jurer d'être sa femme... Le lendemain, il crut que j'étais son esclave. Voulait-il m'aimer, après m'avoir prise sans amour? Voulait-il être fidèle à son délire d'une heure? Mais quand je le revis suppliant et exigeant, je me sentis humiliée, blessée, dégradée. Je le traitai avec dédain. Il ne persista pas longtemps dans cette comédie qu'il voulait apprendre, et bientôt à mon dédain il opposa son mépris. Tout fut dit. Il quitta le château de madame de Marval, qui croit à une bouderie de sa part et qui le rappelle. Quand, plus tard, j'ai découvert que

j'étais punie atrocement, je lui ai écrit; c'est toi qui m'as dicté la lettre, non pour le sommer de demander ma main, mais pour le prévenir seulement de mon embarras. A-t-il manifesté à ce moment la volonté de devenir mon mari? Il t'a adressé un ami, M. Dontilly; vous avez concerté ensemble ce qu'il fallait faire. C'est bien; mais si j'avais pu prévoir que vous en viendriez à me proposer d'épouser M. d'Ambreville... jamais ni lui, ni toi, n'auriez rien su de mon malheur. Je m'y serais prise autrement. J'aurais tout confié à madame de Marval. Comment font les Parisiennes dans ce cas-là? J'ai été coupable, je le sais. Mais crois-tu que je le serais moins, si je me mariais à un homme qui ne songeait pas à me prendre pour sa femme, quand il m'ouvrait ses bras, et à qui je ne me suis pas même donnée comme une maîtresse?

Céline, pâle et triomphante dans son impudeur, avait pris un plaisir amer à raconter sa chute sans excuse, son immolation à une sorte de furie de curiosité.

Quand elle eut fini, madame de Sabaillan, qui avait peu à peu courbé la tête, pour dissimuler sa rougeur, et aussi pour n'avoir pas à regarder Céline, lui demanda gravement :

— Si tu n'épouses pas M. d'Ambreville, que comptes-tu faire?

Céline la contempla avec stupeur.

— Rester ce que je suis jusqu'à ce que j'en épouse un autre.

— Te marier... à un autre?

— Pourquoi pas?

— Tu n'as pas le droit de tromper un honnête homme.....

— Un honnête homme qui en aura trompé plus d'une, avant de me demander en mariage.

— Écoute-moi bien, Céline; j'espère que tu te calomnies, et qu'au fond de tes souvenirs, que tu ne veux pas remuer par orgueil, tu trouverais les restes d'un amour qui ne justifie rien du passé, mais qui l'expliquerait mieux que tes explications.

— Quand je te dis que je ne l'ai jamais aimé! interrompit brusquement Céline.

— Tu l'aimeras. On peut mettre de la volonté jusque dans la sympathie, quand il y a un devoir à remplir.

— Veux-tu dire que tu as épousé mon père sans l'aimer?

— Je ne parle pas de moi, reprit Antonie sans se troubler. — Elle devenait vaillante et invulnérable, dès qu'il s'agissait de parler du devoir. — C'est de toi seule qu'il s'agit; tu dois un nom, une situation honorable à ta fille, même au prix de ton bonheur.

— Elle ne portera jamais le nom de M. d'Ambreville.

— Eh bien, je puis faire comprendre à ton père que ce mariage est difficile , impossible même, à une condition cependant...

— Laquelle?

— C'est que tu te consacreras absolument à la tâche que ta faute t'a laissée.

— S'*il* se chargeait de sa fille?

— Tu ne dois pas l'abandonner; ton père se résignerait plutôt à la honte qu'à l'abandon de ton enfant J'espère pour toi, plus encore que pour ta fille, que cette vocation de la maternité, qui ne t'est pas venue au premier tressaillement de tes entrailles, te viendra devant le sourire, devant les larmes de ta fille.

Céline allait répondre :

— Je ne crois pas.

Elle se contint et fit seulement un mouvement des sourcils qui traduisait son doute.

— Si tu savais, continua Antonie, comme elle est jolie! Prends-la pendant une heure dans tes bras, et tu ne résisteras pas à la supplication de sa faiblesse, de son innocence. C'est ton devoir, après tout. S'il faut quitter ce pays, nous le quitterons. Je déciderai ton père. Si l'on peut, « sous un prétexte d'adoption », installer ici ta fille et

la nourrice, j'obtiendrai cela de M. de Sabaillan. Il l'a prise, hier, et, si tu l'avais vu pleurer sur elle, tu n'hésiterais pas. Pense donc à cela! Ton enfant!

Céline se mordait les lèvres, serrait ses doigts entremêlés, et se durcissait pour ne pas répondre.

Antonie plaida alors, d'abondance, avec l'illusion que sa vocation maternelle lui inspirait, la cause de l'enfant innocent. Mais elle s'aperçut, au bout d'une demi-heure, que Céline l'écoutait avec le parti pris de ne pas se laisser persuader. On eût dit que son cœur se refroidissait, à mesure que sa belle-mère s'efforçait de l'échauffer.

Madame de Sabaillan vit qu'elle fatiguait sa belle-fille. Elle doutait d'avoir jamais rien connu du caractère de Céline devant les révélations de cette nuit douloureuse. Elle avait besoin elle-même de prendre conseil des circonstances, du docteur Vernon, du comte lui-même. Elle se leva.

— Je ne te demande plus qu'une chose, lui dit-elle en concluant, avec tristesse : ménage ton père!

— Est-il sérieusement malade?

— Le docteur est inquiet.

— Je suis bien malheureuse! dit Céline avec

un soupir qui révélait plus d'ennui que de douleur.

— Je te laisse, reprit madame de Sabaillan. Réfléchis.

— Je n'ai plus de réflexions à faire.

— Quand on est intelligente comme toi, on ne peut fixer de limites à sa pensée. Nous reparlerons de tout cela demain. Au revoir, ma fille !

Antonie appuya sur ce mot, mais elle s'était éloignée, et sa main, en se tendant, ne pouvait toucher celle de Céline, qui ne fit rien pour se rapprocher et recevoir l'adieu de sa belle-mère, dans une caresse.

— Va, tout ce que tu m'as raconté, ajouta madame de Sabaillan, ne me guérit pas de t'aimer, car je te plains de toute mon âme.

— Si tu me plaignais, tu m'épargnerais des embarras nouveaux.

— Je veux t'épargner des remords.

— Je n'ai à craindre que ceux que je t'ai avoués.

— Es-tu bien sûre de n'avoir jamais que ceux-là?

— Oh! bien sûre!

— Tant pis!

— Voilà un vœu charitable, ma petite maman.

— C'est le vœu d'une mère qui voudrait pleurer

avec toi et qui se désole de te quitter pour aller pleurer seule.

Céline eut un sourire presque insultant, qu'Antonie ne vit pas. Celle-ci était sortie de la chambre. Dans le couloir obscur, elle resta cinq minutes pour pleurer, pour dégonfler son cœur. Quand elle eut essuyé ses larmes, elle entra dans la chambre de M. de Sabaillan.

Il était assoupi. Le docteur, en attendant Antonie, s'était installé près d'une table et, sous l'abat-jour d'une lampe, lisait un journal.

Il se leva, alla doucement au-devant de la jeune femme, la regarda, mit un doigt sur sa bouche, en désignant le malade, dont on entendait le sommeil, puis tous deux, sans échanger une parole, sortirent et descendirent dans le jardin.

Sur la terrasse éclairée par la lune, ils s'arrêtèrent et s'interrogèrent presque en même temps.

— Répondez d'abord, docteur, dit Antonie. Que craignez-vous?

— Rien, si les choses s'arrangent selon la logique et la droiture.

— Ce sera bien difficile, docteur.

— Alors, je ne réponds de rien.

— Cependant, avec des soins, des précautions?...

— Oh! il est si peu habitué à souffrir, qu'il n'a pas, comme vous, ses provisions de patience.

— C'est pour cela, docteur, qu'il surmontera plus vite cette crise par son impatience même...

— Ne vous y fiez pas ! Et notre jeune *mère*, dans quelles dispositions l'avez-vous laissée ?

Antonie, sans entrer dans les détails, sans répéter toute la conversation qu'elle venait d'avoir, mit le docteur au courant.

M. Vernon frappa du pied, en faisant quelques pas avec colère.

— C'est bien cela ! grommela-t-il ; vous verrez qu'ayant perdu l'occasion de l'infanticide, elle se rattrapera sur le parricide.

— Docteur, c'est odieux ce que vous dites là !

M. Vernon ne s'excusa pas ; il poursuivit :

— Je ne sais pas pourquoi je plains son père. Il vaudrait mieux qu'il fût mort du coup. Pourtant, je ne voulais pas le tuer... Elle ne le fera pas languir !

— Nous les sauverons tous les deux, docteur ; il le faut pour votre conscience et pour la mienne.

— Ne mentez donc pas, par miséricorde et par vertu, reprit M. Vernon avec une brusquerie tendre, en lui tapant doucement sur la main. Vous savez bien que je ferai ce qu'il faudra, mais

que tout dépend d'eux seuls. Qui sera le plus fort de l'orgueil du père ou de celui de la fille? Le comte ne peut plus tuer personne : toutes les chances de meurtre sont pour la fille.

Antonie saisit le bras du docteur pour le faire taire, mais il se dégagea par une secousse de la pression des doigts de madame de Sabaillan et se mit à marcher plus vite.

— Ah! chère enfant, qu'êtes-vous venue faire dans ce vilain château et dans cette singulière famille? Vous dévouer inutilement. Vous n'aurez pas eu l'affection digne de vous de la part du mari...

— Il m'aime et il m'estime, docteur.

— Oui, mais il vous soupçonne à la moindre apparence.

— Hélas! il venait hier s'excuser de ses soupçons.

— C'est possible, sauf à recommencer demain. Vous n'aurez pas eu l'illusion même d'une tendresse filiale de la part de sa fille. C'est par hasard que vous n'avez pas payé pour l'imprévoyance du père. Mais ils se rattraperont, je vous le jure. Si le comte survit, c'est à vous qu'il s'en prendra de son chagrin; s'il succombe, c'est à vous que la fille affectera de s'en prendre, bien que le deuil doive lui être léger.

— Vous m'accablez, docteur.

— Non, je vous fortifie au contraire. Vous êtes ces martyres auxquelles il est bon de montrer de loin le supplice, pour qu'elles lui sourient d'avance.

— Vous voulez dire qu'elles pleurent.

— Eh bien, pleurez pour nous deux, cela vous fera du bien. Laissez-moi en tout cas exhaler ma mauvaise humeur. J'ai fait hier trente ou quarante lieues. J'en ai fait vingt aujourd'hui. Je suis fatigué et irrité. Est-ce pour eux que je me suis démené ainsi ? Est-ce pour cette petite fille, qui n'a pas besoin d'eux, puisqu'il y a encore de braves cœurs dans ce monde, et que nous sommes là, vous, M. Dontilly et moi ? Non, c'est pour vous seulement que j'ai fait toutes ces courses et que je reste ici à combattre l'apoplexie du comte, quand je devrais laisser la place à mon confrère, qui m'en voudra. Je vous sentais broyée entre ces deux égoïsmes féroces. Qu'ils soient aux prises, c'est la justice, car je crois à la justice, même en ce monde. Essayez d'adoucir le choc ; je l'essayerai aussi. Mais soyez prête, comme je suis prêt, à les voir se briser. Portez plus haut vos espérances et vos efforts !

— Je ne vous comprends plus, docteur. Ma vie est dans ce château, dans mon double devoir. Je n'ai rien à espérer que leur guérison à tous les

deux. J'aime mon mari ; j'aime cette malheureuse enfant affolée. Je me reproche de ne l'avoir pas assez étudiée...

— N'ayez pas peur! Vous aurez l'étude complète d'ici peu!

— Vous voulez m'encourager, docteur, et vous me découragez. Vous voulez croire à une fatalité?

— Pas tout à fait, mais avec ces tempéraments-là !...

Antonie fit quelques pas pour attirer M. Vernon dans un angle de la terrasse, loin de la maison, et là, hésitant à parler, se reculant sous l'ombre d'un arbre pour échapper à la clarté gênante de la lune, elle lui dit à demi-voix :

— Docteur, je vais vous adresser une question qui m'est suggérée par vos pronostics : est-ce que la science, votre science à vous, n'explique pas ce phénomène d'une jeune fille de bonne famille, qui n'a jamais reçu de mauvais conseils, ni de mauvais exemples, ni, j'ose le dire, de mauvaises leçons, et qui cependant en arrive à ce malheur ?

— Je vous vois venir, interrompit M. Vernon avec une bonhomie touchante; vous cherchez pour elle des excuses que votre honnête conscience lui refuse. Vous violez la pudeur de votre âme, pour ne voir qu'une malade dans une cou-

pable. Oui, la science, notre science positive, explique tout; mais elle ne justifie rien; car il y aura toujours quelque chose d'indépendant de la physiologie, que la morale aura le droit de juger. J'ai parlé de tempérament, mais, dans le milieu où nous sommes, il n'y a pas de fatalité de tempérament. Il y a des conséquences logiques de préjugés, d'éducation.

— Céline a été bien élevée.

— Oui, par vous, trop tard; mais sa mère, qui était délicate, ne lui a légué que sa beauté, qu'elle a trop caressée, et son père...

— Docteur, ménagez-le !

— C'est vous que je ménagerai. On vous a confié une tige déjà piquée. Vous l'avez tenue droite; mais, dès que vous cessez de la tenir, elle fléchit, et la piqûre se fait sentir. En somme, mademoiselle de Sabaillan est une très belle personne, organisée pour la fatigue du plaisir, pour la gymnastique du monde, pour le combat de l'ambition ; c'est une conquérante, mais qui n'aime rien de ce qu'elle s'est acharnée à conquérir. Elle sera toujours superbe, en allant à la victoire. Elle sera terrible le lendemain de sa défaite. Ce qui est grave dans sa situation, ce qui l'expose, ce n'est pas qu'elle ait eu un amant, mais c'est qu'elle en ait eu un enfant.

On quitte l'amant; il est parfois gênant de se débarrasser d'un enfant, surtout quand il y a des gens comme nous pour veiller sur lui. C'est ce petit berceau-là qui complique tout. Elle a raison : il est un obstacle. Mais soyez sûre que, d'une façon ou d'une autre, elle le franchira. Tâchons qu'elle ne l'écrase pas. Si je ne consultais que la physiologie, je vous répondrais par un horoscope éblouissant. Très belle, riche, d'une intelligence hardie, avec un nom qui tinte bien, à quelle destinée mondaine n'arriverait-elle pas? Elle eût été une femme du monde, comme il y en a beaucoup, enviée, respectée, puissante, honnête après tout, car sa fierté l'eût maintenue dans la correction. Les premiers baisers qu'une curieuse demande au premier venu ne laissent pas de trace. Mais cette pauvre petite fille, qui embellirait l'avenir d'une coupable par amour, trouble la destinée de cette orgueilleuse, prise au piège de sa coquetterie, l'a poussée à la révolte et peut la pousser au crime... Vous voyez bien que la physiologie ne suffit pas à tout expliquer... En dépit de ses lois, il y aura toujours des femmes belles, aimantes, prédestinées par la nature à l'amour, à la maternité, à la passion même, et qui, par dévouement idéal, par devoir volontaire, vivront méconnues, solitaires, irréprochables, vierges de

sentiment, pour faire pleurer d'admiration un vieillard comme moi, qui leur baisera la main, au clair de la lune !

En achevant cette tirade, le docteur Vernon s'inclinait et mettait un baiser sur la main d'Antonie. Celle-ci, confuse, retirait vivement sa main, jetait ses bras au cou du vieillard et, lui offrant son front :

— Embrassez-moi comme votre fille... Il y a si longtemps que je suis orpheline !

Le docteur la bénit d'un baiser, lui mettant le bras sous le sien :

— Maintenant, dit-il d'une voix troublée, allons nous reposer. J'ai besoin de dormir et vous avez besoin de prier. Cette belle nuit ne vous suffit pas.

XII

LA DEMANDE EN MARIAGE

M. de Sabaillan parut se remettre.

Était-ce une reprise de son égoïsme ? Les soins que lui rendait Antonie étaient-ils une consolation efficace ? Se consolait-il d'aimer moins sa fille, en aimant mieux cette femme filiale ? Ou bien prenait-il des forces pour une crise nouvelle ? Ce soldat était-il impatient de se sentir capable d'un combat nouveau contre la douleur et la mort ?

Quoi qu'il en fût, le lendemain du retour de Céline, il entra dans une phase de résignation morne et douce. Il essaya de se promener dans le jardin, en s'appuyant au bras d'Antonie, et cet essai lui réussit. En revoyant sa fille, il tint sa paupière à demi baissée sur ses yeux, ayant peur

d'y laisser venir un éclair. Il ne lui adressa pas la parole. On semblait dans cette attente anxieuse qui tient entre deux coups de tonnerre.

Céline, froide, hautaine, salua son père en silence. A table, devant les domestiques, la conversation fut contrainte, précautionneuse. Chacun s'observait, de peur de paraître faire une avance, de peur de faire une menace. Antonie n'essaya plus d'attendrir sa belle-fille, et, quand Céline désormais se trouva seule avec sa belle-mère, elle affecta une sorte de gaieté moqueuse qui décourageait Antonie.

Le docteur Vernon était reparti, en promettant de revenir.

Comme il était important que le secret de ce drame de famille fût bien gardé, le docteur ne cédait pas son malade au médecin habituel de M. de Sabaillan, et celui-ci, ayant appris par des gens du château l'indisposition du comte, avait mis son point d'honneur à bouder, puisqu'on ne l'avait pas appelé.

Six jours après la rencontre de M. de Sabaillan et d'Antonie à la maison du garde, une voiture déposait M. d'Ambreville à la grande porte du château des Épines, et le jeune diplomate faisait porter sa carte à madame de Sabaillan.

Antonie attendait cette visite avec une émotion

qu'elle avait bien étudiée et dont elle était maîtresse, sans vouloir la comprimer.

Elle travaillait dans le salon, pendant que son mari, qui lui avait tenu compagnie une partie de la journée, se promenait tristement sur la terrasse du château, aspirant l'air du jardin et se laissant aller, en marchant, à cette somnolence de l'esprit qui participe à la fois du rêve et de la rêverie.

M. Roland d'Ambreville était un grand jeune homme, au visage correct, à la toilette irréprochable, à l'attitude bien réglée. Il passait dans le monde parisien pour un joli garçon, et quand sa jeunesse, à quelque souper d'amis, faisait craqueler cet émail que la discipline des chancelleries avait répandu sur ses traits, il pouvait en effet paraître beau. Cette révélation était rare. Le plus ordinairement, il se satisfaisait de cette distinction banale qu'on applique à tous les gens qui ne se font distinguer dans le monde par rien d'exceptionnel.

Une petite rosette de couleurs variées s'épanouissait à sa boutonnière comme la primevère de la diplomatie. Son regard était loyal, sa bouche s'efforçait d'être solennelle; mais l'irrésistible envie de montrer, de temps en temps, ses jolies dents bien alignées, l'empêchait de prendre

trop tôt le pli, j'allais dire le tic diplomatique.

Il était fort pâle en entrant, et en saluant, aussi pâle que madame de Sabaillan, qui lui désigna un fauteuil, tout en jetant un regard légèrement effrayé du côté de la terrasse.

On voyait par les portes-fenêtres du salon, largement ouvertes, passer et repasser le comte dans sa lente promenade. D'un instant à l'autre, il pouvait rentrer. Son grand fauteuil était resté à côté de celui de sa femme, et le journal dont la lecture avait été interrompue par la sollicitation du soleil couchant était resté ouvert sur le guéridon où Antonie avait déposé son ouvrage de broderie.

— Madame, dit respectueusement Roland d'Ambreville, je dois tout d'abord vous demander pardon. Votre lettre n'a fait qu'ajouter à mes remords, je savais déjà par mon ami Dontilly...

— C'est bien, monsieur, c'est bien, interrompit Antonie, qui ajouta aussitôt : — Parlez plus bas. M. de Sabaillan est là.

Elle montrait le comte, qui, précisément arrêté devant une des portes, tournant le dos au salon, regardait l'horizon, par une vague curiosité de chasseur qui ne peut perdre l'habitude de flairer le vent.

Roland obéit et, d'une voix basse, voulut recommencer ses excuses et ses compliments.

— Je vous pardonne, monsieur, répondit nettement la comtesse, en l'interrompant encore. Nous n'avons pas le temps de parler de tout cela. Votre présence doit ne me laisser aucun doute sur vos intentions.

— Aucun, madame.

Antonie eût voulu l'interroger, savoir tout d'abord jusqu'à quel degré de résistance il pousserait ses résolutions. Elle était intimidée par ce coupable à l'aspect de magistrat.

Après deux secondes d'hésitation, elle se leva et lui dit :

— C'est bien, monsieur ; je vais prévenir M. de Sabaillan.

Roland s'inclina. Antonie sortit du salon et rejoignit son mari, en ayant soin de ne mettre dans la démarche aucun empressement, qui eût annoncé trop tôt la visite du jeune diplomate.

Elle passa son bras sous celui de M. de Sabaillan et s'appuya avec câlinerie.

— Tu viens me gronder? lui dit le comte.

— Je viens vous chercher... car quelqu'un vous attend au salon.

— Ah!

M. de Sabaillan devint pourpre. Un éclair traversa ses yeux.

— C'est lui?

— Oui.

— Je commençais à croire qu'il ne viendrait pas.

— Vous savez que vous m'avez promis d'être calme, continua Antonie. Les reproches sont inutiles. N'humiliez pas celui qui vient vous demander l'honneur d'entrer dans votre famille.

— L'honneur! répéta le comte en branlant la tête..., il vient tard, ce monsieur. Il a fallu qu'on l'appelât.

— Il est venu; c'est l'essentiel.

— Où est Céline?

— Dans sa chambre; mais ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux d'abord recevoir M. d'Ambreville?

Le comte ne répliqua pas. Il parut pourtant se ranger à l'avis de sa femme, car, redressant sa taille, il alla droit au salon.

Il s'arrêta sur le seuil, regardant avec une curiosité haineuse l'ennemi, le meurtrier de son honneur, qu'il appellerait son gendre.

Roland s'était incliné gravement, puis avait relevé la tête. Sa figure blanche et froide irrita le comte, qui se fût satisfait d'une mine piteuse et

suppliante. Il s'avança, les bras croisés, les poings crispés dans les bras. D'Ambreville s'attendait à tout; il ne bougea pas; un peu de sueur perla seulement à son front, mais aucune fibre de son visage ne tressaillit. Cette contenance simple parut, sinon désarmer le juge, du moins donner quelque espérance au père.

Un silence tragique était entre eux comme une barrière; Roland la rompit.

— Monsieur le comte, dit-il sans préambule, voulez-vous m'accorder la main de mademoiselle de Sabaillan?

Le comte jeta un regard de douloureuse ironie à sa femme pour lui dire :

— Tu vois bien qu'il ne parle pas de l'honneur!

Il répondit :

— Votre demande est en retard d'un an.

Roland demeura la tête droite, mais ses yeux se fermèrent à demi.

Le comte reprit brusquement :

— Avez-vous vu ma fille?

— Non, monsieur.

— C'est elle qui doit vous répondre ; car vous savez bien que je n'ai pas à vous la donner ni à vous la refuser.

Il dit cela d'un ton bourru, en faisant trembler,

au souffle de ses paroles, sa moustache de soldat.

Quelque chose de fugitif, qui assurément ne pouvait pas être un sourire, mais qui ressemblait à une lueur d'ironie, passa sur les lèvres de M. d'Ambreville.

Le comte, d'un signe de tête, avertit sa femme pour qu'elle fît venir Céline. Antonie se dirigeait vers la cheminée du salon, pour sonner, quand elle aperçut dans la glace Céline, qui montait les dernières marches de la terrasse, venant du jardin.

Elle s'offrait singulièrement à la conférence sérieuse qui l'attendait.

Elle était nu-tête. Ses cheveux avaient été un peu dénoués par la promenade. Ses grands yeux étaient emplis de la lumière ramassée dans les allées, et elle tenait devant elle son chapeau de paille changé en corbeille, débordant de fleurs des champs.

On eût dit qu'elle avait chanté. Sa bouche palpitait comme sous l'aile d'une chanson qui se taisait. Jamais elle n'avait été si souverainement belle et jeune. Elle était vêtue d'une robe de mousseline grise, sans aucune garniture, mais qui, tendue sur sa poitrine, assouplie à sa taille, dégageait son cou, laissait voir l'avant-bras par des manches ouvertes et, s'appliquant comme

une épiderme à toute la grâce de ce corps charmant, lui empruntait une parure.

Antonie fut blessée de cette apparition radieuse dans un pareil moment. M. de Sabaillan fronça les sourcils. Roland eut une rougeur subite et une admiration involontaire.

Antonie n'eut pas le temps d'aller au-devant de sa belle-fille, pour la prier d'éteindre au moins le rire qui bruissait encore sur sa bouche entr'ouverte; car Céline, qui était lassée sans doute et qui cherchait l'ombre et la fraîcheur du salon pour se reposer, entrait vivement.

D'abord elle ne distingua rien, tant elle était éblouie par la grande clarté qu'elle avait traversée et qu'elle amenait avec elle. Elle jeta son chapeau sur le guéridon, et les fleurs s'éparpillèrent; mais en même temps elle vit que son père et sa belle-mère n'étaient pas seuls.

A l'aspect de M. d'Ambreville, sa figure se ternit tout à coup; ses yeux se voilèrent. Elle se tint immobile, comprimant sa bouche, tandis que sa poitrine, que la vivacité de la marche faisait haleter, apaisait et rythmait ses mouvements.

— Céline, lui dit son père gravement, tu devines ce que M. d'Ambreville vient me demander.

— Non, répondit-elle avec une feinte sur-

prise, qui était une impertinence plus qu'un mensonge.

Antonie s'approcha d'elle pour l'avertir du danger de cette ironie. Céline l'écarta d'un geste nerveux et reprit :

— Est-ce que, par hasard, M. d'Ambreville voudrait de moi aujourd'hui pour sa femme? J'en suis fâchée, mais je ne veux pas de lui pour mon mari.

M. de Sabaillan eut un cri de fureur ; ses mains commencèrent à s'agiter fébrilement.

— Il te suffit d'être sa maîtresse.

Céline secoua la tête.

— Sa maîtresse? Non. J'ai été sa victime. Je ne veux plus l'être, et je ne veux pas me venger.

— Est-ce vrai, ce qu'elle dit là? demanda le comte en se tournant vers Roland.

Celui-ci, impassible en apparence, se contenta d'un regard adressé à madame de Sabaillan.

— Est-ce vrai? répéta le comte.

Céline ne voulut pas se laisser dépasser en fierté. L'impassibilité de M. d'Ambreville la défiait.

Elle eut le courage d'un sourire méprisant.

— Monsieur ne peut se défendre qu'en m'accusant, dit-elle, et monsieur m'épargne, en ne se défendant pas. Il ne s'agit pas de violence, mon père. J'ai voulu dire seulement que nous aurions

tort de nous sacrifier l'un et l'autre à une fatalité dont le souvenir nous est également odieux.

— Mais... ton enfant?

Céline fronça le sourcil, et, ne paraissant pas avoir entendu, elle poursuivit :

— Il n'y a qu'une question qui doive être tranchée par la démarche de M. d'Ambreville. Je lui demande s'il m'aime.

Roland ne répondit pas.

— Vous voyez, mon père!

— Monsieur, reprit M. de Sabaillan, est-ce sincèrement que vous me demandez sa main?

— Oui, bien sincèrement!

— Cela suffit. Je consens.

— Moi, je ne consens pas, reprit Céline d'une voix sifflante.

— Tu n'as pas le droit de refuser.

— J'ai le droit de choisir entre deux châtiments. Je ne veux pas d'une réparation plus insultante que l'abandon. J'aime mieux la honte publique.

— La honte! tu ne la boirais pas seule.

— Et le malheur qui suivrait un mariage hypocrite, n'en prendriez-vous pas votre part? Non, mon père, tuez-moi, châtiez-moi, mais vous-même et non par commission.

Roland se tenait immobile.

Céline continua du même ton dédaigneux :

— Sans l'aventure du jardin, sans le péril qu'a couru ma belle-mère, M. d'Ambreville ne serait pas venu. Assurez-lui que madame ne court plus de danger, et monsieur repartira, la conscience satisfaite. Est-ce vrai?

En parlant ainsi, Céline plongeait ses regards méchants et moqueurs dans les yeux de M. d'Ambreville.

Elle en était séparée par le guéridon sur lequel son chapeau s'était vidé. Plongeant ses deux mains dans les fleurs éparpillées et se penchant sur Roland, elle lui envoyait toute sa haine au visage, dans un souffle haletant que les fleurs écrasées embaumaient.

— Finissons-en, dit M. de Sabaillan, qui étouffait. Il y a un enfant sans nom qui doit porter le nom de M. d'Ambreville.

Céline fit un geste de révolte qui signifiait : — M. d'Ambreville ne peut-il donner son nom à sa fille sans me le donner aussi?

M. de Sabaillan continua :

— Un enfant qui n'a pas mérité d'être renié par sa mère. C'est à lui que vous obéirez.

— Non, repartit durement Céline.

— Je le veux.

— Non.

— Je t'y forcerai.

— Comment?

M. de Sabaillan eut un air d'égarement qui épouvanta sa femme. Il parut chercher une arme autour de lui. Il leva ses deux poings fermés et s'avança vers sa fille.

Antonie s'élança, l'enveloppa de ses deux bras, et, ne sachant que dire pour le calmer, à bout de force elle-même, l'entraîna en balbutiant seulement :

— Venez! venez!

Le comte eût résisté à un argument. Cette exigence sans phrase, dans laquelle il sentait l'invocation tendre, la peur d'un être aimant, le toucha. L'instinct de la vie le désarmait.

— Oui, oui, balbutia-t-il avec un peu d'écume aux lèvres, partons, laissons-les ; je ne serais plus maître de moi.

Céline fit un mouvement pour le retenir ou le suivre; M. de Sabaillan se retourna vers elle.

— Reste! dit-il par un dernier effort de volonté.

Puis, s'abandonnant à l'influence qui l'entraînait, il sortit du salon.

Ce départ avait été si brusque, l'accès de colère qui l'avait précédé et motivé avait été si vif, que Céline, vibrante de l'électricité échangée, stupé-

faite, irritée, confuse, resta quelques secondes clouée à sa place, devant Roland d'Ambreville, qu'elle ne voyait plus, qu'elle oubliait.

Puis, à mesure que le sang-froid lui revint, mademoiselle de Sabaillan, sollicitée par un remords filial instinctif, écouta le bruit que faisait son père gravissant lourdement le grand escalier de pierre, traînant ses pieds dans le couloir du premier étage.

On roula un fauteuil dans la chambre du comte, précisément située au-dessus du salon, puis le silence se fit, un silence rassurant, sans doute. La crise prévenue par Antonie était terminée ou demeurait sans danger.

Céline, satisfaite, soupira et s'aperçut seulement alors qu'elle était en face de M. d'Ambreville; qu'on les avait laissés, pour qu'ils se missent d'accord.

Qu'avaient-ils à se dire, et comment un accord était-il possible entre eux ?

Elle ne voulait ni fuir, ni interroger, ni encourager M. d'Ambreville; elle feignit de réunir en tas les fleurs répandues sur la table.

Roland la regardait faire, avec des yeux tristes, mais brillants à travers leur voile. Quand elle eut fini, comme elle battait légèrement ses doigts pour en détacher des grains de terre ou des brins

d'herbe, provoqué, agacé par ce bruit, il lui demanda, d'une voix calme et sévère dans sa tranquillité :

— Comment se porte notre enfant?

Céline répondit froidement :

— Pourquoi m'en demander des nouvelles, puisque M. Dontilly vous en donne?

— C'est de vous que je voudrais en recevoir aujourd'hui.

— Elle va bien.

— Quand l'avez-vous vue?

— Et vous?

— Moi, je suis toujours absent, à l'étranger.

— Et moi, je n'ai pas le droit d'aller la voir.

— C'est pour vous donner ce droit que je suis ici.

— Vous êtes généreux.

— Vous voulez dire prodigue?

— En tout cas, monsieur, je suis libre de m'étonner de la lenteur que vous avez mise à vous inquiéter de l'enfant et de sa mère.

— Je n'étais inquiet ni de ma fille ni de vous.

— Vraiment?

— L'orpheline était confiée à des amis admirables, et je savais que vous vous portiez bien.

— Ah! vous vous informiez de ma santé?

— Je savais, reprit M. d'Ambreville, expliquant

sa réponse, que vous étiez redevenue aussi gaie, aussi belle, aussi dangereuse qu'autrefois.

Il avait involontairement accentué ses derniers mots.

— Dangereuse? pour qui donc? répliqua Céline avec un rire qui ouvrit sa bouche sur ses dents éclatantes.

Elle était ravie de cet hommage ironique. Roland n'était donc pas aussi sûr de lui qu'il paraissait l'être, puisqu'il se défendait et s'armait à l'aide de compliments.

Il ne répliqua pas et continua :

— Je croyais remplir vos intentions en ne m'autorisant pas d'un secret bien gardé, pour vous demander de devenir ma femme.

— L'excuse est mauvaise; dites donc que vous me haïssiez.

— Je ne dirai pas cela.

— C'est juste! un diplomate ne dit pas brutalement sa pensée.

— Ma pensée, puisque vous me la demandez, c'était mon regret de ne pouvoir, de n'oser vous aimer.

— Aujourd'hui, vos dispositions sont donc changées?

Céline penchait la tête et le regardait, en donnant à son cou une torsion serpentine qui lui

réussissait à merveille au château de madame de Marval.

Roland répondit doucement, mais avec dignité :

— Aujourd'hui, il s'agit, non plus de ce que nous pensons, mais ce que nous devons. Il y a l'honneur d'un nom respectable à sauvegarder, l'avenir d'un enfant à assurer. Depuis que M. de Sabaillan a tout appris, nous ne sommes plus libres.

— A moins que je ne vous donne votre liberté, en réclamant la mienne, répliqua Céline.

— Vous auriez tort.

— Tort de n'être pas aux yeux de la loi et du monde la femme d'un homme pour qui je serais une étrangère dans l'intimité? Pour ne pas continuer un mensonge facile, je me soumettrais à un autre plus difficile, qui nous ferait malheureux l'un et l'autre?... Jamais!

Roland était très pâle; il eut un tremblement des lèvres, comme s'il eût voulu retenir des paroles qui forçaient le passage.

— Êtes-vous bien sûre, reprit-il, que de cette expiation acceptée en commun, avec courage, nous ne pourrions pas faire un jour, bientôt peut-être, un peu de bonheur?

Céline parut frappée de la question. Elle sembla s'interroger elle-même; la délibération fut courte; elle répondit vivement :

— J'en suis sûre.

Roland se recula pour sortir du salon.

— Je reviendrai demain, dit-il avec une politesse grave. Que dirai-je à M. de Sabaillan?

— Ce que vous voudrez.

— Je veux lui renouveler ma demande.

— Si je vous prenais au mot, vous seriez bien puni!

Était-ce par coquetterie ou par une secrète obsession de son cœur que Céline lui parlait ainsi? Roland la regarda fixement et répondit :

— Je n'ai pas peur.

Céline tressaillit; ses yeux se rembrunirent et se creusèrent.

— Alors, c'est moi qui ai peur pour vous. Ne faites pas le héros, monsieur d'Ambreville! Si tardif que soit votre repentir, il pourrait flatter la vanité d'une fille qui tiendrait plus aux préjugés qu'à ses propres sentiments, et qui aurait plus de vanité que d'orgueil. Moi, je me souviens de nos mépris réciproques.

— Nos mépris!

La figure de mademoiselle de Sabaillan se contracta, et, avec une énergie singulière, elle poursuivit :

— Oui, nos mépris, je n'ose dire nos dégoûts. Vous n'essayez même pas de me les faire oublier

quand vous parlez de la possibilité du bonheur. Tenez! il ne faut pas me convaincre, moi, car j'ai une raison indomptable; il faut me séduire toujours. Si vous étiez aussi décidé que vous affirmez l'être, à tenter l'épreuve, vous ne rappelleriez de ce passé que les instants de fièvre, de délire...

Elle s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles. Roland la contemplait, étonné, inquiet, mais d'une inquiétude presque heureuse.

— Oui, reprit-elle avec une arrogance superbe, quand tout à l'heure, devant mon père, je vous ai demandé si vous m'aimiez, vous n'avez pas même eu la charité de mentir, pour adoucir l'amertume de votre soumission. Depuis que nous sommes seuls, vous, un homme du monde infaillible, vous n'avez pas fait appel une seule fois à ces lieux communs galants qui servent d'excuse à la faiblesse de l'homme, à la lâcheté de la femme...

Céline n'avait plus d'amertume, et ses paroles étaient secouées d'un rire sonore et doux qui était comme le prélude d'un chant amoureux. Effaçant ses épaules pour faire saillir son buste, secouant sa jolie tête :

— Est-ce que je ne vaux plus la peine qu'on me dise, comme autrefois, que je suis belle, que je suis faite pour inspirer l'amour? Vous avez balbutié que vous n'aviez pas peur! Vraiment! Et si

je tiens, moi, à vous faire peur? Vous m'avez demandé s'il n'y aurait pas moyen de prendre notre parti, de porter ensemble le fardeau de notre mariage; mais j'attends encore un mot vrai, ou commandé, de douleur ou de joie, une invocation à cette lumière entrevue un jour et dont un éclair nous a brûlé les yeux ; car enfin nous avons été fous. C'est cette folie-là qu'il faut me rappeler. Vous me parlez de devoir, de reconnaissance? Vous à moi ! Mais je n'ai que vingt ans; vous m'avez tenue dans vos bras, et il ne vous reste pas de cette heure d'abandon un remords assez brûlant pour m'en réchauffer le cœur?... Vous voyez bien que vous me méprisez et que je fais bien de vous rendre vos mépris.

Pendant que Céline parlait en s'exaltant, Roland s'était peu à peu rapproché d'elle, attiré par une curiosité incertaine, par une émotion hésitante. Sa pâleur était devenue une lividité lumineuse en quelque sorte ; toute la diplomatie du visage était dissoute, évaporée. La jeunesse fumait en lui, comme une sève qui va fleurir ; il prit la main de la jeune fille, et la regardant avec une soif des yeux qui buvait ses traits :

— Céline ! murmura-t-il.

Elle se pencha, s'offrant ainsi aux regards, et elle lui sourit.

Elle était admirablement belle. Ses cheveux noirs, lustrés par la lumière d'un soleil couchant, prenaient une auréole. La pourpre de ses lèvres, subitement élargies, était une tentation si ardente, si fascinante, que Roland, éperdu, avança la bouche. Mais un respect soudain, une crainte, plus significative que le désir et qui était elle-même un désir violent, un tremblement d'admiration, le saisit. Il se borna à soulever la main fine et sans moiteur qu'il tenait dans la sienne pour lui offrir le baiser qui le tourmentait.

Céline ne se laissa pas effleurer la main. Elle la retira vivement, et se renversant pour se reculer plus vite :

— Vous m'aimez donc? lui demanda-t-elle d'une voix assourdie.

Roland, pour toute réponse, voulut reprendre la main échappée; mais un éclair terrible le cloua sur place.

Céline, débarrassée, comme par la foudre, de la nuée dont elle s'était enveloppée, riait tout haut d'un rire strident, horrible, qui faisait jaillir des pointes aiguës du rayonnement de son visage.

— Prenez donc garde! lui dit-elle; *vous vous perdez!*

Elle lui renvoyait ainsi, en sarcasme, ses paroles de pitié d'autrefois.

Roland eut un soubresaut. Il se sentait mordu par le serpent. Pourtant il hésita encore, fit un geste vague de supplication.

Mais Céline, formidable comme une Médée, recommença son rire aigu à son de fifre.

— Est-ce que vous aussi, lui dit-elle, malgré mon avis, vous voulez vous perdre?

D'Ambreville eut besoin de s'appuyer au dossier d'un fauteuil, sur lequel il crispa sa main. Il la regardait toujours, avec une lueur d'épouvante qui montait et s'élargissait sur son visage.

— Je voulais vous faire abjurer vos mépris, reprit Céline. J'ai réussi. Allez dire à mon père que vous m'aimez! Je suis vengée.

Elle ramassa sur le guéridon les fleurs déposées, pour se donner un prétexte de savourer pendant une seconde de plus la joie atroce de son triomphe, et, passant devant Roland :

— Adieu! lui dit-elle durement. Cette fois, c'est bien fini entre nous, n'est-ce pas? et vous partez pour ne plus revenir?

— C'est infâme! murmura Roland, qui tremblait de douleur autant que de colère.

Céline s'arrêta, et le toisant de côté :

— Ce qui serait véritablement infâme, ce serait de vous épouser, à la condition de ces faux sourires de ma part, pour me venger des faux sou-

rires de l'an dernier. Êtes-vous convaincu, maintenant?

— Vous avez raison, repartit Roland avec une énergie désespérée, j'étais fou!

— Comme moi, j'ai été folle un jour! Adieu.

En le saluant de la main, elle lui jeta par mégarde, ou par un raffinement d'insulte, une poignée des petites fleurs cueillies dans les champs, et sortit du salon.

Roland, abasourdi, crut entendre encore dans le vestibule ce rire aigu, ce sifflement de serpent qui avait percé sa cervelle.

Il demeura quelques instants seul, pour reprendre son sang-froid. Une grande tristesse s'épandit sur son visage. Il ne restait plus rien du diplomate, de l'homme du monde; c'était un homme dans l'acception simple du mot, accablé de la plus plus grande douleur humaine, dévoré par un amour infini, qui se révélait dans toute sa violence, sous le mépris même qu'il recevait et qu'il concevait.

Il regarda autour de lui, avant d'essuyer une larme qui jaillit de ses yeux.

Au premier pas qu'il fit vers la porte, il sentit qu'il venait d'écraser quelque chose. Il se baissa, ramassa une des petites fleurs, l'interrogea du regard et de la bouche en la baisant :

— Si pourtant elle se mentait à elle-même ! se dit-il.

Il mit les deux mains sur ses yeux, pour y enfouir la vision qui l'obsédait, et, redressant la tête, il sortit du salon.

Le vestibule était désert; la cour était vide. Roland quitta le château sans rencontrer personne. En tirant avec force sur lui la lourde porte cochère, il éprouva un soulagement amer à la faire retentir dans le silence comme la porte d'une tombe qu'on ferme sur un mort.

XIII

LA CRISE

Céline était remontée dans sa chambre. Elle avait jeté dédaigneusement, dans un coin, la gerbe de fleurs, et, impatientée de l'agitation qu'elle apportait, elle s'assit devant sa toilette, s'y accouda pour se regarder avec avidité dans la glace, la seule conscience dont elle admît la réflexion.

Ce qu'elle confessa à son miroir, ce qu'elle reçut d'absolution ou de reproches, ne saurait se préciser. Elle venait de livrer une grosse bataille et se croyait victorieuse, parce qu'elle avait humilié son ennemi. Elle eut, en se regardant, des sourires d'orgueil, mais aussi des pincements de la bouche, comme si elle la mordait pour la punir d'avoir trop parlé.

Quand elle eut dominé la vibration de ses nerfs, elle se leva, et, pensant tout haut, pour se persuader qu'elle pensait plus fortement :

— J'ai peut-être eu tort de le renvoyer si vite. Je ne me suis pas assez vengée !

Elle fut surprise d'avoir eu si facilement raison de cet homme du monde. Si elle le retenait maintenant pour achever son œuvre !

Elle refit avec soin les rouleaux de ses cheveux, qui s'étaient défaits pendant sa promenade de la journée et pendant son entretien avec M. d'Ambreville. Quand elle eut fini, se reculant, saluant son image embellie par l'inquiétude, elle murmura :

— Il reviendra ! il n'est peut-être pas encore parti !

Nous savons qu'elle se trompait, au moins pour moitié, dans sa dernière hypothèse.

Elle en eut aussitôt la preuve, en redescendant au salon ; mais elle ne fléchit pas sous ce démenti, et redit à plusieurs reprises, avec un redoublement de fierté féminine et junévile :

— Il reviendra ! il reviendra !

Elle quitta cette seconde fois le salon avec moins de fierté et plus de vivacité. Sans s'apercevoir qu'elle semblait suivre la trace de Roland, elle sortit du vestibule, de la cour et du château

par la grande porte, attirée, entraînée, aspirant une impression nouvelle qui l'empêchât de retourner aux impressions irritantes dont elle voulait s'affranchir.

Dans l'avenue de platanes qui conduisait à la grande route, elle regarda devant elle, au loin, en fronçant les sourcils, sans doute pour concentrer mieux son regard. Mais elle n'aperçut personne, ni de près, ni de loin.

Il était absurde de supposer que M. d'Ambreville fût demeuré en observation, en méditation sous les arbres, mais l'absurdité même de cette supposition était un appât pour son esprit.

Comment était-il venu depuis la station ? A pied sans doute, et c'était à pied qu'il était reparti. Une idée folle lui traversa la cervelle.

Si étrange que fût le prétexte à trouver et que parût l'occasion, mademoiselle de Sabaillan, demeurée, par moments, très enfantine, jusque dans ses hardiesses de femme, oublia tout, pour ne songer qu'à la malice de rejoindre M. d'Ambreville, qu'à l'épouvantable espièglerie de se moquer de lui, une dernière fois, de le retenir, de le ramener, sauf à le renvoyer encore.

Il devait s'en aller lentement, en rêvant. Le train ne repassait à la station que dans vingt minutes ; il devait vouloir user ce temps, en route,

en plein air. Quel triomphe pour Céline si elle pouvait lui faire manquer ce départ-là !

Était-ce le repentir de sa dureté, un besoin vague et inconscient de reprendre sa victime qui la faisait agir ainsi ? L'effronterie de cette démarche la séduisait surtout, comme une autre bravade, un jour, l'avait séduite. Elle n'avait pas savouré à l'aise ce cri d'admiration involontaire, d'amour, d'élan, qu'elle avait interrompu. Elle voulait l'entendre encore. Quelle victoire si, après la première stupeur, causée par l'étrangeté de sa démarche, elle rallumait ce cri, glorieux pour elle, sur les lèvres de l'homme qui l'avait dédaignée !

Elle se disait cela, ou plutôt elle ne se disait rien de bien précis. Elle allait, tête nue, dans l'avenue, se livrant au vent de son caprice, avec cette témérité tout à la fois innocente et perverse, avec ce besoin d'aventures, de combats, qui tentait sa force mal contenue, son imagination cabrée, le ferment de sa jeunesse.

Comme elle atteignait, à l'extrémité de la petite avenue, la barrière en bois qui la fermait aux cavaliers et aux voitures, elle tressaillit en voyant un homme, assis sur le talus d'un fossé, se lever et s'avancer vers elle.

Le soir arrivait. Le soleil, masqué par des ar-

bres, mettait dans une ombre épaisse tout un côté du chemin, en éclairant les branches hautes des platanes. Céline ne reconnut pas d'abord celui qui s'était approché et qui la saluait humblement.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle rudement.

— Mademoiselle a déjà oublié le visage d'un vieil ami, repartit l'homme avec une tristesse bougonne.

— Ah ! c'est toi, Martial.

Céline eut un petit rire aigu, celui qui succède à un tressaillement peureux dont on se moque.

— Je ne voyais pas ta figure. Que fais-tu là ? Tu attends quelqu'un ?

— Oui, mademoiselle, j'attendais que quelqu'un sortît du château.

— Pourquoi ?

— Pour avoir des nouvelles.

— Des nouvelles de qui ?

— De mon colonel.

Céline rougit.

— Pourquoi n'entres-tu pas ?

— Parce que cela m'est défendu.

Mademoiselle de Sabaillan fit un pas en avant pour continuer son chemin, puis, brusquement, elle se retourna.

— Tu as dû voir passer... il y a un quart d'heure, vingt minutes, un jeune homme?...

— Oui, mademoiselle.

— Le reconnaîtrais-tu bien ?

— Oh ! oui !

— Était-il à pied ?

— Sans doute.

— Si je te disais de courir après lui, le rejoindrais-tu avant qu'il arrive à la gare?

— C'est donc un médecin ?

Céline rougit encore.

— Non. Il marchait vite, n'est-ce pas ?

— Oui, et avec un air triste !... Je n'ai pas osé l'aborder, lui demander comment on se portait au château... tant il m'a fait peur. Si vous voulez que je coure...

Mademoiselle de Sabaillan changea brusquement d'idée.

— Non, pas toi.

Elle se souvenait du rôle joué par le vieux soldat dans le drame de famille. Il lui portait malheur, à elle ; c'était un mauvais augure de le rencontrer et une imprudence de le mêler davantage à ses secrets.

— C'est de ta faute, Martial, reprit-elle d'un air de reproche sévère et hautain, si mon père est souffrant.

Martial poussa un gros soupir et courba la tête.

— C'est vrai, grommela-t-il sourdement. Puis, se redressant :

— J'ai pourtant fait ce que je devais faire, sachant ce que je sais.

— Que sais-tu ?

Martial, à cette interrogation aiguisée par un regard dont il voyait distinctement la lumière dans l'ombre, hésita, se troubla. A cet homme instinctif, l'assurance de Céline paraissait de la candeur. Il n'osait l'éclairer ni la froisser.

— Je sais... je sais..., reprit-il avec embarras, que du temps de madame la comtesse, votre mère, de pareilles choses ne seraient pas arrivées.

— Quelles choses ?

— On ne m'aurait pas chassé, par exemple, pour avoir fait un rapport vrai.

— Quel rapport ?

Martial s'arrêta :

— Pourquoi me demander cela, mademoiselle ? Vous avez dû apprendre ce qui s'est passé.

— J'ai entendu parler d'un coup de fusil tiré par toi...

— Non, pas par moi.

— Par mon père alors, sur un voleur qui s'introduisait dans le jardin. C'était bien un voleur, n'est-ce pas ?

Martial haussa les épaules.

— Qui est-ce qui vous a fait ce conte-là, mademoiselle ?

Céline fut rassurée par cette question et surtout par le ton avec lequel elle était faite.

— Je croyais... Qui était-ce alors ?

Elle s'accouda sur la traverse de bois de la barrière et regarda Martial de plus près.

— Demandez à mademoiselle Antonie ! répliqua le soldat d'un ton bourru.

— Pourquoi ne dis-tu pas la comtesse de Sabaillan ?

Martial repartit d'un ton plus bas :

— Parce que pour moi, comme pour bien des gens, ce n'est pas une vraie comtesse.

— Tu ne l'aimes pas ; tu as tort.

— C'est ce qu'on verra !

— Que verra-t-on ?

— Oh ! si on la laisse faire, nous ne sommes pas au bout de nos malheurs !

Céline se redressa, un peu gênée par cette prédiction, mécontente des prétentions de Martial à pronostiquer l'avenir.

— Ne te mêle plus de ce qui se passe au château ; le malheur, s'il nous menace, est venu par ta faute.

— Dites par ma maladresse ! J'aurais dû garder

le fusil ; je m'en serais mieux servi que le comte.

Céline eut tout à coup un rire bizarre, qui siffla entre ses dents.

— Oui, par ta maladresse, car tu ne sais pas jusqu'à quel point tu as été maladroit.

— Je tâcherai de ne plus l'être, une autre fois.

Céline redevint sérieuse.

— Tu nous es bien dévoué, à mon père et à moi ?

— Dame ! je n'ai que vous deux au monde !

— Si j'avais besoin de toi, je te trouverais ?

— Oh ! je ne quitterai pas le pays. D'ailleurs, bien qu'il me soit défendu d'entrer au château, je saurai toujours ce qui s'y passera. On a rendu le colonel aveugle ; on voudra vous éloigner, mademoiselle ; mais personne n'a le droit de m'empêcher de veiller.

— Que crains-tu ?

— Oh ! ma chère demoiselle, je vous aiderai à sauver votre père !

Céline tressaillit. Dans son erreur, dans l'injustice de ses soupçons, Martial l'atteignait aussi sûrement que s'il l'eût directement accusée. Elle murmura :

— Mon père ne court pas de danger.

— Pour le moment, c'est possible, bien que l'on ne saigne pas les gens pour un simple étour-

dissement. Qu'est-ce que ce docteur qu'on a fait venir de je ne sais où, au lieu de prendre le médecin habituel du pays, l'ami de votre père? On craignait qu'il ne vît trop clair. Il est fâché. Pourquoi le colonel ne l'a-t-il pas fait appeler? Pauvre homme! il n'est plus le même ; il n'a plus autant de volonté.

— Tu exagères, Martial.

— Ah! quel dommage, mademoiselle, que vous ne soyez pas mariée. Un gendre, c'est comme un fils ; cela peut chasser les traîtres et faire rentrer les bons serviteurs.

— Pourquoi me parles-tu de mariage? demanda Céline, troublée et inquiète.

— Parce que vous êtes en âge d'être à votre tour une vraie comtesse, une vraie marquise ; parce que je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez ; parce qu'il n'y aura jamais trop de monde pour veiller autour du colonel, et qu'un gendre verrait clair!

— Encore!

— Oui, encore, j'ai la tête dure. Ce qui s'y trouve n'en sort pas aisément.

Le vieux soldat, encouragé par l'attention de Céline, par l'attendrissement qu'il croyait voir en elle, poursuivit, en précipitant les paroles et en baissant de nouveau la voix :

— On a vu des choses plus extraordinaires. Si mademoiselle Antonie devenait veuve, elle serait riche maintenant, puisqu'elle a été comtesse, et elle pourrait épouser celui qui n'a été que blessé et qu'elle a guéri.

Un hasard étrange donnait aux conjectures folles de Martial la valeur réelle d'une supposition juste.

— C'est insensé, Martial, dit Céline, rêveuse.

— Mademoiselle, il y a dans les journaux des histoires qui se jugent en cour d'assises et qui ressemblent beaucoup à celle-là.

Céline secoua la tête. Le désordre qui s'était mis depuis le matin dans sa cervelle l'exposait à une sorte de cauchemar absurde, mais qui flattait ses secrètes pensées. Elle était bien aise de sentir la vertu d'Antonie exposée aux calomnies. Cela rétablissait l'égalité entre elle et sa belle-mère. Quelque chose était vrai dans ce que disait Martial. La mort de M. de Sabaillan ferait d'Antonie une veuve intéressante et une fiancée pour M. Dontilly.

Céline eut au cœur un battement sourd de jalousie. Mais elle voulut lutter loyalement contre cette colère et répéta :

— C'est insensé !

— C'est possible , répondit le vieux soldat

d'une voix sombre, c'est insensé, en effet, d'aimer ceux qui vous chassent et de vouloir tuer ou se faire tuer pour eux.

Il tira un grand soupir de sa poitrine, pour exhaler toute sa tristesse, et, changeant de ton, parlant avec une froideur relative :

— Alors, vous croyez, mademoiselle, que ce ne sera rien, l'indisposition du colonel ?

— Mais... sans doute.

— Le médecin, ce médecin nouveau que vous connaissez, n'est pas inquiet ?

— Non.

Au même instant, un sifflement de chemin de fer se fit entendre au loin. C'était le convoi, qui, après deux ou trois minutes d'arrêt à la station du pays, se remettait en route dans la direction d'Orléans.

Céline poussa un cri de colère.

— Oh ! tu m'as fait tout oublier, toi, avec tes histoires. Il est parti !

— Qui ?

— Eh ! parbleu, celui que tu as vu passer, l'homme pâle, celui...

Elle s'arrêta, et, après une seconde d'hésitation, éclatant d'un rire amer :

— Celui qu'il fallait tuer, au lieu de blesser l'autre !

— Que voulez-vous dire ?

Elle continua, emportée hors d'elle-même :

— Le lâche, le véritable voleur, l'ennemi caché de mon père, le mien, c'est celui que tu as vu passer tout à l'heure et que tu n'as pas arrêté.

— Voulez-vous ?...

Martial fit le mouvement de courir.

— Reste ! dit Céline en lui posant la main sur le bras. Il est trop tard ! C'est fini.

— Je le retrouverai. Fiez-vous à moi, mademoiselle ; dans dix ans comme aujourd'hui, je le reconnaîtrai, et, cette fois, je ne le manquerai pas.

Céline n'écoutait plus les divagations de Martial ; elle s'écoutait elle-même :

— Parti ! il est parti ! Reviendra-t-il maintenant ?

Martial entendit ; il interpréta mal ce regret.

— Ah ! s'il revient ! dit-il avec un geste de menace.

Céline le repoussa brusquement du regard et le fit reculer de dix pas.

— Tais-toi ; en m'arrêtant, tu as peut-être décidé de ma destinée. Je suis perdue !...

— Perdue ! Vous, mademoiselle ?

Céline se reprit et fronça le sourcil.

— Ne cherche pas à comprendre ; tu comprends mal.

— Je voudrais pourtant deviner... pour vous servir.

— A quoi peux-tu me servir ?

— A vous venger.

Céline l'enveloppa d'un coup d'œil farouche et haineux, sans qu'elle sût elle-même au juste si la haine s'adressait à ce serviteur maladroit ou à l'ennemi qu'il avait laissé échapper.

— Me venger ! murmura-t-elle.

Elle hocha la tête ; sa figure s'adoucit.

— Oui, tu peux me venger, si je tiens à être vengée.

Elle devint rêveuse, et la rêverie l'attendrit peu à peu.

— Personne ne m'aime en ce monde, mon vieux Martial.

— Oh ! mademoiselle, et M. le comte ?

— Et toi aussi, n'est-ce pas ? Je me souviens qu'étant toute petite tu me portais, tu m'amusais !

— Vous vous souvenez des bons jours, mademoiselle. C'était du temps de madame la comtesse.

— Je voudrais être encore à cet âge-là, Martial.

Céline, par un mouvement d'expansion, étendit la main devant elle.

Martial, passant de la tristesse à une sorte de joie emportée, comme celle d'un soldat auquel on rend son arme après l'en avoir privé, affrontant la discipline et le respect, saisit cette main tendue, la porta à sa bouche et la baisa, comme une patène ou une croix d'honneur.

Céline se dégagea avec une impatience nerveuse, puis sourit.

Il y a des heures de détresse pour la vanité où le moindre hommage est une revanche, où le dévouement d'un rustre panse la blessure faite par le mépris d'un raffiné. Céline avait besoin, à cette heure-là, d'un baiser d'adoration sur la main. Celui de Martial n'était pas la gloire ; c'était sa grosse effigie, la popularité.

Le jardinier franchit la barrière et s'en alla sur la route, consolé de sa disgrâce avec le comte, par ce pacte avec la fille de son colonel.

Céline revint au château. Elle avait la fièvre. La petite gaieté, mêlée de colère, qu'elle avait laissé voir dans ses dernières paroles, tourna vite en inquiétude. Elle était mécontente d'elle-même et des autres. Elle s'en voulait de s'être attardée à écouter Martial, et pourtant elle était satisfaite de l'aveuglement dévoué de cet homme, qui serait au besoin une arme brutale.

Céline, en avançant dans l'avenue pleine d'om-

bres qui s'épaississaient, avançait aussi dans la perspective d'une obscurité morale dont elle ne s'était jamais préoccupée.

Ce mécontentement paternel, compliqué d'une indisposition grave, cette honte secrète qu'elle emportait de sa conversation avec Martial, cette humiliation dans laquelle pourtant elle sentait un plaisir malsain d'avoir entendu calomnier Antonie par des suppositions qui la frappaient elle-même, le repentir d'une maladresse constante qui avait débuté par son imprudente coquetterie, au château de madame de Marval, pour aboutir à cette scène ironique du château des Épines, la peur de voir sa liberté se resserrer autour d'elle, la peur d'être forcée à se reconnaître mère, de se marier, ou de rester fille déshonorée, tout cela et bien d'autres idées encore, vagues, indécises, qui s'agitaient dans sa cervelle éventée, lui brûlaient les veines.

Elle marchait vite, en rythmant ses pas, d'un mouvement de sa tête penchée, les bras croisés et serrés sur sa taille, les yeux brillants, la bouche palpitante, résolue à une rébellion dont elle n'entrevoyait ni le but ni la possibilité, avide de méchanceté pour la méchanceté même, dans cette heure d'affolement enfantin et féminin qui tend la volonté jusqu'à l'éréthisme, la force jus-

qu'à la frénésie, la fureur jusqu'au crime, mais aussi jusqu'au sacrifice.

Céline, intelligente par nature, heureuse par vocation, aidée dans l'élan de son esprit par son orgueil et par sa beauté, n'avait jamais beaucoup réfléchi. Jusque-là, elle aspirait les idées, bonnes ou mauvaises, sans choisir, les accueillant au passage, les délaissant, après en avoir humé l'arome ou le poison. Vierge de cœur, ne l'étant plus de corps, déchue par caprice ou par étourderie, avec un fonds d'innocence effroyable, dépravée à la surface par une maturité hâtive de ses instincts, mais ignorante du vice, comme elle était inconsciente du bien, fière de sa petite perversité, offensée pourtant d'avoir succombé par trop de confiance, sans avoir approfondi toutes les théories qu'elle croyait cachées derrière le sourire d'une Parisienne, enragée de coquetterie et plus furieuse d'être obligée d'être coquette, Céline de Sabaillan était au début d'une crise dont un moraliste eût conçu autant d'espérance que de terreur.

Elle pouvait aussi bien se précipiter dans un repentir ardent et sublime, que dans une faute nouvelle et plus irréparable. Avant tout, il lui fallait se précipiter. Elle avait le vertige d'un gouffre invisible et inconnu.

Vers quel abîme marchait-elle?

En rentrant, elle monta directement à la chambre de son père.

Antonie ouvrait la porte; elle l'empêcha d'entrer, et, mettant un doigt sur sa bouche pour l'avertir de ne faire aucun bruit, elle l'attira dans le couloir.

— Il dort, lui dit-elle à voix basse.

— Alors, ce n'était rien, repartit aigrement Céline, comme si elle se fût repentie déjà d'avoir été inquiète pendant quelques minutes.

— Je ne suis pas rassurée, repartit Antonie; cette facilité au sommeil interrompant si brusquement une grande agitation, cette docilité avec laquelle il m'obéit, m'effrayent beaucoup, au contraire. Je voudrais bien que le docteur Vernon fût de retour.

— Ne viendra-t-il pas demain?

— Oui, je l'attends à la première heure.

Céline fit un pas pour s'éloigner; Antonie l'arrêta, et, la regardant avec anxiété, sans voir son visage, car le couloir devenait obscur :

— Et toi, n'as-tu pas de nouvelles à me donner?

— Aucune.

— M. d'Ambreville?

— Il est parti.

— Que lui as-tu promis?

— Rien.

— Que s'est-il passé entre vous?

— Je l'ai interrompu au moment où il allait me jurer qu'il m'aimait.

— Eh bien?

— Je lui ai ri au nez, et il court encore.

Céline riait. Antonie devint plus triste.

— Et... c'est tout?

— Absolument tout.

— Tu ne veux pas l'épouser?

— Non.

— Et ta fille?

— Qu'il s'en charge, s'il veut!

— Ah! tais-toi! Et ton père?

— Ne m'as-tu pas promis d'arranger cela avec lui?

— Je t'avais promis, si le mariage était impossible, de t'aider à accomplir un devoir qui exige plus de résignation et d'effort. Mais puisque M. d'Ambreville demande ta main!...

— Crois-tu que nous ferions un couple bien heureux?

— Il ne s'agit pas de bonheur.

— Alors, de quoi s'agit-il?

La question n'était pas seulement une raillerie. Elle était dans sa crudité un aveu sincère.

Antonie n'essaya pas de discuter.

— Je t'en conjure, Céline, laisse là ces ironies, deviens une vraie femme, puisque tu es devenue mère. Élève-toi à la hauteur d'un devoir dont tu seras récompensée par ta conscience, un jour. Sauve ton père.....

— J'ai déjà entendu cela ! interrompit Céline avec un haut-le-corps dédaigneux, en se souvenant des paroles de Martial.

— Ne sois pas une mauvaise fille, si tu ne peux être une bonne mère, continua Antonie avec plus d'insistance.

— Je ne demande pas mieux.

— Épouse M. d'Ambreville.

— C'est peut-être lui, maintenant, qui ne voudra plus de ce mariage.

— Ne viens-tu pas de m'avouer ?...

— Oui, qu'il m'avait trouvée jolie, parce que j'ai voulu lui paraître ainsi ; mais j'ai fait à son amour-propre une blessure...

— Imprudente !

— Que veux-tu ! je ne sais pas, moi, me résigner à épouser sans aimer. Tu ne m'as pas appris cela.

Antonie ne sentit pas l'injure.

— Que faut-il donc pour te persuader ? repritelle en serrant avec force les deux mains de Cé-

line. Ainsi, ni ton enfant, ni ton père, ni ton orgueil, rien, rien ne peut te vaincre?

Céline fut émue de cette insistance. Mais elle ne voulut pas céder à sa belle-mère. Elle essaya de se dégager en silence.

— Céline, ma chère enfant, je t'en conjure, quand ton père se réveillera, je voudrais lui répéter une bonne parole; il souffre plus de tes hésitations qu'il n'a souffert de ta faute.

— Il fallait lui mieux cacher ma faute; il ne souffrirait pas de mes hésitations.

— Ah! quels remords tu te prépares!

Céline retira ses mains de l'étreinte de sa belle-mère et rentra dans sa chambre, où elle s'enferma, en faisant claquer la porte, au risque d'éveiller son père. Elle courut à son lit, tomba la face sur l'édredon, dans lequel elle enfouit des rugissements qui l'étouffaient, mordant la soie et murmurant avec un désespoir furieux :

— Que je suis malheureuse! que je suis malheureuse!

Elle exhala ainsi dans des plaintes haletantes l'atroce douleur de ses dépits, de ses colères. Mais elle était incapable de sortir toute seule, de cette crise, par un grand repentir.

Céline de Sabaillan était à l'âge où l'on accuse

avec passion la destinée et les autres, par besoin d'infaillibilité personnelle.

Quand le premier transport fut apaisé, elle tourna toute sa fureur, plus froide, contre sa belle-mère. C'était insensé, absurde, mais logique. Cette ennemie invraisemblable, que la haine et l'ignorance de Martial lui avaient désignée, et qui ne lui était apparue que comme un fantôme pendant son colloque avec le jardinier, devenait une réalité pour cette nature que le réel tentait, qui s'égarait dans l'idéal et qui n'avait pas encore dépassé l'horizon de ses sens.

Que fût-il arrivé si, au milieu de cette lamentation, Antonie était tout à coup apparue? Si sa douceur obstinée avait lutté encore contre cette résistance d'un tempérament demeuré sauvage dans son raffinement précoce?

Peut-être que l'âme eût jailli enfin, héroïque et noble, de cet étouffement des instincts, des rébellions de la chair! Que faut-il pour que la vertu la moins prévue se dégage de la honte? Un échauffement à blanc de la volonté, un éblouissement de la douleur. Céline commençait à souffrir assez pour qu'une intervention habile exaspérât sa souffrance jusqu'à l'extase.

Mais Antonie était trop naïve pour comprendre que l'heure était décisive. Elle était trop igno-

rante des passions humaines pour chercher au delà de l'apparence. Elle était trop déconcertée depuis de longs mois, par les résultats de l'éducation de Céline, pour s'affranchir de ses craintes, de ses remords, et pour se résoudre à une autre intervention qu'une prière secrète et qu'un parti pris de réserve et de dignité.

Elle retourna auprès de son mari, le cœur triste, tout à la fois épouvantée et résignée.

XIV

COMPLICATION

Antonie avait passé la nuit dans un fauteuil, près du lit de M. de Sabaillan. Celui-ci, à vrai dire, ne s'était pas réveillé une seule fois; mais son long sommeil, interrompu par des mouvements inconscients, avait paru à celle qui le gardait aussi alarmant qu'une insomnie.

Pourtant, vers le matin, soit qu'elle eût lassé sa propre inquiétude dans la continuité d'un effort sans incident, soit qu'elle fût avec raison tout à fait rassurée par le calme plus régulier du sommeil, madame de Sabaillan tomba elle-même dans un assoupissement qui n'était que la brusque défaillance de ses forces.

Cet anéantissement dura une heure environ et se fût prolongé davantage, si Antonie, dont l'âme

pour ainsi dire brûlait et veillait dans le corps endormi, n'eût perçu un bruit léger, qui la fit tressaillir et se redresser.

Son premier mouvement fut pour regarder vers le lit. Son mari avait toujours son attitude immobile, la tête dans l'oreiller, ainsi qu'elle l'avait placée, la main sortie de la couverture et tendue vers elle, un peu soulevée, comme elle l'avait laissée, en cessant de la tenir.

Elle n'eut pas le temps d'écouter la respiration du comte. On frappait à la porte, avec précaution, mais avec persistance.

Elle alla ouvrir et se trouva en face du docteur Vernon.

— Excusez-moi, docteur, balbutia-t-elle, je m'étais endormie.

— C'est qu'alors tout va bien, répondit doucement et à demi-voix le docteur.

— Il repose.

— Nous attendrons le réveil. J'apporte une lettre.

— De qui?

Le docteur attira Antonie dans le corridor; il craignait d'être entendu de M. de Sabaillan.

— J'ai vu hier au soir, ou plutôt cette nuit, M. d'Ambreville. Je commence à croire que c'est plus qu'un galant homme. Voici une lettre de lui.

Lisez-la, puisqu'elle vous est adressée, et montrez-la à cette coquette effroyable. Moi, j'essayerai, s'il se peut, de préparer le malade à ce nouvel assaut.

Il remit la lettre à Antonie, dont il serra la main, et, la laissant dans le corridor, il entra dans la chambre.

Antonie décacheta la lettre, près de la fenêtre, et lut avidement :

« Madame,

» Si je savais une expiation qui pût adoucir la douleur de M. de Sabaillan, je n'attendrais pas qu'elle me fût imposée, et si, depuis plus d'un an, je n'ai pas devancé votre appel, c'est que j'avais la douloureuse certitude d'ajouter par ma démarche au malheur que je voudrais réparer.

» Permettez-moi, malgré la honte que je ressens, de me croire assez impartialement jugé par vous, pour n'avoir recours à aucune protestation de repentir. Si je m'éloigne, c'est par respect; je suis tout prêt à revenir. J'ai offert mon nom; j'offre ma vie. S'il fallait faire veuve celle que j'aurais faite ma femme, je n'hésiterais pas. Je ne me considère pas comme libre. Mademoiselle

de Sabaillan ne cesserait pas de l'être en acceptant mon nom. . . . . »

La lettre se terminait par des formules de soumission, fières dans leur humilité, qui ne semblaient pas de banales expressions de politesse.

Antonie fut attendrie. Depuis la démarche tentée la veille par M. d'Ambreville, elle se sentait plus d'indulgence pour lui. N'était-il pas l'ami de M. Dontilly? Se pouvait-il que l'ami d'un homme si vaillant en amitié, si ferme devant le devoir, si résolu, si désintéressé, ne méritât pas qu'on pût lui pardonner un jour?

Elle eut une bouffée d'espérance. Elle s'imagina que son attendrissement aurait, cette fois, plus de pouvoir, et, retrouvant ses forces, malgré sa grande fatigue, serrant cette lettre contre sa poitrine, laissant le docteur Vernon au poste qu'elle n'avait pas voulu déserter pendant la nuit, elle entra dans la chambre de Céline.

Céline non plus ne s'était pas couchée, ou plutôt elle était restée tout habillée, étendue sur son lit, les cheveux dénoués, moins pour dormir que dans l'agitation d'une insomnie fiévreuse.

Était-ce un symptôme favorable? Madame de Sabaillan fut tentée de le croire. Elle alla droit à

sa belle-fille pour l'embrasser. Céline se défendit mollement contre les caresses de sa belle-mère. Son regard était sombre, mais plus indécis que méchant.

— Que me veux-tu? demanda-t-elle.

— Lis cette lettre, que je viens de recevoir.

Céline eut un petit tressaillement qu'elle réprima en voyant la signature; elle lut à plusieurs reprises la lettre de M. d'Ambreville. Ses joues pâlies par l'insomnie se colorèrent faiblement. Le sourire d'ironie qui lui était habituel eut de la peine à retrousser les deux coins de sa bouche. Antonie attendait avec impatience le premier mot de sa belle-fille. Mais, comme celle-ci paraissait le chercher :

— Faut-il rappeler M. d'Ambreville? demanda-t-elle.

Céline tressaillit, et, d'une voix qui s'essayait à l'âpreté :

— Au lieu d'écrire, pourquoi n'est-il pas revenu?

— Il le dit lui-même, c'est par respect.

— Son respect! C'est à lui qu'il songe assurément, et non pas à nous.

— C'est à ton père, en tout cas.

— Ainsi tu me conseilles toujours de l'épouser?

— Puis-je te conseiller autre chose?

Céline devint rêveuse, alla s'asseoir devant sa toilette pour relever ses cheveux, qui étaient tombés sur son cou, parut surprise et mécontente de se voir si pâle, et, sortant tout à coup de sa rêverie, avec un double éclair dans les yeux :

— Tu le crois sincère, quand il offre de se tuer?

La question embarrassa Antonie, qui, selon la tactique féminine, y répondit par une autre question :

— Voudrais-tu le prendre au mot?

— Pourquoi pas?

Madame de Sabaillan redevint grave, non qu'elle vît dans cette réponse autre chose qu'une raillerie, mais précisément parce qu'elle était une raillerie. La faible espérance qu'elle avait conçue s'éloignait. Elle promena son regard autour d'elle, interrogeant la chambre de Céline, pour l'adjurer de protester contre les blasphèmes de cette jeune fille. La chambre, que nous avons décrite, avait un air profane et banal qui se refusait à toute protestation.

Céline surprit et comprit le sens douloureux de ce regard.

— Oui, dit-elle d'une voix sifflante, je voudrais le voir prêt à se brûler la cervelle, être bien sûre qu'il ne joue pas la comédie; je serais peut-

être tentée de lui faire grâce. L'idée de la mort lui vient bien tard. Si je m'étais jetée à la rivière ou asphyxiée, moi, porterait-il mon deuil ? Tu es ravie de cette lettre; tu la trouves belle, chevaleresque ?

— Je la trouve simple et digne.

— Simple comme un page de roman; quant à la dignité, elle est une injure pour moi. Pourquoi parle-t-il de son hésitation à se déclarer depuis un an? Pourquoi met-il en avant, avec affectation, la certitude qu'il avait d'être refusé? Est-ce que je peux lui dire de revenir ? Est-ce que ce ne serait pas m'abaisser, m'avilir?

Peu à peu, Céline s'élevait au ton de la colère. Tout ce qui avait fermenté pendant la nuit dans sa tête s'exhalait en fumée, en éclairs.

— Ce n'est pas s'avilir, ni s'abaisser, répliqua Antonie avec douceur, de vouloir réparer...

— Qu'est-ce que je puis réparer? interrompit mademoiselle de Sabaillan. Mon honneur, n'est-ce pas? Je te l'ai dit déjà. Il fallait garder mieux mon secret : mon honneur ne courrait aucun risque. Mes illusions perdues? Ce n'est pas ce mariage qui me les rendrait. Non, non, non !

Elle agitait ses mains crispées, levant au plafond ses yeux qui flamboyaient, et sa voix, qui sortait emportée par un souffle haletant, trahis-

sait une émotion profonde, une douleur vraie.

Pour la première fois, Antonie devinait ou soupçonnait autre chose que l'entêtement dans cette énergie. Si cette créature belle et fière ne s'agitait que pour s'élancer dans la passion qu'elle paraissait dédaigner, ne sachant comment l'invoquer?

L'âme tendre et timide s'émut à cette palpitation de l'âme violente et audacieuse, et ce fut presque involontairement, en cédant à une inspiration fatale, que madame de Sabaillan, excitée par l'électricité et l'éblouissement de ce désir inconscient, répondit :

— Pourquoi désespérer de l'amour?

Céline la regarda avec stupeur. Un pareil mot dans une pareille bouche et à propos de ce mariage expiatoire était fait pour la confondre. Elle eut une transfiguration, mit la main sur sa poitrine, et, adoucissant la voix :

— L'amour ou la mort, n'est-ce pas? Si je répondais cela!

— Pourquoi ne l'avoir pas répondu hier?

Céline eut envie de se jeter au cou de sa belle-mère. Celle-ci ne lui parlait plus de soumission, de résignation, de devoir. A la bonne heure. On la traitait en femme, selon son ambition.

Depuis combien de temps cette ambition lui était-elle venue?

— Mon père a-t-il vu cette lettre? reprit-elle.

— Non.

— Ne la lui montre pas encore.

— Il m'interrogera; il voudra savoir quelle décision tu as prise.

— Dis-lui que je réfléchis... ce qui est vrai; que je voudrais comprendre mon devoir.

Ce mot, sur les lèvres de Céline, était aussi étrange que celui d'amour sur les lèvres de madame de Sabaillan. Par un caprice apparent qui n'était qu'une évolution logique de son orgueil, la belle-fille voulait rendre à la belle-mère les avances qu'elle en avait reçues et flatter l'héroïsme patient de celle-ci, comme celle-ci venait de flatter son désir de passion.

Antonie la remercia, l'encouragea d'une caresse de la main sur la main, et l'entraînant :

— Viens voir ton père! Tu lui diras toi-même ce que tu me dis là : il aura du plaisir à t'entendre.

Le docteur Vernon, qui était debout devant le lit, au bruit de la porte, se retourna et vint lentement au-devant de Céline et d'Antonie. Sa figure était si froide, si visiblement en deuil, il masquait si intentionnellement la vue du comte de Sabaillan, que les deux femmes s'arrêtèrent, intimidées et épouvantées; leurs mains unies se séparèrent.

Antonie, la plus brave, ne put que balbutier avec un claquement des dents :

— Docteur, qu'y a-t-il donc?

Au lieu de lui répondre, M. Vernon regarda Céline d'un air menaçant, implacable; il frémissait de tout son corps.

— Que venez-vous faire ici? lui dit-il crûment.

Céline n'eut pas le temps de répliquer. Le médecin continua :

— Si c'est pour le tuer, vous venez trop tard.

Madame de Sabaillan poussa un cri, écarta le docteur et se précipita vers le lit.

Céline, foudroyée, ou plutôt glacée subitement, resta immobile. Ses yeux étaient fixés sur ceux du docteur, mais sans menace, sans reproche, sans colère, sans prière, sans douleur apparente. Ils s'y retenaient par un instinct de la vie, pour leur emprunter de la lumière.

Un silence effroyable de deux secondes laissa planer un souffle rigide dans la chambre. Antonie était agenouillée devant le lit, après avoir essayé de soulever M. de Sabaillan dans ses bras. A travers ses sanglots, on l'entendait qui disait :

— Mort, il est mort!

Céline fut galvanisée et violemment retirée du marbre qui l'enserrait. Elle eut un mouvement

de tête presque affolé, comme pour défier la menace et l'évidence; elle marcha d'un pas de statue articulée, en faisant reculer le docteur, et vint au lit. Mais il lui eût été impossible de s'agenouiller, de se courber, de joindre les mains, de verser une larme. Elle contemplait le visage de son père devenu livide et se confondant avec l'oreiller. Elle semblait ne rien comprendre à cette vision.

— Ah! docteur! s'écria Antonie en tordant ses bras, il fallait m'appeler.

Le docteur se pencha sur elle et dit d'un ton de passion :

— Mais, madame, il était mort quand je suis arrivé.

— C'est impossible!

— Je vous l'affirme.

Antonie se souleva, toucha la main de son mari, toujours tendue vers elle, et qui commençait à se raidir, dans la position où elle l'avait laissée.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle en retombant à genoux avec un frisson, comme si le froid de la mort se fût infiltré dans ses veines, si j'avais su! si j'avais pu prévoir!...

— Ne vous adressez pas de reproches, madame.

— Vous m'aviez dit, docteur, en le quittant, qu'il n'y avait pas de danger.

— Pas de danger immédiat ; c'est vrai ! Je n'avais pas prévu ce qui s'est passé hier, ce que j'ai appris.

Antonie regarda Céline et voulut l'empêcher d'être accablée.

Mais celle-ci avait entendu et compris.

Elle tendit les bras vers son père, voulut crier. Un spasme étouffa la voix dans sa gorge ; elle crispa ses mains, et, se renversant en arrière, elle tomba tout de son long sur le parquet, qui rendit un bruit sourd.

— Céline ! Céline ! mon enfant !

Antonie, partageant son désespoir, s'agenouilla pour la relever. Le docteur, d'une main ferme, écarta madame de Sabaillan, en murmurant :

— Laissez-moi faire !

— Ah ! docteur, ayez pitié d'elle !

Cette prière à peine distincte n'émut pas M. Vernon. Il souleva Céline, l'enleva dans ses bras et l'emporta raidie dans une sorte de convulsion, tandis qu'Antonie sonnait pour appeler au secours et n'osait le suivre, arrêtée, enchaînée par ce mort dont la main restait tendue vers elle.

Céline ne sortit de cette syncope que par une crise de nerfs qui dépassa la mesure des sévérités du docteur.

Malgré ses préventions et son rôle légitime de

justicier, il ne put s'empêcher, pendant quelques minutes, d'être réellement inquiet. Il n'y avait là ni coquetterie, ni mensonge. Le coup avait été terrible et pouvait être mortel. Mademoiselle de Sabaillan était bien réellement la fille de ce soldat, qu'on pouvait croire difficile à émouvoir et qu'une émotion redoublée avait tué.

Les soins finirent par triompher de cette crise.

Céline revint à elle, ou du moins retrouva une sorte de lucidité vague qui lui permettait de voir, d'entendre, de reconnaître, sans lui permettre l'initiative d'une idée, d'une pensée.

Son premier regard, enveloppé de brume, rencontra celui du docteur et s'y heurta. Le médecin, revenu au rôle exclusif de sa profession, avait compassion de la malade, tout en se refusant à laisser fléchir son impartialité de juge. Il donna des ordres à la femme de chambre, accourue à l'appel de la sonnette, fit une prescription, et, pensant que le premier remède efficace pour la malade était de lui épargner sa vue, il sortit pour rejoindre madame de Sabaillan.

Antonie luttait de toute son âme contre la réalité. La bouche collée sur la main de son mari, elle voulait la réchauffer.

Le docteur toléra quelques instants cette illusion de la douleur, puis intervint amicalement,

paternellement. Il répéta que la mort remontait à plusieurs heures; qu'elle était fatale; que sa présence n'aurait pu l'empêcher; qu'une rupture de l'anévrisme avait dérouté toutes les précautions. La congestion menaçante s'était brusquement compliquée. Antonie s'accusait d'avoir dormi.

— Qu'eussiez-vous fait éveillée? reprit M. Vernon. Vous auriez vu se refroidir instantanément le visage, sans l'empêcher de se glacer.

Antonie voulait des remords. Sa conscience lui en commandait, et aussi sa sollicitude pour Céline, qui serait moins écrasée, si la responsabilité de ce dévouement était partagée.

Le désespoir des grandes âmes élargit leur horizon et leur interdit l'égoïsme. Madame de Sabaillan craignait que dans son ressentiment le docteur ne pût calomnier la syncope même qu'il venait de combattre et ne l'attribuât à une manœuvre instinctive, à un chef-d'œuvre naïf d'orgueil et de coquetterie.

— Pauvre Céline! osa-t-elle dire avec une tendresse touchante; elle venait embrasser son père, se soumettre. La douleur et l'épouvante l'ont saisie.

Le docteur se garda bien de répondre, soit pour ne pas entendre Antonie défendre Céline, soit

qu'il trouvât un avantage pour madame de Sabaillan à la laisser se distraire de ses scrupules.

Ce praticien blasé, entre le cadavre du comte de Sabaillan et la pensée de Céline malade, ne voyait qu'une victime digne de pitié : la femme vaillante qui voulait s'accuser de cette mort, pour sauver la coupable.

XV

MADAME DE MARVAL

Jamais le colonel comte de Sabaillan n'avait été aussi populaire de son vivant, même au temps de sa gloire militaire, qu'il le devint tout à coup par le seul fait et le seul mérite de sa mort.

Il n'était pas assez riche pour être envié. Il n'était pas assez simple pour être aimé. On disait de lui avec une sympathie banale, mais un peu défiante : — C'est un bon vivant ! Dès que ce vivant cessa de vivre, à la suite d'un coup de sang dont la cause restait mystérieuse, on s'émut dans le pays de sa disparition comme d'une perte. Le premier jour, on glosa ; le second, on s'inquiéta ; le troisième, on parla de le venger.

Mais la vengeance est un mets qui fait ouvrir plus de gros yeux qu'il ne satisfait d'appétits.

Martial, au bout d'une semaine, eût été dans l'impossibilité de susciter le moindre mouvement d'opinion dans le but d'une manifestation active.

Il était très considéré dans le pays. Les vieux galons ont le prestige des cheveux blancs. On le savait renvoyé, c'est-à-dire victime d'une injustice. Il eut l'imprudence de dire tout haut, avec un gros juron, en apprenant la mort du colonel :

— Ah ! cela ne m'étonne pas. C'est au tour de sa fille maintenant.

On voulut en savoir davantage. Mais la discrétion subite, disciplinaire du soldat devenu farouche, fut aussi venimeuse que l'avait été son exclamation. Pourtant, comme il ne mêla aucun fanatisme à la malignité, elle germa en calomnie, et la calomnie resta comme un fruit malsain qu'on pourrait cueillir pour l'offrir aux curieux et qu'on laissa sur sa tige.

Le médecin du village, l'ancien ami du château, délaissé depuis l'intrusion du docteur Vernon, affecta un chagrin qui se compliqua d'un dépit plus ou moins involontaire.

Pourquoi ne l'avait-on pas appelé ? Il était incapable de médire de son collègue, considéré dans le département ; mais, enfin, le docteur Vernon ne connaissait pas comme lui, de longue date, le tempérament particulièrement sanguin du comte

de Sabaillan. Il n'avait pas, comme lui, dîné souvent au château et fait à table des observations judicieuses sur les abus de régime du colonel.

Pourquoi n'avait-on pas convié à une consultation, au moins, le commensal, le vieil ami? Pourtant, ajoutait sans trop de malice à ses conclusions le praticien évincé, il n'avait rien à se reprocher à l'égard de madame la comtesse.

On l'invita à venir constater le décès; il affecta de le constater seulement, sans trop regarder le cadavre; comme s'il eût été possible que le corps du colonel devînt le corps d'un délit qu'il ne lui plaisait pas de dénoncer.

Le curé fut très affecté de cette mort sans sacrements.

Évidemment, un brave militaire comme le colonel de Sabaillan entrait tout droit dans le séjour glorieux. Mais avait-on craint qu'il ne se confessât, qu'il ne donnât un bon exemple traditionnel, qu'il n'eût sur les âmes l'influence légitime que la noblesse et l'armée doivent exercer ?

— Pourtant, ajoutait charitablement le curé, du ton qu'avait déjà pris le médecin, madame la comtesse était pieuse! — Il était étrange que, dans cette occasion solennelle, elle eût oublié ses devoirs, dérogé à ses principes.

Quant au maire du village, qui avait reçu la

déposition de M. de Sabaillan relativement au meurtre dont le comte s'accusait, il avait toujours flairé un mystère, pressenti un drame dans ce vieux château des Épines, où on ne l'invitait jamais.

Il se demanda s'il ne devait pas faire un rapport à l'autorité départementale, à la justice. Il conféra avec le juge de paix. Le juge de paix était un homme pacifique, trop vieux pour faire du zèle, qui l'engagea seulement à exiger un procès-verbal détaillé du docteur Vernon.

Celui-ci ne se refusa à aucun détail; il expliqua de vive voix et par écrit que le comte de Sabaillan était mort, comme meurent souvent les hommes énergiques, peu ménagers de leurs forces et de leurs plaisirs.

Quant aux domestiques, qui introduisaient les curieux officiels ou officieux, ils ne pouvaient pas nier que leur maître était revenu mystérieusement au château des Épines, après un départ inexplicable; qu'il avait dû se passer entre monsieur et madame des choses fort graves, et qu'en somme tout cela n'était pas clair.

L'indisposition même de Céline, qui pouvait révéler un effroi subit, sinon dénoncer une tentative criminelle, était un aliment nouveau donné à leur curiosité.

Le renvoi de Martial accusait celle que le jardinier n'avait jamais aimée. On ne fut pas surpris de le voir rôder autour de la maison en deuil, comme ces chiens fidèles que la douleur ramène à la tombe d'un maître et qu'il faut tuer sur place, dans l'impuissance où l'on est de les chasser.

Les domestiques, même ceux qui avaient été jaloux autrefois de son influence, ne le chassèrent pas. Il ne reprit pas son poste ; mais, par la grande porte entr'ouverte, il rentra à la cuisine ; il s'informa de la santé de mademoiselle Céline, et une fois il osa monter jusqu'à sa chambre, à la porte de laquelle il frappa.

Céline le renvoya avec une douleur bourrue, hautaine, qu'il interpréta dans le sens d'un embarras extraordinaire. Elle refusait de lui rien dire, ayant sans doute trop de choses à lui confier.

Ces dispositions du pays et de la domesticité formaient une nuée menaçante que le docteur Vernon avait pressentie, qu'il se flattait de disperser, mais qui autorisa la prolongation de son séjour au château.

— Je m'installe, dit-il à madame de Sabaillan.

Confinée, mais non absorbée dans son deuil sincère, Antonie ne soupçonnait rien de cette ani-

mosité universelle qui l'enveloppait. Elle remercia le docteur, en songeant à Céline, et avec une présence d'esprit qui n'était que l'effet de son héroïsme naturel, mais qui parut une imprudence et une impudence , elle présida doucement, simplement, aux préparatifs des funérailles.

Le comte n'avait pas de parents. Ceux de sa femme et de sa première femme, régulièrement convoqués, mais n'ayant aucun intérêt positif ou sentimental à servir , se dispensèrent de venir.

Ils gardaient rancune à l'ancienne institutrice, les uns parce qu'elle ne les avait pas faits les commensaux de son château, les autres parce qu'elle avait pris la place d'une comtesse qu'ils estimaient plus vraie, plus authentique. Ils ne voulurent pas lui faire cortège. Leur absence inexpliquée fut très remarquée.

Madame de Marval, prévenue par une dépêche que Céline fit envoyer sans consulter sa belle-mère, arriva le soir de la mort, et dès son arrivée, secouée par le voyage, impressionnée par le château, en appétit d'émotions, crut ou fut tentée de croire à une aventure tragique.

— Ma chère petite, dit-elle à Céline, qu'elle trouva dans une torpeur dont elle ne se rendait pas compte, je ne te quitte plus ; je veillerai sur toi.

Elle échangea quelques phrases banales avec Antonie, et prenant à part le docteur Vernon :

— Vous ne croyez pas, lui demanda-t-elle tout bas, qu'il soit nécessaire de faire l'autopsie ?

— Vous voulez voir découper un ancien bel homme ? lui répondit le docteur.

— Ah ! monsieur Vernon !

— N'ai-je pas entendu dire que le comte vous avait fait la cour ?

— C'est possible.

— Il est tout simple alors que vous désiriez savoir où il avait le cœur placé.

— La plaisanterie, docteur, est horrible.

— Je ne plaisante pas.

— Le comte était mon ami. Cette mort imprévue, soudaine, me fait peur pour sa fille, qui n'a plus que moi au monde.

— Après madame de Sabaillan !

— Dites : avant elle !

— Vous ne pouvez, en tout cas, madame, supprimer le droit de la veuve. Entendez-vous avec elle. Si elle est de votre avis, j'ouvrirai le comte ; mais, entre nous, ce sera de la besogne inutile ; nous ne trouverons rien.

Madame de Marval n'insista pas.

C'était une de ces jolies femmes qui sont très spirituelles, tant qu'elles ont un beau sourire

pour éclairer leurs moindres mots, c'est-à-dire jusqu'à trente-cinq ou quarante ans ; que l'on trouve naïves quand leur sourire pâlit et quand leurs mots n'en reçoivent plus de reflet, c'est-à-dire jusqu'à cinquante ans; et que l'on redoute, comme des commères prétentieuses et sottes, quand elles veulent rattraper le sourire perdu, en rattrapant les mots décolorés.

Elle avouait trente-cinq ans, depuis deux ans. Les médisants lui en donnaient plus de quarante, et la crainte qu'elle avait de vieillir lançait trop souvent son esprit affolé en reconnaissance vers les frontières de la cinquantaine, d'où il revenait transi d'avance.

Elle s'était mariée à un bellâtre, dont elle avait fait plus tard un préfet de l'Empire. Elle commençait à se repentir d'être préfète, quand elle fut mise en disponibilité par son veuvage.

Riche, heureuse d'être libre, coquette à outrance, tourmentant les maris des autres, pour se venger, disait-elle, de celui dont le deuil l'avait parée pendant un an, elle avait une réputation à l'émail fragile, craquelée, mais non ébréchée. On lui prêtait des amants, mais elle n'en empruntait visiblement à personne. Elle donnait de très belles fêtes à Paris, s'amusait à exercer une hospitalité somptueuse et galante à la campagne,

faisait profession de n'avoir pas de préjugés, en dehors de ceux de la mode, ce qui l'exposait à les expérimenter tous, voulait connaître tous les secrets du monde parisien et effleurait les plus gros, sans les pénétrer, ni souvent sans les soupçonner, tant elle mettait d'imagination dans ses analyses, de routine dans ses façons d'observer et de juger les hommes et les choses.

Elle affectait d'aimer Céline. Mais ce qui l'avait peut-être empêchée de devenir comtesse de Sabaillan, quand l'occasion s'en était offerte au veuvage du comte, c'était précisément l'existence, la croissance, l'épanouissement de cette jeune fille dont il eût fallu devenir la belle-mère. Il était plus commode et moins dangereux d'en être la mère par l'amitié ; c'était le moyen d'en paraître longtemps la sœur.

Faut-il supposer que, si madame de Marval avait pris la place abandonnée à Antonie, Céline eût été mieux préservée, et que cette mondaine, par une vie en commun, non interrompue, eût initié assez savamment sa belle-fille à la coquetterie, salutaire comme la vertu, pour que celle-ci ne courût aucun risque?

Peut-être.

Il est permis de supposer également que si Céline, après sa faute, avait eu le courage, c'est-à-

dire l'humilité de la prendre pour confidente, les embarras tragiques qui avaient suivi cette faute eussent été évités.

Voilà ce que Céline devait se dire avec regret, et ce que pensait madame de Sabaillan avec un effroi rétrospectif tout prêt à menacer l'avenir.

Céline avait reçu un profond ébranlement moral de ce premier choc de la mort, et le sens intime était trop mêlé en elle aux sensations physiques, pour que le corps ne fût pas frappé, autant que l'esprit.

Elle crut qu'elle pourrait mourir comme son père d'un grand saisissement. C'était une sympathie qui excusait sa conscience et augmentait son amour filial. Comme beaucoup d'enfants gâtés, elle s'aperçut naïvement de son affection pour son père, par la brusque disparition de celui qu'elle avait bravé, torturé de sa révolte, et qui ne donnerait plus d'aliment à sa fierté insoumise.

Elle s'en voulait en toute sincérité d'avoir été ingrate ; mais elle en voulait aussi et surtout aux autres de ce qu'ils n'avaient pas trouvé le moyen d'éclairer son cœur.

Gênée, plus que déchirée, de son remords, redoutant de le sentir croître dans la compagnie de sa belle-mère, elle avait appelé, dans son premier effroi, madame de Marval, pour avoir près d'elle une alliée ; mais elle n'était pas plus dis-

posée au château des Épines, qu'elle ne l'avait été dans le château de son indulgente amie, à la prendre pour confidente et pour conseil. Elle voulait, ainsi qu'elle en userait envers Martial, s'en servir, sans lui rien avouer.

Elle avait versé quelques larmes, en recevant les caresses de la jolie Parisienne. Mais celle-ci n'était pas venue pour pleurer ni pour regarder pleurer, et Céline n'opposa bientôt qu'une tristesse silencieuse aux encourageants sourires de madame de Marval.

Elle voulut se lever. Ne fallait-il pas d'ailleurs se prêter à des essais de vêtements de deuil ? Le chagrin a sa parure, qui en est la première distraction. Avec une sollicitude qui prouvait son génie pratique, madame de Marval avait amené sa femme de chambre, élève des meilleures couturières, en même temps qu'elle avait apporté de son trousseau de veuve tout ce qui pouvait servir à habiller l'orpheline, selon son rang, selon l'étiquette et selon sa figure.

Mais Céline eut le vertige quand elle fut debout. On l'obligea à se recoucher. Le docteur Vernon fut forcé de convenir que l'art des attitudes ne saurait aller jusqu'à ce simulacre parfait d'accablement et que Céline était bien réellement atteinte dans ce qui pouvait être sensible en elle :

un amour jaloux et farouche de son père, ou un orgueil démesuré qui ne se consolerait jamais d'avoir tort dans sa rébellion.

Il la soigna curieusement et gravement, comme un phénomène.

Elle avait manifesté le désir de conduire le deuil : il lui défendit de bouger, chargea madame de Marval de la garder dans sa chambre et dit à Antonie, en lui rendant compte de ses impressions :

— Il se pourrait bien qu'il y eût une femme à peu près comme les autres, dans cette fille extraordinaire. Elle n'est pas si monstre que je le croyais... à moins que sa douleur ne soit un composé monstrueux.

Antonie ne voulait pas se laisser accabler, bien qu'elle se sentît enveloppée dans un écroulement; bien qu'elle comprît que son devoir allait se compliquer, au lieu de se simplifier, en n'ayant plus ce témoin qui ne l'avait pourtant pas aidée.

Elle répondit au docteur :

— Nous la sauverons !

Elle ne laissa à personne le soin d'ensevelir, de veiller pendant la nuit le corps de M. de Sabaillan. Elle donna doucement, avec cette tristesse sans larmes qui aurait dû faire plus d'impression que les sanglots, tous les ordres nécessaires pour les funérailles, mais cette dou-

ceur vaillante la faisait encore calomnier, et sa résignation sublime semblait voiler le triomphe d'un coupable.

L'enterrement se fit avec une simplicité qui désappointa bien des curieux.

Antonie avait songé aux pauvres que l'on gratifie, à la mort d'un riche ; elle n'avait pas songé aux riches qui veulent se mirer jusque dans les pompes funéraires, ni aux simples curieux pour qui tout est spectacle.

Martial, vêtu de son vieil uniforme, marchait en tête des domestiques, derrière le cercueil de son colonel. Il lançait des regards foudroyants sur cette bière uniquement couverte de fleurs, la trouvant déshonorée, puisqu'elle ne portait pas les insignes du dernier grade ni les décorations du comte.

Antonie, appuyée au bras du docteur Vernon, marchait, recueillie et absorbée.

Elle passait au milieu de ces haines braquées et tendues, sans les voir ; elle n'entendit pas, en entrant dans l'église du village, les chuchotements qui l'accueillirent et que la mine sévère de M. Vernon avait de la peine à étouffer.

Mais son recueillement, qui la séparait du monde extérieur, parut s'entr'ouvrir, quand le défilé des assistants commença pour jeter l'eau

bénite. Une force inconsciente, qu'elle prit pour l'appel d'une prière suprême, lui fit lever les yeux et regarder devant elle.

Elle fut surprise de voir passer lentement, gravement, M. Dontilly, très pâle, qui venait précisément après Martial et qui reçut des mains de celui-ci le goupillon.

Antonie saisit le regard de fureur du vieux soldat et le regard de dédain miséricordieux de l'avocat. Elle posa la main sur son cœur et ne le sentit pas battre plus vite, tant son étonnement ne remuait en elle aucune pensée alarmante pour sa dignité de femme et de veuve.

M. Dontilly était un ami désintéressé accouru à l'heure des épreuves. Elle ne l'avait pas convoqué, jugeant inutile de prêter aux commentaires que pouvait faire naître sa présence, et ne voulant pas surtout paraître à ses propres yeux avoir besoin d'un aide, quand elle était forte de sa droiture, de sa volonté.

Le docteur Vernon, qui était à côté d'elle, ayant remarqué sa surprise, n'attendit pas qu'elle l'interrogeât. Par un sourire grave et respectueux, débordant seulement d'amitié paternelle, et sans lui dire un mot, il lui fit distinctement entendre :

— C'est moi qui l'ai convoqué. Il fallait bien qu'il fût là, pour pardonner à son meurtrier.

Ce que ne disait pas ce sourire solennel, c'était ceci :

— Nous ne serons pas trop de deux pour veiller sur vous, au milieu de ces haines calomniatrices!

Antonie, sans pruderie affectée et sans crainte, mais pour enfermer en elle les rayons qui se dégageaient de cette apparition inespérée, baissa les yeux et demeura pensive.

Quand elle fut de retour au château, le docteur jugea inutile de lui parler de M. Dontilly. Elle jugea inopportun de réclamer une explication verbale. L'ami de M. d'Ambreville s'abstint d'ailleurs de toute visite et ne suivit pas les porteurs de condoléances.

Le lendemain de l'enterrement, madame de Marval parla d'emmener Céline. M. Vernon reçut la proposition et, avant d'y répondre, fit observer que tout d'abord madame de Sabaillan devait être consultée.

— Pourquoi? demanda madame de Marval de son air le plus impertinent.

— N'est-elle pas la tutrice de mademoiselle Céline?

— Vous savez bien, docteur, que Céline est d'âge à être émancipée et que sa belle-mère n'a aucun droit sur elle.

— Aucun droit légal, c'est possible, mais un droit moral !

— Personne n'a plus de droits sur Céline que les droits de l'amitié. Je me flatte d'être sa meilleure amie.

— Madame de Sabaillan est-elle donc son ennemie ?

— Non, mais la position de la pauvre comtesse va bien changer ! Elle-même ne tiendra guère à rester dans ce vieux château !

— Je comprends. Vous ne la chassez pas, mais vous la laissez seule, pour que la solitude la chasse.

— Quel méchant homme vous êtes, docteur ! Je n'ai qu'une idée, je vous le jure : distraire Céline, que cette mort a frappée et dont la santé m'inquiète.

— Prenez garde ! C'est chez vous surtout qu'elle tombe malade !

La voix de M. Vernon était devenue railleuse; mais la raillerie le satisfaisait, sans atteindre la coquette Parisienne, qui ne savait rien des secrets de Céline.

—Eh bien, dit-elle gracieusement, si elle tombe malade, vous viendrez la soigner.

— Ma foi non! Sait-elle que vous voulez l'emmener?

— Oui.

— Elle n'a fait aucune objection ?

— Aucune.

— Alors je crois, comme vous, que vous ferez bien de lui faire quitter cette maison et ce pays le plus tôt possible. Je vais prévenir madame de Sabaillan, sans la consulter toutefois. Vous me le permettez?

— Certainement. Ah çà! qu'avez-vous donc, docteur ?

— Rien, je suis seulement, moi aussi, un peu impatient de partir. Si je me donnais la corvée d'enterrer mes clients, je n'y suffirais pas. C'est bien assez de les faire mourir!

M. Vernon était furieux. Il salua madame de Marval et alla frapper à la porte de la chambre où Antonie s'était enfermée.

En peu de mots il la mit au courant.

— Céline a raison, répondit-elle simplement; je m'attends à ce départ.

— Mais si elle part... adieu vos projets !

— J'y tiens moins depuis deux jours, mon bon docteur.

— Ah!

Madame de Sabaillan devint rêveuse. Elle s'aperçut au bout de deux minutes que le vieux médecin l'observait, et, sans lui avouer le sujet de sa rêverie, mais en le laissant soupçonner :

— A moins, reprit-elle, que Céline ne veuille m'enlever *mon* enfant ! Je l'empêcherais bien de partir.

— Elle n'y songe guère !

— A propos, docteur, je n'ose pas aller là-bas ! Si vous y alliez !...

— C'est inutile. J'ai des nouvelles par quelqu'un qui a vu hier la nourrice. Tout va bien.

Antonie regarda son ami en face et répandit pendant quelques secondes la lumière paisible de ses yeux sur les yeux interrogateurs de M. Vernon, afin de bien prouver à celui-ci qu'en faisant allusion à une démarche de M. Dontilly il ne pouvait la troubler dans la sénérité de son âme. C'était la seconde fois que madame de Sabaillan réclamait ce témoignage de confiance et s'imposait cette épreuve.

XVI

L'ARTICLE 767

Le lendemain des funérailles est toujours le commencement d'une enquête. Madame de Marval s'en souvint, en voyant arriver au château le notaire, après une visite du juge de paix.

La Parisienne avait acquis par son veuvage une compétence toute spéciale sur le chapitre des successions. Elle possédait d'ailleurs les qualités pratiques que le luxe, la frivolité, la coquetterie et même une certaine dissipation n'enlèvent jamais aux Parisiennes de race. Elle était douée d'un sens positif et calculateur qui s'éveilla tout à coup et lui fit interrompre ses paquets.

Elle descendit avec Céline au salon dès que le notaire eut été annoncé ; elle jugeait que la présence de l'héritière légitime était de première né-

cessité et que la prudence voulait à tout hasard que madame de Sabaillan n'eût pas le temps d'une conférence particulière avec le notaire.

Antonie, qui causait avec le docteur Vernon, tout prêt à repartir, parut étonnée d'une formalité à laquelle elle n'avait pas songé. Elle prit le bras du médecin et l'emmena avec elle, l'investissant ainsi du droit de lui servir de conseil.

Madame de Marval allait s'excuser, pour la forme, de sa présence. Celle de M. Vernon la justifiait. Elle s'assit résolument dans un fauteuil, retenant Céline auprès d'elle.

Le notaire était jeune, beau parleur; il débutait dans le pays. Il tenait à se présenter avec avantage. Un peu contrarié de n'avoir pas été appelé par le comte de Sabaillan pour recevoir ses dernières volontés, il voulait une revanche sur les héritiers.

Il parla pendant deux minutes au milieu d'un silence solennel. Madame de Marval seule l'écoutait attentivement. Antonie regardait Céline, dont elle étudiait la pâleur, dont elle voulait plaindre la tristesse, et qui évitait ses regards.

Quant au docteur Vernon, il contemplait madame de Sabaillan.

La voix claire de la Parisienne, qui trancha sou-

dainement sur les derniers murmures de la voix du notaire, éveilla la curiosité distraite.

— Ainsi, monsieur, disait-elle, vous êtes bien certain de n'avoir dans votre étude aucun testament de mon pauvre ami ?

— Aucun, madame. Si M. le comte n'a pas écrit lui-même ici...

Le notaire s'interrompit, interrogeant Antonie d'un geste et d'un salut.

Madame de Sabaillan ne parut pas comprendre la question.

Le docteur intervint, pour empêcher madame de Marval d'intervenir.

— On vous demande, madame, dit-il avec bonté, si vous ne connaîtriez pas un acte, une lettre, un papier dans lequel votre mari aurait exprimé sa volonté de faire hériter ou de déshériter quelqu'un...

Le docteur en disait plus que le notaire n'en demandait, mais il devinait que cette entrevue était menaçante pour Antonie, et il voulait tout à la fois l'avertir, en avertissant ses adversaires qu'elle aurait un champion.

— Je ne sais rien, répondit Antonie simplement... Mon mari ne m'a jamais parlé de rien de pareil.

La réflexion s'éveillant dans cet esprit délicat,

elle continua avec un peu de vivacité, en levant la tête :

— D'ailleurs, pourquoi mon mari aurait-il pris la peine de prescrire ce que la loi, sans doute, fait tout naturellement? Il n'avait qu'un enfant.

Comme elle disait ces derniers mots avec lenteur, en semblant hésiter, Céline eut un léger froncement des sourcils.

— Il aurait pu songer à vous! repartit prestement et indiscrètement madame de Marval d'un ton aigre, qui visait peut-être l'égoïsme du défunt autant qu'il provoquait la candeur de la veuve.

— Il songeait à moi, répliqua doucement Antonie, quand il me recommandait sa fille. Il n'a jamais été question d'autre chose entre nous.

— On peut chercher dans les papiers, insinua le notaire.

— La recherche sera certainement inutile; mais, si vous pensez qu'elle soit nécessaire, je suis toute prête à vous conduire.

Elle s'était levée de son fauteuil. Le notaire, par une salutation respectueuse, l'invita à se rasseoir.

Madame de Marval, satisfaite pour le moment, prenait un air sérieux qui se teintait d'un air de condoléance; le notaire poursuivit d'une voix plus basse:

— Vous vous êtes mariée sans contrat; car je

n en ai pas trouvé un second, à côté de celui du premier mariage.

— En effet, monsieur. C'est moi qui n'en ai pas voulu. Je n'apportais rien que mon dévouement, et je ne voulais rien que de l'estime. Cela ne s'écrit pas.

Le notaire se tourna vers le docteur Vernon, et d'un mouvement des sourcils, d'un léger plissement de la bouche, dit et souligna ces deux mots :

— Pauvre femme!

Antonie eut le sentiment confus de cette pitié. Elle se leva, et, d'un ton très fier dans sa douceur polie :

— Est-ce tout ce que vous avez à me demander, monsieur?

— Provisoirement, oui, madame; pour le reste, nous avons le temps.

— Pour le reste? il y a donc encore autre chose. Veuillez en finir tout de suite, monsieur.

Elle se tenait debout et attendait.

— Je faisais allusion aux comptes d'administration, dit le notaire; car, si je ne me trompe, vous gériez les biens...

— A peu près. Mes livres sont en règle. Je puis vous les remettre à l'instant.

— Oh! rien ne presse. Je vois, madame la com-

tesse, que la loi, dans cette circonstance, me prescrit un devoir inutile. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, mademoiselle de Sabaillan vous doit de la reconnaissance.

Le notaire exprimait maladroitement une pensée généreuse. L'abnégation de madame de Sabaillan le touchait et lui prescrivait le projet d'une donation. Madame de Marval, qui s'attendait à ce conseil, le releva en Parisienne habile.

— Sans doute, dit-elle vivement, en posant la main sur la main de Céline, pour l'avertir d'une démarche de convenance. Mademoiselle de Sabaillan ne sera pas ingrate, elle réparera...

Antonie, qui avait fait quelques pas dans la direction de la porte, se retourna, et interrompant la Parisienne :

— Qu'a-t-elle donc à réparer ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Mais l'oubli de son père.

— Son père n'a rien oublié, madame, et n'a pas eu de torts envers moi.

— En tout cas, il est convenable et il est à propos, puisque M. le notaire est là, que votre situation soit réglée.

— Quelle situation ?

— Puisqu'il n'y a ni contrat ni testament !...

— Eh bien ?

— Ah! madame, vous me forcez à préciser des choses!...

— Madame de Sabaillan sait fort bien qu'elle n'hérite pas de son mari, dit le docteur Vernon, en haussant les épaules. Mais, ajouta-t-il plus sévèrement, vous devez savoir, vous, madame, qu'elle ne voudra rien accepter.

— Que peut-on m'offrir? demanda fièrement Antonie.

Il y eut un silence de deux secondes.

— Quand ce ne serait que l'hospitalité dans ce château, où vous êtes désormais une étrangère, continua le docteur d'un ton bourru.

— Je ne comprends pas, murmura Antonie.

M. Vernon se tourna vers le notaire :

— Ayez l'obligeance, monsieur, de citer à madame l'article du Code civil qui donne le droit de la chasser d'ici, plus pauvre qu'elle n'y est venue, car elle n'a pas même droit au salaire qu'elle gagnait en entrant.

— L'article 767, dit le notaire, rougissant poliment pour l'impudeur du Code civil, dit en propres termes : « La femme hérite du mari, s'il n'y a pas de parents au degré successible. »

— Ce qui veut dire *civilement*, reprit le médecin, qu'elle n'hérite de rien quand il y a un parent, fût-il parent au douzième degré!

— Je savais cela, docteur! murmura Antonie.

— Saviez-vous aussi que quand une honnête pauvre femme comme vous a donné son cœur, sa jeunesse, toute sa vie à un homme riche, en se refusant à la moindre stipulation en sa faveur, elle se trouve, le jour du décès de son mari, non seulement, je le répète, aussi pauvre ou plus pauvre que quand elle est entrée chez lui, mais obligée de sortir du logis conjugal, sans même pouvoir emporter ce qu'elle croyait à elle, ce qu'un long usage semblait lui avoir donné? Saviez-vous cela?

J'aurais dû le savoir; mais je n'y pensais pas, dit Antonie, en tombant sur une chaise.

— Le Code civil, continua le docteur Vernon indigné, fait, en vérité, trop d'honneur à cette parenté de la nature qui n'est rien qu'un hasard, quand il ne s'y mêle pas la parenté de l'âme. Une goutte du même sang, pourtant bien mélangé, pèse plus dans le plâteau de la fortune qu'un litre de larmes versées ensemble. C'est une iniquité sociale. Vivez, souffrez, pendant de longues annés, dans une intimité plus étroite que toutes celles de l'amitié! Si la mort vient avant qu'on ait désarmé sa brutalité, au moins sous ce rapport, vous qui étiez de la famille, vous qui souvent teniez lieu d'une famille tout entière, vous n'ètes plus qu'un étranger ou qu'une étrangère, qu'on

chasse ou qu'on tolère. Quand je pense que c'est au nom de la famille que l'on a fait cela!

Céline était restée jusque-là dans une attitude froide et distraite. Les paroles véhémentes du docteur, bien qu'elles n'eussent rien qui la menaçât directement, l'atteignirent. Elle croyait deviner un reproche et presque une menace dans l'accent du médecin.

Elle se leva, imposante et pâle, alla vers sa belle-mère, dont elle saisit la main :

— Tu ne me quitteras pas! lui dit-elle d'une voix haute, qui vibrait, mais sans émotion.

— Merci, répondit Antonie d'un ton qui n'impliquait, à son tour, ni effusion, ni sentiment maternel, et qui n'était qu'un encouragement accordé à un bon mouvement.

— Vous acceptez? s'écria madame de Marval, un peu choquée de ce que madame de Sabaillan ne manifestait aucun attendrissement.

— J'espère bien qu'elle refuse! dit le docteur.

— Pourquoi?

Céline regarda le docteur avec un éclair de menace, puis Antonie avec une anxiété farouche.

— Je ne dis pas que je refuse, répondit madame de Sabaillan; ceci est une affaire qui, pour être conclue, n'a pas besoin d'un notaire. Elle ne peut être traitée qu'entre Céline et moi.

— Je suis de trop? repartit aigrement madame de Marval.

— Nous sommes tous de trop, ajouta le docteur.

Le notaire, malgré son zèle, n'avait plus rien à tenter.

Il sortit du salon pour aller faire, en présence de madame de Sabaillan, une recherche rapide, un inventaire sommaire dans les papiers du défunt. Quelques liasses de lettres jaunies, lettres d'amour qui dataient des premières garnisons du colonel, des brevets, des états de service, des titres de propriété, des livraisons dépareillées de journaux agricoles, des prospectus, constituaient les archives du comte de Sabaillan. On ne trouva pas d'autres traces de son activité intellectuelle ou de sa sensibilité. Il était mort du coup reçu dans son orgueil et n'avait eu ni le temps ni la pensée de se plaindre ou de se venger sur le papier.

Quand le notaire fut parti, M. Vernon et madame de Marval jugèrent convenable de laisser seules la belle-mère et la belle-fille. Il fallait que cette délicate question fût tranchée au plus vite par les deux seules personnes qui eussent le droit et le pouvoir de la résoudre.

Céline alla rejoindre Antonie dans sa chambre. Madame de Sabaillan l'attendait avec une fermeté

qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de montrer.

Antonie ne fléchissait que sous le bonheur et la tendresse. Elle avait un de ces doux courages qui se trempent dans l'épreuve et qui, sans violence, arrivent à la rigidité. La mort de son mari avait fait passer un souffle glacé sur son âme et durci sa volonté. Elle avait craint de s'être trompée, dans ce qu'elle appelait *sa vie heureuse*, c'est-à-dire sa vie de femme mariée et considérée. Veuve, elle se retrouvait seule, comme au début de sa vie laborieuse. Le travail lui souriait, comme une reprise de la vertu. Elle sentait que sa route se redressait, en devenant plus âpre, et n'aurait plus les méandres que les nécessités mondaines infligent aux consciences les plus simples.

Pendant le court intervalle qui s'était écoulé depuis le départ du notaire, elle avait ouvert une armoire où étaient enfermés ses anciens cahiers et ses anciens livres d'institutrice; quand Céline entra dans sa chambre, elle les contemplait gravement, s'interrogeant pour savoir si elle était digne de les reprendre sans révolte et sans regret.

Céline parut comprendre le sens de cette contemplation.

— Je ne veux pas que tu partes, dit-elle brusquement.

— Et toi, pars-tu ?

— J'ai promis à madame de Marval d'aller passer quelques jours chez elle. Mais je suis disposée à rester, si tu restes.

La parole de Céline était brève, impérative. Antonie lui prit la main, et, l'attirant à elle, sans lui ouvrir les bras :

— Il ne s'agit pas seulement pour moi de retarder de quelques jours mon départ. Si je reste, c'est définitivement; c'est que j'accepte de vivre ici, chez toi, comme une mère chez sa fille. Veux-tu de moi à cette condition?

Céline hésita.

— Je veux que la comtesse de Sabaillan reste dans le château du comte de Sabaillan. Je ne veux pas qu'on puisse dire que je t'ai chassée.

— Qui dirait cela? Le comte de Sabaillan n'a laissé aucun droit à sa veuve; tu l'as entendu. Mais je suis prête à recevoir, sans fausse honte, les droits que tu me donneras.

— Que veux-tu?

— Tu le sais bien!

— Oserais-tu donc me parler de mariage?

— Je n'offenserais aucun respect, en te parlant de devoir.

— Ne parlons que de notre amitié.

— C'est au nom de cette amitié, mon enfant, que je te demande de me faire une promesse.

— Laquelle?

— C'est que désormais nous serons deux pour élever ta fille, comme nous serons deux pour porter le deuil de ton père.

— T'ai-je parlé d'abandonner... cette enfant?

— Ce n'est pas assez des soins mercenaires que tu payeras et qu'un autre peut payer aussi. Tu vas me promettre?...

— D'épouser M. d'Ambreville?... Jamais.

— De ne pas repousser au moins, par entêtement, par colère, par rancune, l'idée de ce mariage.

— Je ne m'engage à rien.

— Moi, je ne resterai que si tu t'engages.

— C'est de la tyrannie!

— C'est de la fierté! Tu devrais comprendre cela.

— Tu sais pourtant que je ne peux pas te laisser partir! s'écria Céline frémissante.

— Toi, tu sais bien que je ne puis rester pour être ta complice, si je ne suis pas ta mère! C'est assez de t'avoir gardé le secret, au risque des malheurs qu'il a causés.

— Alors tu veux l'ébruiter?

— Non; mais devant Dieu et devant ma conscience je veux me mettre en règle.

— Tu es cruelle.

— Parce que je veux te réconcilier avec toi-même? Je ne veux plus être faible : voilà tout.

— Laisse-moi le temps de me remettre.

— Je ne veux qu'une parole. Si elle ne te monte pas du cœur aujourd'hui, je l'attendrais vainement. Acceptes-tu ton devoir maternel? Nous verrons, à loisir, si, pour le bonheur et l'honneur de ton enfant, il faut que tu deviennes madame d'Ambreville. Je te promets d'examiner cela avec toi, sans te contraindre. Mais ne te défends pas contre les risques d'une expiation nécessaire. Soumets-toi, non à ma volonté, mais à ton cœur, que je veux consulter avec toi.

— Je ne veux prendre aucun engagement.

— Prends garde, Céline; tu te prépares des remords!

— J'en ai déjà, tu m'en as donné! Ne suis-je pas cause de la mort de mon père?

Elle dit cela durement.

— Ne parle pas ainsi, reprit Antonie avec effroi. J'ai ma part de responsabilité dans le deuil qui te frappe. Je m'y suis mal prise, pour empêcher des soupçons qui se sont égarés. Mais je suis sûre que, s'il peut nous entendre, ton père me pardonne, car il sait bien que je n'ai agi que pour l'honneur de votre nom.

Céline baissa la tête; les yeux d'Antonie, qui

peu à peu s'étaient emplis d'une lumière pénétrante, la gênaient, en fouillant les siens.

Madame de Sabaillan continua, après une minute d'attente :

— Si tu n'as pas confiance en moi, Céline, consulte madame de Marval, ton amie.

Céline laissa voir un étonnement moqueur.

— C'est toi qui me donnes ce conseil?

— Oui, madame de Marval entend peut-être autrement que moi les choses ordinaires de la vie; mais, dans cette circonstance, le code du monde est d'accord avec celui de la morale. Demande-lui ce que tu dois faire.

— Je ne lui demanderai rien.

— Ni à elle, ni à moi! Qui veux-tu écouter?

— Personne. Je veux qu'on me laisse libre de me retrouver.

— Libre de te perdre!

— Je ne suis donc pas tout à fait perdue? Je m'en doutais bien.

Antonie ne pouvait lutter de sarcasmes; elle dit tristement :

— Alors, adieu, Céline! J'aime mieux encourir ta haine que ton mépris. Tu m'en voudras de refuser la place que tu me laisses. Tu me trouverais bientôt avilie, si je la gardais quand même.

— Comment expliqueras-tu ton départ?

— Je n'ai pas à l'expliquer. Il paraîtra tout simple à ceux qui m'estiment. Ceux qui ne me connaissent pas me trouveront ridicule, comme ils me trouveraient intéressée et ambitieuse si je restais dans ce château, pour y vivre sans devoir. De toutes façons, quoi que je fasse, j'ai des calomnies à affronter. Je choisis celles qui sont les meilleures pour ma conscience.

Céline, devant ce langage doux et ferme, sentait son infériorité et s'irritait au-dedans d'elle-même. Mais elle fût morte, plutôt que d'en convenir. Quelques jours auparavant, elle eût cédé peut-être. La mort de son père lui paraissait un défi trop dur, un châtiment trop démesuré, et partant trop injuste, pour qu'elle fléchît.

Elle n'insista plus, jeta à sa belle-mère un regard de reproche et presque de haine, puis elle sortit de la chambre.

Restée seule, Antonie perdit son inflexibilité. Elle pleura et réfléchit longuement. Mais elle eut beau retourner le problème dans tous les sens, elle ne trouvait toujours qu'une solution : partir, laisser mademoiselle de Sabaillan épuiser sa colère, attendre de cet épuisement un réveil, un sursaut, ou plutôt une révélation.

Le docteur lui demanda le résultat de la conférence. Elle répondit :

— Je serais inutile, en restant ici. J'agirai mieux en m'éloignant. Céline me rejoindra, ou me rappellera.

— C'est improbable!

— Pour moi, docteur, c'est possible. J'ai été une institutrice maladroite, une mère sans prévoyance, sans prudence, soit. Mais il me reste au moins de cette double fonction la connaissance de ce caractère que je n'ai su ni assouplir ni diriger. L'heure de la révélation n'est pas venue pour Céline. Elle viendra. Il y a en elle une force qui hésite, mais qui se manifestera. Aucun raisonnement ne lui donnera le secret des tendres affections, l'amour des devoirs modestes. Mais elle a trop d'intelligence pour se contenter longtemps de la fiction d'un égoïsme superbe. Je ne sais si elle connaîtra l'amour. Elle connaîtra la passion; c'est ce qui me rassure, et pourtant c'est aussi ce qui m'effraye.

— La passion la poussera au crime!

— Ou à l'héroïsme, docteur.

Le docteur eut un sourire amer. Mais il ne répliqua pas. Il eût fallu avouer à Antonie, héroïque sans rien entendre à la théorie de l'héroïsme, qu'il la trouvait sublime et insensée.

XVII

LE DÉPART

Le château des Epines n'a jamais paru plus triste. Il a vieilli en huit jours. Les choses ainsi que les êtres ont de ces affaissements subits. Tous les volets sont clos, moins ceux d'une chambre, au premier étage, et la trace que les volets fermés ont laissée sur les murs y paraît comme une lèpre commençante.

La nuit vient. Antonie rentre par le côté de la terrasse, en s'appuyant au bras du docteur Vernon.

Elle jette en arrière un regard d'adieu à ce jardin, à cette maison, où elle a souffert, où elle voudrait souffrir encore. Son courage a peur d'une espérance pour une vie nouvelle qui diminuerait l'attrait mélancolique de cette maison en deuil.

Elle monte lentement l'escalier, sans échanger

une parole avec son vieil ami, et, arrivée dans sa chambre, elle s'assied près d'une table sur laquelle est posé un petit sac de voyage.

— Vos malles sont faites? demande doucement le docteur.

Antonie a un petit sourire.

— Mes malles? Je n'en ai pas. Celle qui contenait ma défroque de sous-maîtresse était déjà bien vieille, quand je suis arrivée ici. Je ne sais ce qu'elle est devenue. On l'aura brûlée, sans doute. D'ailleurs, pour ce que j'emporte, cette valise suffit.

Elle montra alors un mince porte-manteau placé debout dans l'ombre et qu'un grand châle noir cachait à demi.

— Vous exagérez le désintéressement, murmura le docteur.

— J'obéis à la loi. Ce que j'emporterais serait dérobé à l'héritage.

— Mais le notaire m'avait assuré..

— Sans doute, quand je lui ai remis mes comptes, il m'a autorisé, de la part de Céline, à garder, parmi les objets à mon usage, ceux qui pourraient me plaire ou me sembler utiles. Rien ne me plaît, et rien ne peut me servir. Un philosophe comme vous, mon bon docteur, doit me comprendre.

— Je vous comprends, je vous admire, mais je ne vous approuve pas.

— Oh ! pas d'admiration et pas de pitié ! Je n'ai aucun mérite à quitter ce qui ne m'a jamais appartenu. J'aurais pu m'en aller, quand mon temps d'institutrice a été écoulé; je n'en aurais pas emporté davantage. Ah! si! j'aurais eu mes économies. Croiriez-vous, docteur, que le notaire m'a sérieusement offert de m'en tenir compte, prétendant que je les avais dépensées pour les besoins du château. — Non, monsieur, lui ai-je dit, je les ai dépensées chez les pauvres. C'était pour mon plaisir. — Je me reproche cette réponse-là. Elle laisse voir mon orgueil... Oui, je suis orgueilleuse. Avec plus de simplicité, je resterais.

— Il en faudrait trop.

— Il ne me faudrait qu'une espérance pour tout subir. Au fond, je me sens la même qu'à mon arrivée. Si l'on voulait de moi dans quelque famille, je pourrais reprendre ma place d'institutrice.

— Pourquoi pas demander un certificat à votre élève? dit le docteur d'un ton sarcastique.

— Mon élève ! J'ai été trop récompensée et j'ai été bien malhabile.

— Ne parlez pas de votre maladresse; vous me rendez furieux.

— Parlons-en, au contraire. Je vous jure que, même après ce qui s'est passé, je suis convaincue des fautes de mon inexpérience. Voulez-vous une comparaison? Céline me fait l'effet d'une de ces nymphes du Tasse, enfermées sous l'écorce d'un arbre. On sent circuler la sève chaude, gémir la créature humaine. Où est l'enchanteur qui la délivrera?

— Bah! bah! vous êtes obligée de recourir aux suppositions poétiques pour définir un caractère que la logique du sentiment n'explique pas.

— Que voulez-vous? C'est une réminiscence pédante d'ancienne institutrice qui retourne à ses livres classiques.

— Il faudrait un fameux enchanteur pour faire de cette fille une femme.

— Comme vous la traitez mal, docteur! J'ignore si M. d'Ambreville sera cet enchanteur-là. Peut-être le malheur suffira-t-il tout seul?

— Quel malheur? Elle est en deuil de son père, et elle est mère sans être mariée. Cela ne suffit pas encore pour l'attendrir.

— Laissez mûrir son deuil; aidons son enfant à grandir... Mais, docteur, est-ce qu'il n'est pas l'heure de partir?

— Nous avons encore trois quarts d'heure à attendre.

— Attendons! La nuit qui vient me trompait.

— Je vais sonner pour qu'on apporte la lumière.

— Je vous le défends, docteur. Je n'ai plus à commander ici. A quoi bon de la clarté? Est-ce que nos âmes ne se voient pas? Excusez-moi, je sens qu'il me sera plus facile de partir avec la nuit.

— A votre place, madame, j'aurais voulu partir le matin, au grand jour, en plein soleil. Vous avez l'air de vous évader de ce château, dont vous êtes la gloire. C'était la tête haute et fièrement qu'il fallait en sortir.

— Qui aurais-je bravé? Les souvenirs? Ceux-là me dominent. D'ailleurs, je tenais à la visite que nous avons faite ce matin. Quel dommage que je ne puisse emporter cette pauvre petite fille!

— Emportez-la! Elle n'est pas dans l'inventaire.

— C'est un otage que je laisse.

— Au surplus, on vous l'expédiera peut-être un jour!

Antonie s'était accoudée sur la table et glissait son doigt vers sa paupière, pour la contenir si une larme la soulevait.

— Je m'imagine, dit-elle après une seconde de recueillement, que Julie m'a reconnue. C'est

une folie, n'est-ce pas? Elle m'a souri, malgré mon voile noir. Vous niez cela, vous autres médecins!... Ce sont de braves gens, ces Bernard. Ils en auront bien soin. S'ils se doutent de quelque chose, ils sont bien discrets, et, s'ils n'ont rien découvert, ils sont bien peu curieux... Vous m'avez promis de m'envoyer souvent des nouvelles.

— Oui, tous les huit jours.

— Ce sera peut-être assez! Dès qu'on pourra la sevrer, vous me la donnerez, n'est-ce pas? A Paris, qui s'avisera d'un commentaire? Ce sera plus commode pour M. d'Ambreville et pour M. Dontilly.

La voix d'Antonie avait fléchi sous l'émotion.

— Je vous la conduirai moi-même..... à la fin de votre deuil.

Le vieux praticien avait mis sans doute une intention particulière dans ses dernières paroles, sur lesquelles il appuya. Antonie faillit protester; mais elle se ravisa, ayant peur d'un scrupule de sa conscience qui pouvait calomnier la bonhomie du docteur.

— Quand vous voudrez! dit-elle simplement. Je n'aurai que vous pour me renseigner sur ce qui se passera ici et aux environs.

— Je ferai de mon mieux. En revanche, il est

entendu que vous ne me cacherez rien de votre existence parisienne.

— C'est entendu.

— Et que vous en appellerez à moi dans vos ennuis, dans vos embarras.

— J'ai commencé, mon bon docteur, puisque je vous ai emprunté l'argent de mon voyage et de mes premiers mois d'hôtel garni à Paris, plutôt que de l'accepter du notaire.

— Emprunté! emprunté! voilà un vilain mot pour moi.

— Oui, emprunté, car vous souhaitez, n'est-ce pas, que je puisse vous le rendre?

L'horloge du village commençait à tinter l'*Angelus*.

— Est-ce que, cette fois, ce n'est pas l'heure? demanda de nouveau Antonie.

— Pas encore!

— C'est bien long. Est-ce singulier que j'aie l'impatience de partir? Et pourtant je ne veux pas abréger mes regrets.

— Je vous comprends : vous ne trouvez jamais que le devoir vienne assez vite.

— Ce n'est pas cela! C'est peut-être la peur d'être faible, si je reste encore dans cette maison. Ah!... cette fois, j'entends que la voiture est attelée. Le cocher croit sans doute qu'il faut partir

20

de bonne heure, pour avoir le temps d'enregistrer nos bagages. Ce n'est plus comme autrefois.

Antonie, qui surmontait un petit tremblement dans la voix, s'était levée, avait pris son grand châle noir, dont elle s'enveloppait.

Le docteur Vernon, bien qu'on fût en avance, ne voulut pas retarder plus longtemps le départ, puisqu'il sentait mollir le courage de madame de Sabaillan.

— Je vais chercher mon porte-manteau, dit-il d'un ton de bonne humeur. Il n'est pas plus lourd que le vôtre. Nous n'aurons pas de supplément à payer.

Il sortit de la chambre.

Antonie voulait l'attendre ; puis elle redouta tout à coup la solitude dans cette chambre qui allait cesser d'être la sienne.

Elle la fouilla d'un regard profond et rapide, devinant, dans la nuit qui l'emplissait de plus en plus, les moindres détails d'ameublement, les tableaux, les objets auxquels ses souvenirs resteraient attachés et dont elle garderait l'empreinte au fond de sa pensée.

Elle alla doucement à la porte qui séparait sa chambre de la chambre mortuaire, l'ouvrit, n'entra pas, et, s'appuyant au chambranle, recueillit,

aspira, pendant quelques minutes, le souffle funèbre, la nuit qui semblait sortir de cette pièce, pour se mêler à la nuit de sa propre chambre.

— Adieu! adieu! murmura-t-elle.

Elle ferma la porte, lentement, avec précaution, de peur de réveiller un écho dans ce silence de la mort, se recula, prit sa petite valise, son sac de voyage, et, se grandissant avec un sentiment de fierté qui ne pouvait être de la coquetterie dans cette obscurité, elle sortit et descendit l'escalier avec son fardeau, qui rendait son pas plus ferme, plus sonore dans la grande maison déserte.

Au bas de l'escalier, dans le vestibule, elle distingua une ombre qui lui parut celle du docteur.

— Déjà descendu! lui dit-elle.

— C'est moi, Martial, répondit l'ombre.

— Vous! que faites-vous ici?

Involontairement Martial recula, poussé par la voix sévère de madame de Sabaillan. Il ébaucha un salut.

— J'ai appris que madame la comtesse s'en allait.

— C'est vrai.

— Je venais...

— Me faire vos adieux? Merci, Martial.

— Ce n'est pas cela seulement...

— Qu'est-ce donc?

Le vieux jardinier toussa pour fourbir son audace et continua :

— Je venais demander un certificat à madame la comtesse, pour me replacer, puisque je ne suis plus au service du château.

Martial avait appuyé sur le mot comtesse pour en faire une injure.

— Je n'ai pas de certificat à vous donner, Martial; je ne suis plus rien ici.

— C'est pourtant à cause de madame la comtesse que j'ai été renvoyé.

— Vous vous trompez!

— Je ne me trompe pas; c'est vous qui m'avez fait chasser.

Il accentua le *vous* comme il avait accentué auparavant le titre de comtesse. Sa colère montait et recouvrait son ironie.

— Laissez-moi passer, lui dit froidement madame de Sabaillan, retrouvant un air d'autorité, pour la dernière minute de son séjour.

— Vous ne voulez pas me donner un certificat?

— Non.

— Prenez garde! j'ai été un bon serviteur pour mon colonel; il me l'a dit, il l'eût écrit, et si j'avais pu le voir...

— Cependant il vous a renvoyé.

— Parce qu'on a dit du mal de moi.

— Parce que vous lui avez fait bien du mal.

— Ce n'est pas à lui que j'en voulais.

— C'était à moi.

— C'était à ceux qui le trompaient.

— De quoi vous mêliez-vous?

— J'ai été bien maladroit, en effet. J'aurais dù lui épargner la douleur de viser si mal. Je n'aurais pas manqué mon coup.

— Vous n'avez rien à regretter, malheureux; si vous n'avez pas tué celui que vouliez atteindre, vous avez votre part dans la mort du comte.

— Moi?

— Oui, vous!

— Ce n'est pas notre demoiselle qui me dirait cela.

— Adressez-vous à elle; c'est la maîtresse ici désormais. Elle peut vous donner le certificat que vous demandez et même vous garder.

— Elle est partie.

— Elle reviendra, quand je n'y serai plus. Attendez-la!

Antonie, achevant de le repousser par un geste de dédain, passa devant Martial interdit et rejoignit le docteur, qui était près de la voiture attelée.

Le vieux soldat s'était posté là, évidemment, pour satisfaire un sentiment haineux, rancunier. Malgré les recommandations de Céline, qui lui avait défendu de rien tenter, il se croyait dégagé par la mort du comte et investi, à titre d'ancien soldat, du droit de venger son colonel. Mais l'attitude d'Antonie le vainquit sans le désarmer. Il ne retrouva l'énergie de sa haine, l'insolence de sa rancune, que quand la veuve, qui venait de se révéler à lui vraiment comtesse, fut à quelque distance, dans la cour.

Il la menaça de loin, dans l'obscurité, brandissant son poing, marmottant de vagues paroles...

Antonie, en promenant son regard autour d'elle pour dire adieu à la maison comme elle avait dit adieu à sa chambre, à celle du comte de Sabaillan, perçut, devina cette menace.

Elle l'accueillit, non comme un danger, mais comme un symbole.

C'était le dernier trait de l'envie basse, de la prévention obstinée, de la fidélité féroce à un préjugé aristocratique, enraciné dans cette conscience de soldat, que la discipline avait asservie.

Les domestiques du château se tenaient à distance. Pas un n'avait offert ses services; pas

un ne s'approcha pour saluer au départ celle qui avait été pour eux complaisante et bonne; ils ne se souvenaient que de sa justice, qui leur semblait maintenant une tyrannie, et ils jouissaient de ce départ solitaire, que la nuit rendait furtif et honteux, comme d'une revanche sur la domination de l'ancienne institutrice déchue de son rang de grande dame, descendue relativement au-dessous d'eux-mêmes.

Le cocher n'avait pu faire autrement que d'obéir, que d'atteler pour la conduire; encore avait-il obéi au docteur Vernon. Antonie s'était abstenue de lui donner aucun ordre.

La lourde porte cochère s'ouvrit, et madame de Sabaillan sortit du château, en souhaitant de toute son âme de n'y jamais rentrer, bien que son cœur se déchirât à mesure que la voiture l'emportait loin de cette maison lugubre.

Elle entendit distinctement retentir derrière elle les lourds vantaux. C'était peut-être Martial qui aidait à les fermer et les faisait résonner comme les deux portes d'un tombeau.

Le tombeau, hélas! c'était, pour Antonie, l'immensité de la vie, la solitude dans la foule, l'inconnu dans lequel elle entrait, avec courage, avec tristesse, plus pauvre d'espérance et plus pauvre en réalité que quand elle était arrivée au

château pour enseigner, pour se dévouer, pour aimer.

A qui porterait-elle son expérience douloureuse? A qui se dévouer? Qui pourrait-elle aimer, elle qui ne concevait pas l'existence sans dévouement et sans amour [1] ?

1. L'épisode qui suit a pour titre *le Crime de Martial*.

FIN

TABLE

Coulommiers. — Typ. Paud BRODARD.



